

L'HERITAGE DU PRAGMATISME
CONFLITS D'URBANITE ET EPREUVES DE CIVISME

Daniel Cefai, Isaac Joseph

La Tour d'Aigues
Editions de l'Aube
2002

PREMIERE PARTIE

HERITAGES DU PRAGMATISME

Hans Joas : *Pragmatisme et sciences sociales. L'héritage de l'Ecole de Chicago*

Daniel Cefaï : *Qu'est-ce qu'une arène publique ? Quelques pistes dans une perspective pragmatiste*

Isaac Joseph : *Pluralisme et contigüités*

Joëlle Zask : *Ethiques et politiques de l'interaction. Philosophie pragmatiste du self-government*

Louis Quéré : *La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste*

DEUXIEME PARTIE

FORMES ET CONFLITS D'URBANITE

Jacques Lévy : *Le politique dans la ville : deux échelles fondatrices*

Licia Valladares : *Le langage de la coopération internationale. Peace Corps et ONGs dans les favelas à Rio de Janeiro*

Roberto Kant de Lima : *Police, justice et société au Brésil. Comparer des modèles d'administration des conflits dans l'espace public*

Michel Peroni : *L'hospitalité faite ville. L'événement de la Coupe du Monde de football à Saint-Etienne*

Marco Antonio Mello, Arno Vogel : *Vingt ans après. Des espaces publics aux territoires clos de la Selva de Pedra, Rio de Janeiro*

Guenola Capron : *La civilité à l'ère de la consommation. Les usages du centre commercial à Buenos Aires*

Pedro Garcia : *Conflits d'urbanité et gestion du domaine public. Les épreuves du civique à Caracas*

TROISIEME PARTIE

EPREUVES ET RESSORTS DU CIVISME

Danny Trom : *L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle.*
Une pragmatique du regard sur le paysage

Jean-Samuel Bordreuil : *La construction de l'incivilité comme cause*
publique. Pour une intelligence des interactions civiles

Marc Breviglieri : *L'horizon du 'ne plus habiter' et l'absence de maintien*
de soi dans l'espace public

David Snow, Michael Mulcahy : *Stratégies de maîtrise de l'espace, de*
résistance et de survie des sans-abri à Tucson, Arizona

Cibele Saliba Rizek, João Marcos de Almeida Lopes : *La fondation de la*
première ville des sans-terre au Brésil. La communauté d'Ireno Alves dos
Santos, Paraná

Daniel Cefaï, Claudette Lafaye : *Le cadrage d'un conflit urbain. Les*
répertoires d'argumentation et de motivation dans l'action collective

Michel Agier : *L'art de la différence. Politiques de l'identité noire et*
engagement des mouvements culturels dans trois carnavaux

INTRODUCTION

Daniel Cefaï et Isaac Joseph

Cet ouvrage trouve son origine dans un colloque qui s'est tenu, en juin 1999, à Cerisy-la-Salle sur le thème Cultures civiques et démocraties urbaines. Ce colloque entendait poser trois questions et les aborder parallèlement:

. celle du devenir urbain du politique. Cette question vaut pour le contexte français où la république est réputée être contre la ville¹ et où le pragmatisme a mauvaise réputation, au regard d'une politique volontariste en quête d'utopies ; elle ne vaut pas moins dans un contexte américain où se pose — tragiquement depuis le 11 septembre 2001 — la question des formes internationalement acceptables de la religion civique. Cette question a émergé historiquement, des deux côtés de l'Atlantique, au tournant du siècle précédent, au moment où l' "américanisme" se constitue comme destin imaginaire des villes contemporaines et où s'opère l'agencement des concepts permettant de penser ce que John Dewey appellera la démocratie comme mode de vie : l'empirisme radical de William James, la logique de l'enquête fondée sur une communauté d'explorateurs chez Charles S. Peirce et Dewey, la psychologie sociale et l'écologie des publics chez Gabriel Tarde et Robert E. Park.

. celle du devenir urbain de la démocratie. Comment penser, donc, la démocratie comme association morale et comme mode de vie, au-delà de sa définition comme forme de gouvernement ? Qu'advient-il dès lors que ce mode de vie se fait urbain, et le citoyen citoyen, selon les diagnostics de

¹. Ascher F., La République contre la ville, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1998

Dewey ou de Wirth² ? Comment réactiver le combat écologique dans l'interrogation démocratique contre toutes les formes, passées et présentes, de l'eugénisme et des logiques identitaires ? Quelles sont les conséquences normatives sur le plan civil et civique d'une définition de l'action en général et de l'action politique en particulier comme action située, activité conjointe et prise dans un cadre participatif ? Peut-on affranchir cette interrogation du vocabulaire fonctionnaliste de la gouvernance ? Comment aller au-delà des études descriptives de l'engagement, des arrangements et des négociations entre citoyens, pour en ressaisir la dimension politique ?

. celle, enfin, de la constitution pluraliste du public. Ni homogène, ni centré, le public émerge autour de troubles qui se transforment en problèmes publics et se distribue selon des lignes mouvantes d'attention et d'intérêt. Il apparaît comme une configuration d'intervalles, au sens arendtien, qui se modifie au gré des performances des acteurs. Ceux-ci ne cessent de déplacer les coordonnées de leurs espaces de contraintes et d'opportunités, de s'engager dans des dispositifs d'action coordonnée et de perception distribuée, et ce faisant, de redéfinir les modalités de la chose publique. Un public est un champ normatif qui agence des dispositions et des disponibilités, des compétences et des formes de confiance constitutives d'une intelligence contextuelle ou mondaine. Comment se reconfigurent les publics à l'échelle locale de la vie associative ou à l'échelle transnationale d'une société civile mondiale ? Quels sont les outils de l'héritage pragmatiste pour penser cette plasticité et cette pluralité de l'agencement des publics, au-delà du discours nostalgique sur l' "éclipse" ou la "chute" de l'homme public ?

Ces questions n'ont rien d'inévitable. On peut ne pas se les poser et demeurer dans la perplexité quant à la définition d'une intrigue et d'une action politique. Ces manières de ne pas faire de politique³ consistent tantôt à lire dans tout phénomène l'effet d'une logique de domination ou à renvoyer tout conflit au système des pouvoirs, s'arrogeant une position de juge et prévenant tout risque de "récupération" ; tantôt à proclamer le multiculturalisme, le pluralisme juridique ou le relativisme culturel de nos

². Wirth L., "Urbanism as a Way of Life", *American Journal of Sociology*, 1938, 44, p. 1-24.

³. Descombes V., "Rorty contre la gauche culturelle" *Critique*, n° 622, mars 1999, p. 195-217.

sociétés — l’interminable diversification de la diversité — sans en tirer les conséquences, en s’en tenant au registre de la jubilation post-moderne ou de la dénonciation républicaine ; tantôt enfin, à noyer le politique dans les rhétoriques de la compassion, à renoncer à la question du public pour lui substituer une forme d’interrogation morale et méditer sur l’infinie altérité d’autrui.

En quoi l’héritage pragmatiste est-il précieux pour reprendre ces questions ? En écho à ce que certains d’entre nous cherchaient déjà chez Goffman, il y a bientôt quinze ans⁴, c’est une manière neuve, c’est-à-dire féconde d’un point de vue descriptif et politiquement pertinente, de penser les catégories du civisme — à l’époque, l’ordre des civilités. A l’opposé des postulats systémiques, le pragmatisme nous apprend à penser par touches successives, au creux des situations, sans position de survol. Contre la quiétude multiculturelle et la complaisance communautariste, le pragmatisme nous invite à une pensée de la déambulation entre les communautés et de l’implosion des attaches identitaires. Le pluralisme qu’il nous propose est aussi bien une question philosophique ou juridique, qu’un art du bien cohabiter et du bien gouverner. De James à Goffman, le pragmatisme veut croire à une religion civique inventive, productrice de déférences au-delà des convenances, de petites vénération socialisatrices et de dévotions concrètes prenant la relève des grands récits fondateurs de la république et de la démocratie. De Dewey à Strauss et à Gusfield, il congédie les théologies politiques, se défait de l’illusion d’une pensée par principes au profit d’une logique pragmatique des conséquences et, refusant de comprimer le pouvoir au lieu de l’Etat, en montre l’armature réticulaire et interactionnelle.

Nous sommes à un moment pragmatiste de l’histoire sociale et politique. Les pragmatistes en appelaient à un âge du pluralisme, mais aussi à un âge de l’expérimentation. En conformité avec la formidable ébullition de l’ère progressiste, ils s’engageaient dans une foule d’interrogations scientifiques, tout en continuant à prendre part à des entreprises de réformisme social et d’activisme démocratique. Les Chicagoans, les philosophes Dewey et Mead en première ligne, mais aussi les sociologues — de la première génération des Small, Zeublin, Vincent,

⁴. Joseph I. et al., *Le Parler frais d’Erving Goffman*, Paris, Editions de Minuit, 1989.

Henderson, à leurs successeurs, comme Wirth, Blumer et Hughes, en passant par les pivots Park et Burgess — ont participé à l'établissement de Hull House, aux côtés de Jane Addams, à la création de la Laboratory school des Dewey ; ils se sont engagés contre l'eugénisme et le racisme, ont inventé les premiers outils de politique urbaine, ont servi de consultants pour des syndicats ou des municipalités et ont formé des spécialistes de politique sociale et de l'administration publique. La théorie sociale et l'enquête sociale, tout en se professionnalisant et en répondant de plus en plus à des canons scientifiques, restaient au service de la démocratie. Cette articulation du faire et du savoir, un temps oubliée, nous parle à nouveau. Les formes du développement économique, de la société salariale et de l'assurance sociale, du gouvernement politique et de la gestion administrative qui régnaient jusque dans les années soixante partent en miettes. Le regain d'intérêt pour le pragmatisme provient d'une redistribution des prérogatives et des responsabilités entre Etat, société politique et société civile ; il fleurit en une période où les camps idéologiques du conformisme et de la critique ne sont plus identifiables. Les thèmes de la " société du risque " ⁵ et de la " démocratie technique " ⁶ sont devenus des enjeux publics : ils prennent acte de la fin du pouvoir sans partage de l'expertise scientifique, de l'ingénierie technocratique et de la représentation politique. La crise des pouvoirs territoriaux, de l'Etat Providence et des politiques publiques, de plus en plus criante depuis trente ans, a donné lieu à une transformation des dispositifs de distribution des savoirs, de circulation des informations, d'impulsion des innovations et de prise des décisions, ainsi que de leurs régimes de légitimation. La publicité avait longtemps été le monopole des institutions publiques : l'Etat apparaissait comme le seul détenteur légal et légitime de la puissance publique. Aujourd'hui, les publics se multiplient. Qu'il s'agisse de recherche médicale, d'aménagement du territoire ou de politique de l'environnement, un questionnement est engagé sur le statut de l'expertise scientifique et technique, sur les modalités du choix politique, sur la place des associations de citoyens, sur le rapport entre le local et le global — The Great Community — et sur le sens de l'intérêt général. La réflexion de

⁵. Beck U., *Risk Society : Towards a New Modernity*, London, Sage, 1992.

⁶. Callon M., Lascoumes P., Barthe Y., *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 2001.

Dewey dans *The Public and Its Problems*⁷, que l'on aurait pu prendre pour un chant du cygne de l'Ere progressiste, s'avère anticipatrice de notre temps, et d'une pensée du politique dans les formes de la participation située et de l'engagement local. Son analyse des apories du citoyen moderne, dépassé par la diversité et la complexité de ses engagements, reste toujours aussi valide. À l'encontre de la théorie libérale, qui s'obstinait à concevoir un citoyen "omni-compétent", et en polémique avec la solution de Walter Lippmann⁸, qui concluait à la nécessité rationnelle du pouvoir des experts, Dewey persiste dans la recherche d'une articulation entre gouvernants, experts et gestionnaires, en regard des publics qu'ils consultent et qu'ils éclairent en retour.

Comment éviter de nous enfermer dans un comparatisme culturaliste qui figerait les termes à comparer ? Comment ne pas accréditer une vision de la différence des traditions politiques qui la rendrait compacte ? Il est impossible de renvoyer purement et simplement le pragmatisme à la scène politique américaine en ignorant que James lisait Renouvier et Bergson, que Durkheim admirait Dewey et consacrait l'un de ses cours les plus stimulants au thème de la sociologie et du pragmatisme. Il est tout autant impensable d'oublier qu'une part importante de la théorie de l'agir communicationnel de Habermas est une relecture de George Herbert Mead, et d'ignorer ce que les travaux d'Apel ou Honneth doivent à la relecture des pragmatistes, recoupée à celle de Wittgenstein. Par ailleurs, il est heuristiquement fécond (et, faut-il le répéter, "épistémologiquement correct" si l'on suit l'enseignement de Georges Canguilhem) de faire travailler les concepts en les déplaçant d'une langue à l'autre. Cette confrontation entre des histoires différentes, inscrites dans des espaces polémiques différents, a un fort intérêt de connaissance si l'on accepte d'ouvrir la généalogie des problèmes publics à la pluralité des perspectives et des grammaires de l'action. R. E. Park ou J. Dewey ne parlent ni dans un même horizon politique, ni dans une même configuration historique que nous. Mais leur regard sur la démocratie nous permet de mettre en évidence des creux et des prises dans nos répertoires d'argumentation et d'action. Elle nous aide, par exemple, à nous interroger sur les modes de

⁷. Dewey J., *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt and Co, 1927.

⁸. Lippmann W., *Public Opinion*, New York, Macmillan, 1922.

confection des notions de chose publique ou d'intérêt public. Le Peuple ou la Nation, hérités de la Révolution française, restent en France les figures implicites de cohésion et d'organisation du pouvoir : ils sont toujours convoqués comme les lieux d'ancrage de la représentation politique et comme les principes de légitimité de la volonté générale. Le public, opposé à la foule ou à la masse dans la tradition pragmatiste, est une figure tout à fait différente : elle n'implique que le rassemblement ou l'association circonstanciés, et la participation à des dispositifs d'organisation de l'attention et de résolution d'un problème. De même, la res publica est longtemps restée en France le monopole de l'Etat républicain. La sociologie durkheimienne, que certains ont pu qualifier d'idéologie de la III^e République, a bien thématiqué la fonction intégrative de cet Etat, seul détenteur de l'intérêt général au-dessus des individus, tout au plus rassemblés dans des corps intermédiaires, et seul opérateur de synthèse des réseaux d'obligations et de solidarités du monde social. Aux Etats-Unis, au contraire, la sociologie s'est d'emblée pensée comme " la science des interactions et des associations entre individus ", qui ne cessent de se faire et de se défaire, se stabilisant provisoirement dans des dispositifs institutionnalisés. De cette description de la fluidité et de la temporalité des processus sociaux, le public est emblématique. Il est une figure de sociation (*Vergesellschaftung*), au sens de Simmel, qui se trame dans des dynamiques de comportement collectif et d'opinion publique. Il institue un " ordre moral ", irréductible à la logique du marché ou à celle de l'Etat.

C'est dans cet horizon de réflexion que s'inscrivent la plupart des contributions de cet ouvrage. La première partie s'attache à en explorer la fécondité. Hans Joas rappelle, dans une fresque historique sur l'apport de la philosophie pragmatiste aux sciences sociales, que l'on n'a guère étudié les implications politiques des formes d'ethnographie coopérative des sociologues de Chicago dans les années vingt et trente. Implicite dans leur vision de la ville et dans leurs formules de l'urbanité comme mode de vie, une théorie de l'ordre social comme ordre interactionnel et transactionnel, autant qu'écologique, anime ces enquêtes. Il n'est pas sans conséquences, pour les formes de mobilisation du politique, que cette philosophie pragmatiste redéfinisse la conscience elle-même (comme flux, avec James) ou l'opposition action/conscience (comme transaction de l'organisme et de l'environnement, chez Mead et Dewey), ou encore, substitue la notion

d'attitude à celle de conscience (avec Dewey et W. I. Thomas). L'entreprise civique s'en trouve modifiée. Elle n'est plus "conscientisation", mais *éducation à l'interaction*, modalisation des attitudes sous l'égide et le regard d'un public possible. La dimension empiriquement et contextuellement normative du concept de public tient tout entière dans l'expérience — l'expérience pédagogique, d'abord, mais aussi l'expérience civique, celle de la ville ou de la presse.

Dans le même mouvement, la perspective délibérative qui domine encore en philosophie politique, de Habermas à Rawls ou Elster, doit être élargie à une pragmatique des activités publiques. Les situations d'échange d'arguments prétendant à la vérité ne sont que l'une des figures possibles de la constitution des problèmes publics et de la définition des biens publics. Les arènes publiques ne sont pas seulement des espaces de débat rationnel. Daniel Cefaï les décrit comme des lieux d'expérimentation et d'innovation, qui se diffractent sur de multiples scènes (politique, judiciaire, réglementaire, médiatique, scientifique) et en de multiples situations (de mesure, de test, de témoignage, de dispute, de controverse, de procès). S'y engagent des logiques de rationalité et de légitimité (autres que celles de la mobilisation de ressources sur un marché) et y émergent des cultures publiques, sur lesquelles pourront s'adosser les activités politiques à venir. Par leurs manières de répondre d'un événement ou d'affronter un problème, les acteurs forment des publics. Leurs actions conjointes impulsent, soutiennent et modèlent les dispositifs d'action publique. La reprise de l'héritage pragmatiste fournit des outils d'analyse empirique, qui convergent avec les recherches récentes sur la sociologie des problèmes publics, en contrepoint des analyses de politiques publiques.

Âge de l'expérimentation, âge du pluralisme. À l'encontre des facilités du discours sur l'individualisme et le multiculturalisme, et à l'opposé des déterminismes qu'on pourrait qualifier de monistes, Isaac Joseph décrit un univers d'occasions, d'indifférences et d'enthousiasmes circonstanciés, de Soi divisés et vulnérables. La cité n'est pas peuplée de sujets kantien, mais elle est pensable comme une communauté d'explorateurs, en prise sur des situations problématiques, dans le laboratoire de la chose publique. La logique de l'enquête qui meut ces citoyens et citoyens a peu à avoir avec la computation rationnelle : elle est une circulation dans l'archipel de mondes contigus, aux liens faibles et aux attentions multiples. La démocratie est un mode de vie, qui se trame dans

les mouvements d'implication et de retrait de publics localisés et labiles. Les parcours biographiques se soutiennent de l'expérience éthique et civique des associations, de l'éducation du regard et du jugement par les interactions, de l'exposition à une écologie et une épidémiologie des croyances.

Cette dimension normative ne doit pas être oubliée, nous dit Joëlle Zask, qui, s'adressant aux sociologies de la situation, leur propose de restituer aux notions d'interaction et de transaction leur faisceau de finalités. Peut-être est-ce là la condition pour que la microsociologie, héritière du pragmatisme, renoue avec l'engagement civique et se débarrasse du stigmate qui la marque aujourd'hui et semble lui interdire tout énoncé politique. La forme la plus élevée de l'interaction, selon la lecture du pragmatisme de Dewey que propose J. Zask, est celle qui conforte l'aptitude des individus à agir sur leurs conditions de vie, celle qui combine l'initiative personnelle ou originale et les prérogatives de l'association. Il n'y aurait pas de différence, de ce point de vue, sinon d'échelle, entre cette formulation du self-government et l'idéal politique d'une conversion des publics passifs, simplement affectés par les conséquences d'une activité sociale réputée privée, en publics actifs, capables de s'identifier eux-mêmes et de prendre en charge leurs intérêts. Le rôle des sciences sociales consiste alors moins à corriger, par leur expertise, l'incompétence des publics, qu'à exposer les modalités de l'interdépendance de publics dispersés, à mettre les problèmes "à la portée" des gens ou, selon le mot de Jefferson, à "placer entre les mains de chacun ce que son œil peut diriger".

On voit que le vocabulaire de la mobilisation civique réapparaît implicitement dans la formulation même d'un idéal de self-government. C'est sans doute parce que cette restauration de la volonté (et, en premier lieu de "la volonté de croire", essentielle dans la psychologie de James) ne fait pas droit à toutes les nuances de l'héritage pragmatiste que Louis Quéré, travaillant à une analytique de l'expérience inspirée de Dewey, souligne l'importance de cette passivité créatrice qui fait de toute expérience ordinaire comme de toute expérience publique un procès qui advient à un être "passible". L'expérience publique prend en compte la "portée" d'un problème ou d'un événement en explorant ses connexions avec une série de conséquences tout autant qu'en déterminant ses causes hypothétiques, en considérant les possibles et les nouveaux mondes qu'il

ouvre tout en prenant la mesure de ceux qu'il ferme. Le public est ainsi conçu comme le collectif formé par tous ceux qui peuvent être affectés par ces conséquences, souhaitées ou indésirables, ont un intérêt partagé à leur régulation et s'engagent dans une logique d'enquête et d'action collective pour le faire. Le public est alors décrit comme un organisme qui sent et ressent, pense et juge, sans être localisable dans un corps, mais en étant distribué dans des activités situées ; et encore comme un système de places (de patient, de témoin, de spectateur ou de juge), articulé par des référentiels de la vie publique, qui se déploie et se met en branle dans l'enquête.

Cette série de questions ouvre à l'interrogation sur le devenir urbain de la démocratie dans les textes de la seconde partie. Celui-ci ne se réduit pas à une conséquence factuelle de la croissance démographique et de la diversification des populations vivant en ville. Jacques Lévy nous rappelle les caractéristiques des espaces publics, l'ordre des civilités qui s'y joue, et les formes de la citadinité pratiquée selon les axes de l'accessibilité et de l'intimité/extimité. En changeant d'échelle, il interroge les formes du gouvernement urbain et les impasses du localisme politique. Les conséquences de ce devenir urbain de la démocratie se traduisent dans les conflits d'urbanité, sans lesquels une ville ne serait que l'espace d'effectuation de rapports sociaux qui préexisteraient à toute expérience. Ces conflits d'urbanité s'expriment d'ordinaire en termes de droit à la ville : droit aux services urbains, comme le montre Licia Valladares à propos de l'engagement des Peace Corps, précurseurs des ONGs, dans les favelas à Rio de Janeiro ; droit à l'hospitalité urbaine, comme il ressort du récit par Michel Peroni de l'organisation de l'événement de la Coupe du Monde de football à Saint Etienne.

Une série d'études de cas ethnographiques porte sur des terrains sud-américains. Guenola Capron décrit les espaces de civilité que dessinent les centres commerciaux à Buenos Aires. Elle montre la tension qui existe entre les stratégies de sécurité des gestionnaires du lieu (l'imposition d'une civilité civilisatrice) et les rites d'exposition et d'évitement en usage entre les passants (les conventions d'une civilité socialisatrice). La diversité d'usages et la mixité sociale ne vont pas sans mise à distance ou à l'index d'indésirables, comme en témoigne l'analyse situationnelle d'une interaction autour d'un SDF. Le problème de l'accessibilité, comme droit de circulation et droit de visite, est illustré par l'enquête sur la Selva de

Pedra, à Rio de Janeiro, revisitée à vingt ans d'intervalle par Marco Antonio Mello et Arno Vogel. Initialement conçue comme résidence de standing, la Selva a petit à petit clos ses espaces publics, refusant la symbiose avec le quartier voisin, plus déshérité, de la Cruzada São Sebastião, fantasmé comme le repoussoir de tous les vices et de tous les dangers. Pedro Garcia décrit enfin l'urbanité privative des habitants de Caracas, qui s'approprient des espaces publics, en installant des douanes résidentielles et en obtenant l'aval du Conseil municipal. Il restitue minutieusement les termes du conflit urbain qui découle des modalités d'accès au parc de l'Avila, les instances politiques, judiciaires et administratives qui sont convoquées dans le débat, et les argumentaires des associations d'usagers qui s'opposent à la privatisation.

Les conflits d'urbanité sont une des formes de la vie démocratique, pour autant qu'ils s'exposent et deviennent enjeu et matière de débat public, selon une logique pragmatique explorée ces dernières années par les travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Mais le cas des formes autoritaires d'administration des conflits au Brésil, analysé par Roberto Kant de Lima, témoigne de pratiques de privatisation de la chose publique qui entravent cette dynamique. Ces entraves sont liées aux hiérarchies de statuts qui font que tous les citoyens ne se perçoivent pas comme égaux devant la loi, certaines professions s'érigeant comme ses propriétaires. Mais elles sont aussi inscrites dans le texte de la loi elle-même : l'enquête policière est au Brésil une procédure inquisitoriale qui vise l'aveu de l'inculpé et qui ne s'applique pas identiquement à tous les groupes sociaux. A la place d'une logique de la preuve, nous avons une logique de la suspicion et de la punition, du pardon et de l'absolution. La mise en regard des systèmes pénaux brésilien et nord-américain montre la différence entre des régimes de publicité et de non-publicité, inscrits dans la mécanique juridique et judiciaire.

De même que les conflits d'urbanité rendent tangible la texture de droits qui commandent la perception et la pratique de la ville, de même les actions collectives font paraître les ressorts de l'engagement civique. Plusieurs contributions de la troisième partie travaillent dans ce sens. Danny Trom analyse les conditions pragmatiques pour qu'un trouble esthétique puisse se convertir en une revendication de préservation du paysage. Il lui faut un "régime scopique" spécifique, qui permet de découper un espace en tant que paysage, un vocabulaire qui règle le

passage d'une expérience antéprédicative à une expression langagière et une grammaire politique qui justifie l'exigence publique de mettre en valeur un bien visuel. Daniel Cefaï et Claudette Lafaye vont dans le même sens, en identifiant des répertoires d'argumentation et de motivation où vont puiser les associations de quartier pour s'engager de façon légitime dans des arènes publiques. Des idiomes politiques, dont ceux de l'intérêt général ou de l'utilité publique, articulent les jeux de langage du régime républicain. Plus finement, des langages de la vie publique contraignent les façons de critiquer, de dénoncer et de revendiquer des acteurs qui défendent des causes publiques. Michel Agier, enfin, décrit l'art de la différenciation ethnique que les mouvements de revendication culturelle mettent en œuvre pour se gagner une place comme acteurs sur la scène publique. Ce qui peut aussi bien signifier obtenir la reconnaissance de droits démocratiques, qu'entrer dans des logiques de clientélisme ethnique ou se battre au nom d'une logique communautariste. Ce travail de l'identité "noire" se donne à voir dans les rites du Carnaval, en Colombie, comme à Notting Hill ou à Salvador de Bahia.

La thématique des sans-abri apporte enfin son lot d'épreuves civiques. David Snow et Michael Mulcahy, en recourant aux outils d'une ethnographie analytique, proposent une batterie de concepts pour comprendre la relation entre l'espace urbain et les styles de vie des sans-logis. Les stratégies de contrôle écologique et social — de cantonnement, de déplacement ou d'exclusion — par les instances politiques et administratives des villes ou des Etats ont pour implication une transformation des expériences et des routines de vie des sans-logis. Ceux-ci y répondent par des stratégies de fuite, d'endurance, d'adaptation ou de contestation — agrégeant dans ce dernier cas autour de leur cause des associations de défense de leurs droits. Cibele Saliba Rizek et João Marcos de Almeida Lopes donnent un exemple d'un tel mouvement de protestation collective. Le Mouvement des sans terre a investi une friche industrielle, vestige de la construction d'un barrage dans la forêt au Paraná, et a fondé une communauté autogérée dont les membres décident des activités agricoles à engager, de la restauration des infrastructures et des bâtiments, de l'instauration de services de santé et d'éducation. Cette expérimentation collective s'appuie sur les expériences d'organisations non gouvernementales en matière de logement populaire et engendre toutes sortes de conflits avec les pouvoirs locaux.

En associant les thématiques de l'insécurité chronique à celles des incivilités ordinaires de la vie quotidienne en ville, les rhétoriques normatives à l'œuvre dans l'espace public ont conduit ces dernières années à dessiner le tableau, toujours plus minutieux dans ses nostalgies, des pathologies diverses du civisme. Jean-Samuel Bordreuil part d'une frame analysis de coupures de journaux pour s'interroger sur la mise en débat public de cette "politique des incivilités". La question de l'incivilité peut être prise à rebours en se focalisant sur l'épreuve majeure, à la fois civile et morale, de la présence et de la visibilité pour tout un chacun des sans-abri dans l'espace public. L'expérience civique de la rencontre avec celui chez qui, de fait, est absent ce sens ordinaire du "maintien de soi", expression de Marc Breviglieri dans le cadre d'une analytique de l'habiter, est loin de pouvoir se décrire comme la confrontation d'une conscience malheureuse ou "jugeante" avec des représentations disponibles de la chose publique. C'est plutôt le défaut de cette disponibilité qui marque la rencontre avec le sans-abri, expérience confuse et embarrassée dans ses croyances, immédiatement vulnérable parce que réfléchie comme épreuve d'un agent/patient, agissant et subissant en même temps, sans surplomb possible devant ce qui lui advient.

C'est dans cet état de vulnérabilité du jugement civique sur la chose à faire ou à dire, sur l'initiative à prendre, que s'amorce la constitution des publics. La "micro-politique du trouble" est le degré zéro de leur coalescence. Le malaise éprouvé en face des sans-abri est emblématique du type d'épreuve qui va donner lieu à des protestations et à des mobilisations, engrener sur la confection de causes publiques et se traduire dans la formulation de problèmes publics. Le sens privé de l'indignation et de l'injustice trouve des voies de passage au public, et s'inscrit sur les tablettes de l'opinion et dans les agendas du gouvernement. De cette dynamique des publics, la théorie du sens de Peirce nous donne les fondements d'une définition plastique, et donc optimiste. D'abord dans la préfiguration du principe de charité qui veut que la communauté des interprètes de ce qu'il convient de faire dans une situation problématique est extensible indéfiniment, même à ceux qui se refusent à l'affronter. Ensuite, dans le noyau même de formation du sens de ce qui se passe, qui renvoie à l'implicite, au-delà du sens littéral de la chose dite ou de l'action accomplie, c'est-à-dire aux conséquences qu'elles comportent pour un interprétant possible, victime ou bénéficiaire. C'est même ce qui définit la

“ foi ” pragmatique : l’espoir d’une poursuite illimitée de l’activité intellectuelle au-delà du règlement d’une affaire en cours ou des limites propres à ce que l’on appelle la chose jugée. William James popularisera cette capacité des croyances en général, et des croyances civiques en particulier, à se déplier constamment, à être prises sous le double signifiant d’un “ et ” et d’un “ ou ” ; capacité qui leur donne, dans la ville comme milieu où se conjuguent diversité et accessibilité, leur horizon de sens et leur vulnérabilité singulière.

PREMIERE PARTIE
HERITAGES DU PRAGMATISME

PRAGMATISME ET SCIENCES SOCIALES.
L'HERITAGE DE L'ECOLE DE CHICAGO

Hans Joas^{♦*}

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque la sociologie américaine entame sa marche victorieuse autour du monde, elle vient à peine de réaliser son tournant historique. La formule qui combine Paul F. Lazarsfeld et Robert K. Merton, comme on l'a présentée par la suite⁹, consiste en une science empirique sophistiquée, orientée vers l'enquête quantitative, débarrassée de son arrière-plan historique et philosophique, associée à une théorie structuralo-fonctionnaliste à moyenne portée. Elle se présente comme la synthèse de tout ce que l'héritage des classiques de la sociologie comporte de valable, et comme le transfert de cet héritage dans les réserves établies d'une connaissance professionnelle, cumulative et assurée. La stabilité ainsi acquise de l'identité de la discipline a pourtant un prix élevé, celui du refoulement des traditions qui ne pouvaient que difficilement s'intégrer au paysage. Sur ce point, il est frappant que T. Parsons, dans son œuvre qui fera date, *The*

[♦]. Hans Joas est Professeur de sociologie à l'Université libre de Berlin et au Committee on Social Thought de l'Université de Chicago.

^{*}. Ce texte a initialement été publié en anglais sous le titre "Symbolic Interactionism" dans l'ouvrage collectif dirigé par Anthony Giddens et Jonathan Turner, *Social Theory Today*, Cambridge, Blackwell and Polity Press, Stanford, Stanford University Press, 1987, p. 82-115. Je remercie en particulier Anselm Strauss, Université de Californie à San Francisco, pour son aide.

[La traduction en français par Valérie Amiraux et Daniel Cefaï se fonde sur le texte allemand : "Von der Philosophie des Pragmatismus zu einer soziologischen Forschungstradition", in H. Joas, *Pragmatismus und Gesellschaftstheorie*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1992. Elle a été relue par Hans Joas, qui a réactualisé l'appareil bibliographique].

⁹. Shils E., "Tradition, Ecology, and Institution in the History of Sociology", *Daedalus*, 1970, 99, p. 760-825, ici p. 794.

Structure of Social Action (1937)¹⁰ se débat sur près de quatre cents pages avec l'interprétation d'Emile Durkheim, de Max Weber et de Vilfredo Pareto, mais s'appuie sur une image totalement insatisfaisante de l'idéalisme allemand et du marxisme, et ne considère même pas les traditions américaines comme dignes d'être mentionnées. Il ne mentionne littéralement jamais les résultats accomplis par la philosophie sociale pragmatiste de John Dewey et George Herbert Mead, ni les travaux pionniers de l'Ecole de sociologie de Chicago et les implications théoriques de leurs grandes enquêtes empiriques. De ce qui aux Etats-Unis semblait peu apprécié, on pouvait difficilement attendre meilleur traitement hors des frontières, étant donné le scepticisme généralisé vis-à-vis de la pensée américaine, qu'il relève de préjugés européen-centristes ou de convictions de gauche.

Cela ne signifie pas que cette tradition américaine ait complètement disparu. Dans de nombreux domaines, allant des recherches sur la socialisation à la sociologie des professions, en passant par la sociologie criminelle et la sociologie urbaine, les travaux héritiers de l'Ecole de Chicago jouent un rôle central et contribuent à produire des recherches fructueuses. Des particules éparpillées — les réflexions de Mead sur l'identité du soi et sur la prise de rôle, le théorème de Thomas sur le caractère effectif de toutes les composantes d'une situation considérée comme réelle et les idées fondatrices de la méthode biographique — font désormais partie des standards de la connaissance sociologique. Certes, plusieurs représentants de cette tradition se trouvaient dans un relatif isolement ou s'étaient arrogé le rôle d'une opposition plus ou moins loyale¹¹, aux courants de la sociologie dominante. Dans les années soixante, la tradition, en particulier sous la forme que lui donne Herbert Blumer¹², se retrouve propulsée à l'avant-scène de la mode, dans une connexion théorique pas toujours très claire avec des thèses phénoménologiques et dans une constellation de recherches que l'on a

¹⁰. Parsons T., *The Structure of Social Action* [1937] New York, Free Press, 1968.

¹¹. L'expression est de Mullins N., Mullins C., *Theories and Theory Groups in Contemporary American Sociology*, New York, Harper and Row, 1973.

¹². Blumer H., *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1969.

rassemblées sous le titre d' " approche interprétative " ¹³. Dans un passé très récent, les tentatives se sont multipliées pour dépasser la focalisation temporaire de cette tradition sur des phénomènes micro-sociologiques et pour parvenir à une compréhension fondée sur son histoire. Elles ont pris deux formes très nettement distinctes l'une de l'autre. D'un côté, le mouvement vers une théorie de la science néo-positiviste et vers une psychologie behavioriste se propose de dépasser le " biais a-structural " de la tradition interactionniste symbolique ¹⁴. Sur le plan d'une histoire de la théorie, cette orientation d'analyse tente d'imposer sa validité en faisant d'un conflit métathéorique entre conceptions nominalistes et réalistes le fil conducteur de la distinction entre un lignage issu de Peirce et Mead et un autre lignage passant par James, Dewey et Blumer ¹⁵. D'un autre côté, un faisceau de recherches s'attache à extraire les hypothèses macrothéoriques qui ont toujours été implicites dans les enquêtes concrètes et à les assembler en un tout cohérent, à savoir une théorie de " l'ordre négocié ". Dans les écrits les plus récents, on peut aussi trouver une forme d'intérêt

¹³. Wilson T. P., " Concepts of Interaction and Forms of Sociological Explanation ", *American Sociological Review*, 1970, 35, p. 697-710.

¹⁴. McPhail C., Rexroat C., " Mead vs. Blumer : The Divergent Methodological Perspectives of Social Behaviorism and Symbolic Interactionism ", *American Sociological Review*, 1979, 44, p. 449-467 ; Stryker S., *Symbolic Interactionism : A Social Structural Vision*, Menlo Park, Benjamin Cummings, 1980.

¹⁵. Lewis J. D., Smith R. L., *American Sociology and Pragmatism : Mead, Chicago Sociology, and Symbolic Interaction*, 1980, Chicago, University of Chicago Press. De nombreuses critiques, extrêmement négatives, ont accueillies le livre de Lewis et Smith. Elles contiennent des arguments importants sur le lien entre pragmatisme et sociologie. Blumer H., " Going Astray with a Logical Scheme ", *Studies in Symbolic Interaction*, 1983, 6, p. 123-138 ; Johnson G., Picou J. S., " The Foundations of Symbolic Interactionism Reconsidered ", in H. J. Helle, S. N. Eisenstadt (eds), *Microsociological Theory : Perspectives on Sociological Theory*, London, 1985, vol. 2, Sage, p. 54-70 ; Miller D. L., " Review ", *Journal of the History of Sociology*, 1982, 4, p. 108-114 ; Rochberg-Halton E., " The Real Nature of Pragmatism and Chicago Sociology ", *Studies in Symbolic Interaction*, 1983, 6, p. 139-154.

des interactionnistes symboliques pour le structuralisme et le post-structuralisme¹⁶.

Quelle que soit la manière dont on évalue ces différentes tendances, elles présentent toutes la même visée : réactiver l'héritage de l'interactionnisme symbolique dans les discussions théoriques et contribuer à la formation d'une représentation de l'histoire de ce courant¹⁷. Pendant longtemps, le silence de Parsons a eu, en quelque sorte, une réponse. Il est difficile de dire s'il faut attribuer cet isolement théorique à une méfiance justifiée vis-à-vis des constructions théoriques analytiques par opposition au programme d'une théorie empiriquement fondée (grounded theory)¹⁸, ou bien tout simplement à l'incapacité à opposer aux approches englobantes, à grande portée théorique et historique comme celle de Parsons (ou encore le marxisme et la Théorie critique), quelque chose d'équivalent.

De cet état de choses sont issues les difficultés de notre présentation. Il s'agit dans un premier moment, de caractériser l'interactionnisme symbolique au sens courant. Le nom de cette orientation apparaît pour la première fois en 1938 chez H. Blumer¹⁹. H. Blumer précise que ce courant de recherche en sociologie et en psychologie sociale se focalise sur les processus d'interaction — des actions sociales caractérisées par une orientation réciproque immédiate. Un concept déterminé d'interaction est donc à son fondement, qui met l'accent sur les médiations symboliques de l'action sociale. Le prototype consisterait dans les relations sociales qui ne résultent pas de la simple transposition de prescriptions fixes, mais dont les définitions sont proposées et établies de façon conjointe et réciproque. Du coup, les relations sociales ne sont plus stabilisées une fois pour toutes : elles sont ouvertes, en prise sur le procès en cours d'une reconnaissance

¹⁶. Perinbanayagam R. S., *Signifying Acts : Structure and Meaning in Everyday Life*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1985, et les publications de Norman Denzin.

¹⁷. Rock P., *The Making of Symbolic Interactionism*, London, Rowman, 1979.

¹⁸. Glaser B., Strauss A., *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, New York, Sociology Press, 1967.

¹⁹. Blumer H. , " Social Psychology ", in E. P. Schmidt (ed.), *Man and Society*, New York, Prentice Hall, 1938, p. 144-98.

commune. Il serait toutefois complètement inadéquat de donner une image de l'interactionnisme symbolique qui se limite à la seule présentation de cette intuition centrale et des choix théoriques et méthodologiques qui en découlent. Pour échapper à la critique commune, il faut dépasser ce premier niveau de compréhension. Cette critique vise au premier chef la supposée restriction de l'interactionnisme symbolique aux phénomènes de l'immédiateté interpersonnelle, et elle lui reproche son ignorance des phénomènes de pouvoir et de domination. Elle lui impute une vue simpliste de la totalité complexe des relations sociales en termes d'horizon de socialité du monde vécu : l'interactionnisme symbolique ignorerait complètement la dimension de la maîtrise sociale de la nature, ou encore l'autonomisation des rapports sociaux vis-à-vis des actions et des orientations des acteurs. Bien que beaucoup de ces critiques puissent s'appliquer, au moins en partie, au programme d'H. Blumer et aux auteurs qui le revendiquent, leur justification est toutefois douteuse si l'on prend en considération l'ampleur des contributions théoriques et empiriques de l'Ecole de Chicago.

Le véritable sens de l'interactionnisme symbolique et de son potentiel théorique n'est compréhensible qu'à condition de se placer dans la perspective de la première Ecole de Chicago, qu'il prolonge tout en la réduisant. C'est là le second versant de notre présentation. L'interactionnisme symbolique est perçu ici comme la continuation partielle de ces réseaux interdisciplinaires, aux liens faibles, de théoriciens et de chercheurs en sciences sociales, de travailleurs sociaux et de réformateurs sociaux de l'Université de Chicago, qui ont exercé une influence déterminante sur la sociologie américaine entre 1890 et 1940, durant la phase d'institutionnalisation de la discipline. Sans doute n'y a-t-il pas, pour cette Ecole, de théoricien clef, sans équivoque, ou de programme de recherche, clairement dessiné. Il s'agit davantage d'une trame complexe de penseurs, plus ou moins significatifs, dont les emprunts réciproques sont difficiles à reconstituer. Une présentation de ce courant, sensible à sa valeur théorique, doit donc tenter de suivre ces deux versants, afin d'en extraire une structure sous-jacente de propositions communes, sans pour autant fabriquer l'image fautive d'une homogénéité absolue ou d'une stabilité a-temporelle. Là n'est pourtant pas la difficulté principale. Celle-ci réside bien davantage dans le fait que l'Ecole de Chicago - qui peut se définir comme une combinaison de philosophie pragmatiste, d'orientations

politiques réformatrices qui explorent les possibilités de la démocratie dans un contexte de rapide industrialisation et urbanisation, et d'efforts pour faire de la sociologie une science empirique, non sans mettre fortement l'accent sur les sources pré-scientifiques de l'expérience — ne réalise elle-même que partiellement, d'un point de vue théorique, le potentiel de la philosophie sociale du pragmatisme.

Un troisième versant de la réflexion apparaît alors nécessaire : celui de la reconstruction du pragmatisme comme philosophie d'arrière-plan de l'École de Chicago et de l'interactionnisme symbolique. Cela ne signifie évidemment pas qu'une plus grande importance ou qu'une validité temporelle plus longue doivent être attribuées aux propositions philosophiques per se ; mais plutôt que l'on trouve dans la philosophie pragmatiste des propositions fondatrices pour la théorie de l'action et de l'ordre social, qui sont d'une extrême actualité pour le travail théorique en sciences sociales. L'École de Chicago et la tradition vivante de l'interactionnisme symbolique doivent beaucoup de leur pertinence à la transformation de ces propositions fondatrices en théorie concrète et en enquête empirique. On peut toutefois montrer que ce mouvement ne s'est produit que très partiellement, et que certains des problèmes non résolus de cette tradition pourraient trouver une solution par un réexamen de son point de départ.

Le texte qui suit part donc d'une analyse du sens du pragmatisme pour la théorie des sciences sociales. Il se poursuit par l'examen de ses étapes les plus importantes, des travaux de William Isaac Thomas, Robert Park, Herbert Blumer et Everett Hughes, jusqu'à la situation actuelle. Il se conclut par un bilan des apports de cette école à la genèse contemporaine de la théorie des sciences sociales.

I. LE PRAGMATISME COMME PHILOSOPHIE D'ARRIÈRE-PLAN DE L'ÉCOLE DE CHICAGO

Le pragmatisme est une philosophie de l'action. Il ne développe pas son modèle de l'action comme T. Parsons ou, si l'on en croit celui-ci, à la façon des classiques de la sociologie. Il ne se demande pas quelles dimensions doivent être ajoutées à l'image utilitariste de l'acteur solitaire qui poursuit rationnellement ses objectifs, si l'on considère le fait incontestable, quoique inexplicable dans le cadre utilitariste, de l'existence de l'ordre social. Le pragmatisme n'est pas moins critique à l'encontre de

l'utilitarisme, que ne l'étaient les théoriciens classiques de la sociologie. Mais il n'attaque pas l'utilitarisme sur le problème de l'action et de l'ordre, il le fait sur le problème de l'action et de la conscience. Son concept d'action se donne pour objectif le dépassement des dualismes cartésiens. De là découlent des conceptions de l'intentionnalité et de la socialité radicalement différentes de celles de l'utilitarisme. Le concept de rationalité et l'idéal normatif de cette pensée sont élaborés autour de l'idée de l'action auto-contrôlée. La théorie de l'ordre social est donc orientée par une conception du contrôle social — au sens d'une auto-régulation et d'une résolution de problèmes comme processus collectifs. Cette conception de l'ordre est informée par des représentations de la démocratie, et plus spécifiquement, des structures de communication au sein des communautés scientifiques. Le poids empirique de ce type d'ordre social dans les sociétés modernes est le problème principal de la philosophie politique du pragmatisme et de la sociologie qui lui est rattachée. Ce sont ces réseaux de connexions que nous allons à présent examiner.

C'est dans la pensée de Descartes que l'émancipation moderne de l'individu de l'autorité des institutions et des idées transmises par la tradition trouve son expression la plus conséquente. Descartes élève le droit de douter de l'individu jusqu'à faire de la certitude de soi de l'ego doutant et réfléchissant le fondement ferme de sa philosophie. Ainsi, les valeurs évidentes du monde face à la conscience — celle du corps du sujet pensant comme partie du monde et celle des autres sujets pensants dans le monde — sont mises entre parenthèses. Une philosophie centrée sur la théorie de la connaissance pouvait de la sorte établir ses prétentions fondatrices face aux sciences. Elle écopait du même coup des tâches difficiles, sinon impossibles, de constituer le monde, le corps et le Tu sur la base du sujet pensant. Le noyau programmatique du pragmatisme est la mise à bas de ce projet théorique dans sa totalité. Le pragmatiste doute de la signification du doute cartésien.

“ Nous ne pouvons commencer avec un doute absolu. Nous devons commencer avec tous les préjugés auxquels nous sommes confrontés lorsque nous nous mettons à étudier la philosophie. Ces préjugés ne peuvent pas être chassés par une maxime, car ce sont des choses qu'il ne nous appartient pas de pouvoir discuter. Par là, ce scepticisme initial est une simple illusion sur soi, et ne vaut pas comme l'exercice d'un vrai

doute. Aucun de ceux qui suivent la méthode cartésienne ne sera jamais satisfait jusqu'à ce qu'il aura rétabli formellement toutes ces croyances. Ce préliminaire est donc aussi inutile que le serait d'aller au pôle Nord pour rejoindre Constantinople en descendant régulièrement le long du méridien. Une personne peut, il est vrai, au cours de ses études, trouver des raisons de douter sur ce qu'il avait commencé par croire ; mais dans ce cas, il doute parce qu'il a une raison positive de le faire, et non pas en raison de la maxime cartésienne ”.²⁰

Cette critique du doute cartésien est tout sauf une défense des autorités établies face aux revendications émancipatrices du sujet pensant. Elle est, de fait, un véritable plaidoyer en faveur du doute réel et pour l'ancrage de la connaissance dans de réelles situations problématiques. La représentation centrale du sujet solitaire qui doute est remplacée par l'idée d'une recherche coopérative de la vérité en vue de venir à bout de réels problèmes d'action. On pourrait être tenté d'attribuer à cette substitution le même caractère historique qu'à celle de la pensée de Descartes.

Les conséquences de ce changement de vision centrale ont une portée considérable. La relation entre connaissance et réalité en est affectée en totalité. Le concept de vérité n'exprime plus la représentation correcte de la réalité dans la connaissance, rendue intelligible par la métaphore de la copie : il signifie plutôt un accroissement du pouvoir de l'action en relation à un environnement. Toutes les étapes de la connaissance, de la perception sensorielle à l'auto-réflexion en passant par le raisonnement logique, doivent être réexaminées. Charles S. Peirce avait commencé à réaliser ce programme. William James l'a appliqué à un certain nombre de problèmes, en particulier de nature religieuse et existentielle. Poussé probablement par son désir de montrer l'impossibilité de trouver à ces questions des solutions à validité collective, W. James a réduit et sans doute affaibli la problématique du pragmatisme de façon déterminante. A la différence de Peirce, il formule un critère de vérité qui porte sur les conséquences factuelles de l'action, plutôt que sur les anticipations que l'on pourrait en avoir. Dans sa psychologie, il prend le pur courant de conscience au lieu de l'action comme point de départ. Il développe malgré tout des analyses

²⁰. Peirce C. S., “ Some Consequences of Four Incapacities ”, in C. Hartshorne, P. Weiss (eds), *Collected Papers*, 1934, vol. 5, Cambridge, Mass., Harvard University Press, p. 156sq.

extraordinairement pénétrantes et impressionnantes de la sélection de la perception et de la distribution de l'attention en relation avec les objectifs poursuivis. Tandis que Peirce n'a exercé pratiquement aucune influence sur les sociologues, les écrits de James ont été davantage présents, mais de façon très diffuse, sous la forme surtout d'une sensibilisation aux subtilités de l'expérience subjective. Le pragmatisme n'a cependant d'effets décisifs sur la sociologie qu'avec John Dewey et George Herbert Mead. Tous deux, qui avaient initialement poursuivi le programme d'un hégélianisme naturalisé et qui, comme Feuerbach, s'étaient ainsi sentis élevés au-dessus des contraintes de pensée du cartésianisme²¹, reconnaissent l'importance cruciale d'une refondation du pragmatisme sur la base des sciences biologiques et sociales.

Cette refondation prend d'abord la forme d'une psychologie fonctionnaliste. Son ambition est d'interpréter toutes les opérations et tous les processus psychiques — irréductibles à la dimension cognitive de l'esprit — à partir de leur fonction dans la résolution de problèmes de comportement. Cela signifie un rejet des approches traditionnelles en théorie de la connaissance, ainsi qu'une critique de toutes les psychologies qui incorporaient plus ou moins ces positions philosophiques dépassées. Le témoignage le plus célèbre en reste l'article de John Dewey, "The Reflex Arc Concept in Psychology", publié en 1896²². G. H. Mead nous en fournit l'élaboration la plus complète dans un texte resté largement méconnu, "The Definition of the Psychological"²³. J. Dewey critique une psychologie qui pense avoir trouvé son objet dans le recensement de relations causales qui se présentent régulièrement entre les stimuli de l'environnement et les réactions de l'organisme. Il conteste la conception des actions comme la somme des phases de stimulation externe, d'élaboration interne des stimuli et de réaction extérieure. A ce modèle de

²¹. Honneth A., Joas H., *Soziales Handeln und menschliche Natur. Anthropologische Grundlagen der Sozialwissenschaften*, Frankfurt, 1980 (trad. ang. Cambridge, Cambridge University Press, 1988).

²². Dewey J., "The Reflex Arc Concept in Psychology" [1896], in *The Early Works*, 1972, vol. 5, Carbondale (Ill.), Southern Illinois University Press, p 96-109.

²³. Mead G. H., "The Definition of the Psychological", *Decennial Publications of the University of Chicago*, 1903, first series, vol. 3, p. 77-112.

l'arc réflexe, il oppose la totalité de l'action. C'est l'action qui détermine en premier lieu la constellation des stimuli pertinents dans son contexte; les éléments discrets dans le modèle de l'arc réflexe correspondent à des distinctions fonctionnelles au sein de l'action. L'unité de l'action se défait et la fonctionnalité de ces distinctions apparaît lorsque le cours de l'action est interrompu. La sensation intervient comme stimulation externe dans la conscience du sujet quand son caractère est indéfini. Nous sommes conscients de la nécessité d'une réaction comme telle lorsque nous ne savons pas comment nous devrions réagir. Conformément à cette théorie, Mead définit le psychique comme "cette phase de l'expérience dans laquelle nous sommes immédiatement conscients d'impulsions conflictuelles qui dérobent à l'objet son caractère d'objet-stimulus, nous laissant dans une attitude subjective; durant cette phase de l'expérience, un nouvel objet-stimulus apparaît, dû à l'activité reconstructive identifiée par le sujet 'Je' comme distinct de l'objet 'moi' ”²⁴.

Cette critique porte de fait contre les représentations de l'action qui la réduisent à une conduite déterminée par l'environnement. Cependant, le modèle d'action qui en découle montre aussi la modification du sens de l'intentionnalité face à des conceptions qui considèrent l'action comme la réalisation de buts fixés au préalable. Le pragmatisme, précisément parce qu'il considère les opérations psychiques du point de vue de leur fonctionnalité pour l'action, s'interdit de faire de la détermination des objectifs un acte de la conscience en tant que telle, qui se produirait hors du contexte de l'action. La détermination des objectifs peut seulement être le résultat de la réflexion sur les résistances opposées à un comportement orienté de diverses façons. S'il s'avère impossible de poursuivre simultanément les différentes impulsions ou compulsions à l'action, il est possible de sélectionner un motif dominant, qui vaille comme finalité, qui domine les autres motifs ou se les subordonne. Cette claire orientation en finalité n'est pourtant en aucun cas la règle. Par nature, l'action n'est téléologique que de manière diffuse. Notre perception même est formée par nos capacités d'action et par nos possibilités d'action. C'est seulement sous sa propre contrainte ou sous la contrainte des autres que l'acteur inscrit la richesse de ses impulsions et de sa sensibilité dans une ligne d'action. L'intérêt de Dewey et de Mead pour le jeu de l'enfant ne

²⁴. Mead G. H., *ibid.*, p. 109.

s'explique pas seulement par leurs visées de réforme pédagogique : il leur fournit un modèle d'action sujette à peu de pression pour atteindre des objectifs non équivoques. Dans leurs analyses des expérimentations, ils développent l'idée d'une intelligence créatrice qui dépasse les problèmes d'action à travers la découverte de nouvelles possibilités d'action. Cette capacité de découverte, cette créativité, présuppose cependant une manipulation contrôlée des formes d'action définies comme jeu, un passage en revue des cours alternatifs de l'action. A ce point, il apparaît clairement que la théorie de l'action pragmatiste, mise en regard de celle de l'utilitarisme, ouvre la voie à l'exploration de nouveaux domaines de phénomènes et impose de reconsidérer les domaines déjà connus. Cette ouverture n'a rien de comparable avec la critique de l'utilitarisme par la sociologie classique.

Trois objections au modèle d'action du pragmatisme sont très répandues. La première objection, celle d'un rétrécissement instrumentaliste ou activiste, devrait avoir déjà perdu sa plausibilité avec le rappel de que nous venons de faire de l'importance du jeu et de la créativité pour le pragmatisme. Cette objection pourrait être le plus efficacement repoussée à partir des travaux de Dewey sur l'esthétique²⁵. Il y démontre la passibilité du sujet à l'expérience et la totalisation de l'expérience dans la phase du présent. Pour Dewey, le pragmatisme était justement un moyen de critiquer certains aspects du mode de vie américain, "qui faisaient de l'action une fin en soi et qui concevaient les finalités de façon trop restrictive et trop 'pratique'"²⁶. Le choix de l'action comme point de départ ne signifie donc pas que le monde se réduise à de simples matériaux à disposition de l'acteur : une telle critique conserverait à son fondement la dichotomie cartésienne que l'on doit dépasser. C'est seulement dans l'action que s'ouvre l'immédiateté qualitative du monde et de nous-mêmes.

La seconde objection concerne le fait que la conscience semble attachée au moment présent de l'action dans le modèle pragmatiste. Elle peut être facilement levée en faisant référence à l'importance centrale des

²⁵. Dewey J., *Art as Experience*, New York, Minton, Balch, 1934.

²⁶. Dewey J., "The Development of American Pragmatism", in John Dewey, *Philosophy and Civilization*, New York, Minton, Balch, 1931, p. 16

habitudes (au sens de habits) dans ce modèle. Les solutions aux problèmes d'action ne sont pas enregistrées et conservées dans la conscience de l'acteur. Elles sont mises en œuvre dans de nouvelles actions qui se déroulent comme des routines hors de toute conscience. C'est seulement l'émergence d'un nouveau problème d'action qui rend les routines et les habitudes inopérantes et qui requiert de nouveaux processus d'apprentissage.

La troisième objection est la plus sérieuse pour la philosophie sociale pragmatiste. Le modèle d'action jusqu'ici décrit est si général qu'il ne distingue à aucun moment la relation de l'acteur aux objets de l'environnement et celle qu'il entretient avec d'autres sujets. La transformation du sujet cartésien en communauté de résolution collective des problèmes n'était auparavant qu'affirmée. Peirce avait compris comment lier son idée d'une communauté critique des scientifiques avec sa conception de l'action en tant qu'immanente, en déclarant que toute connaissance est médiatisée par des signes. Sa théorie des signes comportait, à côté de l'objet commun et de la particularité qualitative du porteur de signes, la conscience interprétante d'un sujet qui veut transmettre son intention à un autre ou à soi-même²⁷.

Peirce ne parvient pas toutefois à présenter une véritable théorie du sujet communiquant avec soi et avec les autres. Charles H. Cooley a été le premier à expliquer la nécessité d'un pragmatisme "social" ou "sociologique"²⁸ et à développer une théorie de l'identité de soi et de sa dépendance à des groupes primaires. Ses efforts manquent toutefois de

²⁷. Rochberg-Halton E., "Situation, Structure, and the Context of Meaning", *Sociological Quarterly*, 1982, 23, p. 455-476.

²⁸. "Un pragmatisme social, ou peut-être devrais-je dire un pragmatisme sociologique reste à élaborer". Charles H. Cooley, cité par Jandy E. C., *Charles H. Cooley: His Life and His Social Theory*, New York, Hippocrene Books, 1942, p. 110. Sur C. H. Cooley, voir les critiques de Mead dans Mead G. H., "Cooley's Contribution to American Social Thought", *American Journal of Sociology*, 1930, 35, p. 693-706 ; Schubert H.-J., *Demokratische Identität. Der soziologische Pragmatismus von Charles Horton Cooley*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1995 et Schubert H.-J., "Introduction", in C. H. Cooley, *On Self and Social Organization*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 1-31.

consistance. Il n'ancre pas la conscience dans l'action de façon conséquente, et il esquisse une théorie de l'identité de soi qui est émotionnelle plutôt que cognitive. Ce problème d'une analyse pragmatiste des situations d'interaction sociale et d'auto-réflexion individuelle constitue le lien central entre la philosophie pragmatiste et une sociologie et une psychologie sociale anti-utilitaristes. Plus encore que Dewey, Mead est celui qui approfondit ce point et conduit pas à pas à sa résolution. Son analyse des origines de la communication gestuelle et langagière des hommes va dans ce sens. Et c'est parce qu'il est considéré comme ayant trouvé la solution de ce problème qu'il devient la figure stratégique centrale de l'Ecole de Chicago, même si cette solution est loin d'être irréprochable et même si il n'est pas sûr que les sociologues aient disposé d'une connaissance précise de son œuvre.

La contribution de Mead ne se laisse pas comprendre comme un simple renversement des relations entre individu et collectivité — à présent à l'avantage de la collectivité²⁹. Le véritable sens de son travail tient à un changement fondamental dans la façon de voir le problème. Tout à fait dans l'esprit du pragmatisme, il étudie les types de situations d'action dans lesquelles une attention accrue pour les objets de l'environnement ne suffit pas à garantir le succès du déroulement de l'action. Le point porte alors sur les problèmes interpersonnels de l'action. Dans les situations sociales, l'acteur représente une source de stimuli pour ses partenaires. Il doit par conséquent prêter attention à ses manières d'agir, parce qu'elles provoquent des réactions chez ses partenaires et deviennent les conditions d'une poursuite de ses propres actions. Ce n'est alors pas tant la conscience que la conscience de soi qui est une nécessité fonctionnelle. Mead, en recourant à cette analyse de l'auto-réflexivité, entreprend de reconstruire l'héritage de l'idéalisme allemand dans une perspective pragmatiste.

²⁹. Mead G. H., *Mind, Self, and Society*, edited by Charles W. Morris, Chicago, University of Chicago Press, 1934 ; Joas H., *Praktische Intersubjektivität. Die Entwicklung des Werkes von G. H. Mead*, Frankfurt, Suhrkamp, 1980 (trad. ang. : Cambridge, Mass., MIT Press, 1985/1997) ; Bodenhafer W., "The Comparative Role of the Group Concept in Ward's 'Dynamic Sociology' and Contemporary American Sociology", *American Journal of Sociology*, 1920-21, 26, p. 273-314, p. 425-474, p. 583-600, et p. 716-743.

G. H. Mead développe les conditions de possibilité de cette auto-réflexion en s'appuyant sur une théorie des origines de la communication et de la socialité spécifiquement humaines. Dans une série d'articles publiés autour de 1910, il découvre pas à pas les fondements de la théorie de l'interaction symbolique. Il affirme que la transformation des phases de l'action en signes gestuels permet à l'acteur de réagir à ses propres actions, par là, de se représenter les réactions des autres, et ainsi, de piloter ses propres actions en fonction de l'anticipation des réactions virtuelles des autres. Le comportement humain de l'acteur est orienté par les réactions potentielles des autres acteurs. Des schèmes d'attentes réciproques de comportement sont constitués grâce aux symboles et restent toujours en prise sur le flux de l'interaction, soumis au procès de confirmation ou d'infirmité des anticipations.

Il n'est pas nécessaire de présenter ici les conséquences de cette innovation théorique. Les concepts de prise de rôles, d'identité de soi, d'autrui généralisé, entre autres, sont désormais bien connus. Il nous semble plus important d'examiner l'extension que donne Mead de sa perspective au domaine des problèmes cognitifs. Le tournant social du pragmatisme ouvre la voie à une nouvelle interprétation de la constitution de la chose physique, du schéma corporel et de la temporalité subjective³⁰. Ces différents moments permettent de concevoir l'action comme un comportement auto-contrôlé, sans pour autant réduire le concept pragmatiste de rationalité à un concept instrumentaliste d'auto-contrôle.

Mead travaille en particulier sur les conditions de l'interaction symbolique et de l'auto-réflexion. Il le fait en étant guidé par une représentation normative de la structure de l'ordre social, qui s'appuie sur un idéal d'auto-gouvernement démocratique, en relation avec l'idée de Peirce d'une communication libre et illimitée au sein de la communauté scientifique. Dans ses textes les plus théoriques, il ne convertit pas ces propositions en une théorie de la société qui puisse être appliquée en sociologie. Il faut se tourner à cet effet vers ses articles de journalisme politique.

³⁰. Joas H., "La constitution du schéma corporel", in *La créativité de l'agir*, Paris, Editions du Cerf, 1999, p. 177-195.

Les écrits de J. Dewey sont à ce titre plus parlants, en particulier son exposé dans son livre *The Public and its Problems*³¹. Dewey y plaide en faveur d'une théorie qui prenne pour point de départ les processus de l'action collective. Cette action collective se heurte à des problèmes et conduit à des conséquences inattendues ou involontaires, qui doivent être traitées de manière réflexive par la collectivité agissante. Dans le cadre des normes d'une communauté, les conséquences de l'action sont perçues, interprétées, évaluées et prises en compte dans la préparation d'actions futures. Elles le sont par des institutions prévues spécifiquement à cet effet, mais aussi par tous les individus et tous les collectifs affectés par le problème. Dans ce processus d'interprétation et d'évaluation des conséquences de l'action, la communication entre les acteurs concernés joue un rôle essentiel. Chacun d'entre eux est motivé à prendre part à cette communication et à manifester son concernement par les affaires publiques. La philosophie politique de J. Dewey ne part pas d'une opposition entre l'individu et l'Etat, mais prend pour point de départ les problèmes internes de l'action collective. C'est dans un public ainsi fondé dans l'action collective, comme communauté de communication des acteurs affectés et concernés par les conséquences de l'action, que se constituent aussi bien l'Etat indépendant que les individus autonomes.

Dans ce modèle théorique, la communication en vue de résoudre des problèmes d'intérêt collectif devient une condition essentielle de l'ordre social. La chose est encore plus claire si l'on compare cette conception avec des visions concurrentes de l'ordre social. Dans cette perspective, l'ordre social ne requiert pas des membres d'une société qu'ils pensent de la même manière. La communication humaine met en relation les singularités individuelles et la valeur partagée ou universelle des systèmes symboliques. De même, la philosophie politique de Dewey va à l'encontre de la tradition de pensée hobbesienne, qui ne peut se représenter l'intégration sociale qu'à travers l'intervention d'une autorité extérieure.

³¹. Dewey J., *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt, 1927. Les descriptions standards du pragmatisme n'étant pas d'une grande aide pour les questions de théorie politique et de possibilités de rattachement aux sciences sociales, on fera référence à Rucker D., *The Chicago Pragmatists*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1969 et White M., *Social Thoughts in America : The Revolt Against Formalism*, Boston, Oxford, 1957.

Enfin, le programme de Dewey, comme auparavant les réflexions de Cooley, s'inscrit explicitement contre une naturalisation du marché, en tant que mécanisme auto-régulateur de résolution des problèmes. Précisément, les conséquences de la coordination entre actions orientées vers des finalités économiques requièrent une interprétation et une évaluation collectives. L'idée d'un auto-gouvernement médiatisé par la communication comme mode de résolution des problèmes collectifs trouve sa traduction dans l'usage du concept de "contrôle social", entendu non pas comme garant de conformité sociale, mais au sens d'une auto-régulation consciente. Ainsi, ce concept de "contrôle social" apparaît comme l'équivalent dans la théorie de l'ordre social, du concept d' "auto-contrôle" dans la théorie de l'action³². Aucun des deux concepts ne fonctionne dans des descriptions axiologiquement neutres; au contraire, ils présupposent des normes immanentes permettant de juger de la rationalité des actions ou de l'ordre social. Ce ne sont pas pour autant de simples concepts d'évaluation. Ils allaient faire la preuve de leur pouvoir de révélation dans l'analyse concrète des actions et des sociétés humaines. La philosophie sociale du pragmatisme fournit donc, d'un côté, un ensemble de concepts fondamentaux pour la recherche théorique et empirique en sciences sociales. D'un autre côté, elle attribue à ces sciences sociales une très forte signification morale et politique. Celles-ci doivent en effet soutenir les communautés humaines dans l'amélioration de leurs possibilités d'action collective; et dans un monde où c'en est fini des certitudes métaphysiques, elles doivent contribuer de manière décisive à l'instauration d'un sentiment de solidarité au sein d'une communauté humaine universelle tenue de reconnaître, discuter et résoudre de concert les problèmes de l'humanité.

II. LE DEVELOPPEMENT DE L'ÉCOLE DE SOCIOLOGIE DE CHICAGO

Toute entreprise d'élucidation du contenu théorique de la première Ecole de Chicago doit s'émanciper de plusieurs préjugés communs afin de

³². Janowitz M., "Sociological Theory and Social Control", *American Journal of Sociology*, 1975-76, 81, p. 82-108.

pouvoir apprécier les travaux accomplis par ce groupe de chercheurs et de penseurs³³.

Selon l'un de ces préjugés, l'Ecole de Chicago serait exclusivement orientée vers l'enquête empirique. Elle serait, de ce fait, non seulement incapable de systématiser théoriquement les résultats de ces recherches, mais elle se leurrerait elle-même en les considérant comme des émanations des objets d'enquête. Il faut concéder à cette critique que pour l'Ecole de Chicago, fidèle à l'esprit du pragmatisme, la recherche empirique était créditée d'une grande valeur. Dans l'histoire des sciences sociales, elle se situe entre les spéculations évolutionnistes de philosophie sociale des premiers temps de la sociologie et la recherche empirique de l'époque contemporaine. Il est vrai aussi, a posteriori, que les travaux de cette Ecole sont perçus comme une mosaïque d'études quasi-ethnographiques, et non comme des ouvrages théoriques à portée durable. Mais il ne faut pas en inférer que ces recherches ne partagent pas un cadre théorique implicite. Celui-ci est d'inspiration pragmatiste et, bien qu'il ne soit pas parfaitement homogène et que ses fondements métathéoriques soient faibles, il peut être repéré dans les théorèmes substantiels des recherches particulières de l'Ecole de Chicago.

Une autre interprétation, tout aussi erronée, avance que l'Ecole de Chicago se résume à une aspiration pour le réformisme social ou que sa spécificité réside dans un réformisme social protestant plus ou moins sécularisé³⁴. Là encore, on pourrait parler, du point de vue de l'histoire des

³³. Sur la première sociologie américaine, voir Hinkle R. C., "Antecedents of the Action Orientation in American Sociology before 1935", *American Sociological Review*, 1963, 28, p. 105-715, et du même *Founding Theory of American Sociology 1881-1915*, Boston, Methuen, 1980. Sur l'indépendance de la sociologie américaine vis-à-vis des classiques européens, voir Sutherland D. E., "Who Now Reads European Sociology? Reflections on the Relationships between European and American Sociology", *Journal of the History of Sociology*, 1978, 1, p. 35-66..

³⁴. Vidich A. J., Lyman S. M., *American Sociology : Worldly Rejections of Religion and Their Directions*, New Haven, Conn.), Yale University Press, 1985 ; Tenbruck F. H., "G.-H. Mead und die Ursprünge der Soziologie in Deutschland und Amerika : Ein Kapitel über die Gültigkeit

sciences, d'une position intermédiaire de l'Ecole de Chicago entre un défaut de professionnalisation et une professionnalisation accomplie des sciences sociales. Ses principaux mentors s'opposent à une recherche dépourvue de normes professionnelles, qui ne ferait que porter à la connaissance du public l'existence et l'étendue des problèmes sociaux. Ils sont par ailleurs tout à fait conscients que la professionnalisation des sciences sociales passe par l'amélioration des méthodes de recherche et par la conception d'un cadre de référence universaliste, par opposition au pur réformisme, sans pour autant impliquer un renoncement à ses missions non scientifiques. Pour ce qui concerne enfin la dimension chrétienne de l'Ecole, elle ne s'applique absolument pas à des personnalités aussi centrales que Thomas ou Mead. Et il semble tout aussi difficile de parler d'une forme de sécularisation du christianisme si l'on prend en compte les motifs extrêmement anti-puritains de nombre de ses représentants.

Une troisième erreur d'évaluation veut faire de l'Ecole de Chicago la traduction, par des épigones, des travaux de penseurs européens. Sans doute la pensée allemande, en particulier le moment du passage de l'historicisme à la sociologie (Dilthey, Windelband, Rickert, Tönnies, Simmel), ainsi que l'ethnologie (Völkerkunde) et la Völkerpsychologie allemandes ont-elles imprégné les figures majeures de l'Ecole. Les théories sociologiques de Durkheim, Tönnies et Simmel ont également été lues très attentivement. C'est avec G. Simmel que les affinités des membres de l'Ecole sont les plus perceptibles, plus précisément avec sa quête d'un concept de société qui ne se réduise pas à une agrégation d'individus, et ne soit pas non plus réifiée en une entité hors de portée des individus³⁵. Il est cependant complètement faux de faire dériver les idées de l'Ecole de Chicago de sa pensée, ou de présupposer une quelconque supériorité de la pensée européenne en sciences sociales à cette époque. Si la thèse selon laquelle le cadre théorique de l'Ecole de Chicago s'inscrit dans l'héritage de la philosophie sociale du pragmatisme est avérée, il sera alors en même temps démontré qu'elle a son point d'origine dans une école de pensée

und Vergleichbarkeit soziologischer Theorien", in H. Joas (ed.), *Das Problem der Intersubjektivität : Neuere Beiträge zum Werk G. H. Meads*, Frankfurt, Suhrkamp, 1985, p. 179-243.

³⁵. Levine D. N. et al., "Simmel's Influence on American Sociology", *American Journal of Sociology*, 1975-76, 81, p. 813-845, p. 1112-1132.

authentiquement américaine, et non pas dans la philosophie européenne. Même les concessions tardives de Parsons, à propos de la théorie socio-psychologique de l'intériorisation de Cooley, Thomas et surtout de Mead, qui serait une réelle contribution eu égard aux classiques européens³⁶, ne vont pas suffisamment loin, dans la mesure où elles isolent ces résultats de leurs conditions et de leurs conséquences. La critique pragmatiste de l'individualisme rationaliste n'y est pas reconnue dans toute son ampleur.

Cet état de fait trouve son expression la plus frappante dans le mythe d'une domination de l'individualisme utilitariste d'Herbert Spencer sur la sociologie américaine d'avant Parsons. Pour l'époque précédant le développement de l'École de Chicago et pour les auteurs spéculatifs qui lui sont étrangers, il est vrai qu'une grande partie de la recherche tournait autour de la transformation théorique des propositions de Spencer. Cependant, pour tous les auteurs dont les écrits continuent d'être lus de nos jours — Peirce, James, Baldwin, Mead, Dewey, Cooley, Veblen, Thomas ou Park — Spencer était “*plus un bouc émissaire qu'un maître*”³⁷. Le premier recueil de textes important de la sociologie américaine et de la sociologie de Chicago, le *Source Book for Social Origins* de W. I. Thomas en 1907³⁸, peut être lu en grande partie comme une polémique contre Spencer. Depuis la fin de la Guerre civile américaine, de nombreux penseurs avaient répudié l'individualisme atomiste et recherchaient de nouveaux modèles théoriques et pratiques de formation de la communauté. Ce mouvement a pris des formes variées, qui vont du retour aux idéaux de fraternité et communauté du premier puritanisme, à une mystique de la nature ou à la nostalgie du catholicisme, des projets et des expérimentations utopiques, à une glorification du passé colonial américain ou des anciennes conditions de vie dans les états du Sud. Dans la plupart des cas, il s'agissait de tenter d'introduire les prétentions morales de l'individualisme dans ces modèles communautaires.

³⁶. Parsons T., “Cooley and the Problem of Internalization”, in A. J. Reiss (ed.), *Cooley and Sociological Analysis*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1968, p. 48-67.

³⁷. [En anglais dans le texte de Joas : “Spencer was more whipping boy than master”][NdT]. Wilson R., *In Quest of Community: Social Philosophy in the United States, 1860-1920*, New York, Knopf, 1968.

³⁸. Thomas W. I. (ed.), *Source Book for Social Origins*, Boston, Badger, 1907

La façon dont le pragmatisme se transforme en sociologie est évidemment déterminée de manière décisive par les conditions de la société américaine, de l'Université de Chicago et du lien politique de la jeune sociologie avec la société émergente à partir des années 1890. A cette époque, les Etats-Unis traversent une phase de rapide industrialisation et d'urbanisation³⁹. Les flux d'immigrants, dont la plupart ont des bagages culturels très différents de la tradition protestante, sont énormes. La structure politique et économique fortement décentralisée des Etats-Unis se dissout, donnant lieu à une transformation en profondeur des structures de classe. Une nouvelle classe moyenne " professionnelle " connaît une forte ascension. Politiquement, ces changements sont accompagnés de nombreuses initiatives de réformes, qui ont valu à cette époque d'être qualifiée d' " Ere progressiste ". Ces tentatives de réforme ont en commun l'objectif de préserver l'idéal démocratique d'auto-gouvernement des communautés locales, dans les conditions nouvelles de l'hégémonie des cartels capitalistes et du gouvernement fédéral. Pour cela, il fallait transposer les idéaux des petites communautés locales en leur donnant une forme appropriée aux nouvelles communautés urbaines. Chicago est l'un des foyers de cette entreprise réformatrice. Les intellectuels de l'Ecole de Chicago sont personnellement engagés dans ces efforts et le restent pour un bon nombre dans les années vingt, période plus conservatrice. Les travaux de l'Ecole de Chicago sont donc de ce fait thématiquement centrés sur les problèmes de la ville moderne en général et de Chicago en particulier. Le choix des objets d'enquête sociologique va presque toujours dans ce sens.

Les conditions institutionnelles de la nouvelle Université de Chicago favorisent l'orientation vers la recherche et l'interdisciplinarité. L'accent y est mis, pour les étudiants en maîtrise, sur l'apprentissage par la recherche, et, pour la question des moyens, sur la recherche coopérative. La création d'une revue propre à la discipline, l'*American Journal of Sociology*, en 1895 et la publication de manuels d'enseignement, le *Source Book* de W. I. Thomas en 1907, puis l'*Introduction to the Science of Sociology* de

³⁹. Wiebe. R.. H., *The Search for Order 1877-1920*, New York, Greenwood, 1967.

R. E. Park et E. W. Burgess en 1921⁴⁰, soutiennent cette entreprise. La sociologie ne doit alors pas investir tous ses efforts dans la lutte contre le pouvoir de disciplines plus anciennes, en particulier l'économie, mais elle peut, dans des conditions incomparablement favorables, se concentrer sur ses relations intellectuelles avec elles et dessiner des lignes de démarcation⁴¹. Les liens de la sociologie avec l'ethnologie, la philosophie et la pédagogie de Mead et Dewey, avec l'économie institutionnaliste et anti-marginaliste de Veblen sont étroits.

Les véritables fondateurs de la sociologie à l'Université de Chicago sont, à l'exception d'Albion Small, aujourd'hui oubliés et considérés comme théoriquement peu significatifs. A. Small était à la fois un auteur spéculatif de "sociologie systématique" et un innovateur en matière d'administration de la recherche empirique. Ses propres positions théoriques, dont il n'a apparemment jamais tiré de directives pour la recherche empirique, sont assimilables à une forme d'utilitarisme collectif : la vie sociale y est modélisée comme l'ensemble des processus résultant des conflits entre groupes d'intérêt. Face à la force des idées pragmatistes, cette position avait peu de chance de s'imposer. C'est dans l'œuvre de W. I. Thomas, jeune diplômé de l'Université de Chicago qui intégrera par la suite le corps enseignant, que l'on trouve la première tentative notable pour lier pragmatisme et recherche sociologique.

⁴⁰. Park R. E., Burgess E. W., *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921.

⁴¹. Diner S. J., "Department and Discipline : The Department of Sociology at the University of Chicago 1892-1920", *Minerva*, 1975, 13, p. 514-553 ; Faris R. E. L., *Chicago Sociology 1920-1932*, Chicago, University of Chicago Press, 1967 ; Carey J. T., *Sociology and Public Affairs : The Chicago School*, London, Sage, 1975 ; Bulmer, 1984 ; Fisher B., Strauss A., "Interactionism", in T. Bottomore, R. Nisbet (eds.), *A History of Sociological Analysis*, New York, Oxford University Press, 1978, p. 457-498 ; Kurtz L. R., *Evaluating Chicago Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 ; Farberman H., "The Chicago School : Continuities in Urban Sociology", *Studies in Symbolic Interaction*, 1979, 2, p. 3-20 ; et maintenant, Abbott A., *Department and Discipline : Chicago Sociology at One Hundred*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

W. I. Thomas vient de l'ethnographie et de la Völkerpsychologie⁴². Ces deux domaines de recherche rassemblent et élaborent des matériaux relatifs à la diversité culturelle des peuples et des époques d'une manière totalisante et "objective", à la différence de la psychologie introspective. Sur un plan méthodologique, Thomas reste fidèle aux manières de procéder de l'ethnographie qu'il applique à des objets non exotiques. Sur un plan théorique, il s'inscrit dans les débats autour de la constitution de la psychologie sociale et s'intéresse à la prégnance de la culture sur les comportements individuels et collectifs. Dans ses premiers travaux, il prend progressivement ses distances avec les thèses contemporaines d'une détermination biologique des différences raciales et sexuelles. Reste que les grandes lignes de sa propre conception sont pragmatistes. Déjà, dans l'"Introduction" à son Source Book, la place qu'il accorde aux "habitudes"⁴³ dans son modèle d'action est centrale. Les habitudes sont rompues par l'émergence de stimuli inhabituels, qui déclenchent une crise dont l'issue ne peut être trouvée que par une opération créative, dont résultent de nouvelles habitudes de comportement. De même, Thomas oppose le concept de contrôle à tous les autres concepts clefs alors en vogue comme ceux d'imitation, de conflit, de coercition, de contrat et de "conscience d'espèce"⁴⁴.

Plus explicitement que les philosophes pragmatistes, Thomas insiste sur le caractère culturel des habitudes de comportement et sur

⁴². Il n'existe pas de biographie complète de Thomas. Pour une bibliographie de ses travaux, on se reportera à W. I. Thomas, *On Social Organization and Social Personality*, M. Janowitz (ed.), Chicago, University of Chicago Press, 1966, p. 307-310. De brèves notices biographiques peuvent être consultées dans M. Janowitz, "Introduction", op. cit., p. vii-lviii ; Coser L., *Masters of Sociological Thought*, New York, Harcourt, Brace, Janovitch, 1977, p. 511-559 ; Deegan M. J., Burger J. S., "W. I. Thomas and Social Reform : His Works and Writings", *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 1981, 17, p. 114-125 ; Zaretsky E., "Introduction" to *The Polish Peasant*, abridged edition, Urbana, 1984, p. 1-53.

⁴³. [En anglais dans le texte : habits. Réfère aux habitudes au sens pragmatiste de Mead ou de Dewey][NdT].

⁴⁴. [En anglais dans le texte : consciousness of kind. Réfère à la "conscience d'espèce" de F. H. Giddings][NdT].

l'encastrement collectif des initiatives individuelles. " Le niveau de culture du groupe limite le pouvoir de l'esprit de faire face à la crise et de se réajuster "45. La culture comprend les ressources matérielles, techniques et cognitives les plus diverses d'une communauté. D'un point de vue méthodologique, cette orientation conduit à rechercher des manières de procéder, qui permettent de reconstruire la dynamique des solutions subjectives aux problèmes de l'action. Pour Thomas, cela ne signifie pas encore 'observation participante' ou 'analyse des processus d'interaction', mais le recueil et l'interprétation de matériaux sur les perspectives subjectives des acteurs. A la différence de la maxime de Durkheim dans les Règles de la méthode sociologique, les faits sociaux ne doivent pas être expliqués seulement à partir d'autres faits sociaux. Pour cette raison, les méthodes d'analyse statistique ne sont pas utilisées en priorité. Au contraire, les perceptions individuelles et les créations originales sont traitées comme des médiations décisives de la vie sociale. C'est pourquoi les matériaux rassemblés doivent approcher au plus près l'idéal de la présentation de soi autobiographique, et donc de l'unité narrative de l'existence humaine. Pour Thomas, et pour l'ensemble de l'Ecole de Chicago, la démarcation avec la psychologie n'a pas joué le rôle capital qu'elle a joué chez Durkheim. La conception d'une psychologie sociale prévenait l'identification de la psychologie avec l'individualisme atomiste qu'ils combattaient.

La thématique où Thomas est allé le plus loin, dans une combinaison souvent vague entre réflexions théoriques et données empiriques, concerne la réponse subjective au passage d'une société " traditionnelle " à une société " moderne ". Très tôt, il s'intéresse aux problèmes rencontrés par les Noirs américains, les socialistes juifs, les immigrés de différentes nationalités46. Son travail le plus exhaustif traite des migrants polonais47, et figurera plus tard parmi les travaux paradigmatiques de l'Ecole de Chicago. Thomas mènera d'autres recherches sur la problématique de l'immigration et sur des thèmes liés à l'adaptation sociale, dont la

⁴⁵. Thomas W. I. , Source Book, op. cit., 1907, p. 20.

⁴⁶. Bressler M., " Selected Family Patterns in W. I. Thomas's Unfinished Study of the 'Bintl Brief' ", American Sociological Review, 1952, 17, p. 563-571.

⁴⁷. Thomas W. I., Znaniecki F., The Polish Peasant in Europe and America, 2 volumes, New York, Knopf, 1926.

prostitution des jeunes⁴⁸, sans toutefois réellement progresser d'un point de vue théorique. Ses concepts théoriques, qui sont principalement présentés dans l'Avant-propos méthodologique de *The Polish Peasant* et dans d'autres parties de cette étude, élargissent le modèle pragmatiste de l'action dans deux directions. D'une part, il prend un tour concret et sociologique, d'autre part, il est appliqué à l'action collective. Il se concrétise pour autant que les opérations subjectives de définition de la situation sont examinées avec plus de précision. Les orientations de conduites tenues pour valables sont le résultat de définitions de situations qui ont été formulées au préalable avec succès ; le concept d' " attitude " permet de les indexer sur l'action et de les distinguer d'une psychologie de la conscience. Le rôle social des acteurs qui accomplissent ces définitions est étudié avec attention. Il est clair que ces définitions comportent toujours une dimension de risque. Elles ne doivent ni constituer un système cohérent et clos, ni valoir également pour toutes les situations. Des situations ne cessent de se présenter pour lesquelles les définitions disponibles ne suffisent pas. Sur le plan de la théorie de la motivation, W. I. Thomas affirme la possibilité de classer les motifs d'action en quatre catégories devenues fameuses : le désir de nouvelles expériences, le désir de maîtrise de la situation, le désir de reconnaissance sociale et le désir de certitude identitaire.

Cette esquisse d'une théorie de la motivation montre que Thomas a alors clairement dépassé le cadre d'une psychologie de l'instinct, sans pour autant se ranger aux thèses de la psychanalyse, conçues comme monocausales. Sa théorie comprend des motifs qui transcendent la préservation matérielle de soi ou la poursuite égoïste d'intérêts ; elle annonce fortement la psychologie " humaniste " qui émergera plus tard. Sur le plan de la théorie de la personnalité, il développe le concept d' " organisation de la vie " ⁴⁹ comme configuration subjective du parcours de vie. Il distingue par la suite trois types de personnalités : le " philistin " à l'orientation rigide, le " bohémien " auquel fait défaut une structure de caractère cohérente, et enfin, avec bien entendu une évaluation positive, la

⁴⁸. Thomas W. I. (ed.), *The Unadjusted Girl*, Boston, Little-Brown, 1923 ; Park R. E., Miller H. A., *Old World Traits Transplanted*, New York, 1921.

⁴⁹. [En anglais dans le texte : life-organization][NdT].

personnalité créative, qui guide de façon systématique son propre développement.

L'extension du modèle d'action pragmatiste à l'action collective modifie la perception des phénomènes de décomposition des sociétés dites "traditionnelles". La désorganisation et la crise, dans cette perspective, sont toujours porteuses d'une chance de réorganisation créatrice. Thomas n'entretient pas de pessimisme culturel quant à la décadence de la "communauté" dans la modernité. Il ne s'arrête pas à l'alternative rigide entre institutions fortes ou désintégration anémique. Son intérêt le porte vers les processus collectifs, par lesquels se forment de nouvelles institutions. Pour lui, "la stabilité des institutions du groupe est un équilibre dynamique entre des processus de désorganisation et de réorganisation"⁵⁰. Du coup, les dichotomies entre catégories historiques, dont l'influence avait été si grande au début de la sociologie, sont dépassées. La communauté n'est plus opposée à la société, la solidarité mécanique à la solidarité organique : on a affaire à des processus continus de désintégration des institutions, et de reconstitution, dans l'échec ou la réussite, de nouvelles institutions. Il n'est désormais plus nécessaire de contester l'importance pour les sociétés modernes de composantes cruciales des sociétés traditionnelles, comme le sens de la famille et de l'appartenance ethnique. Ces éléments se sont évidemment transformés, mais n'ont pas nécessairement perdu de leur signification. La relation entre action collective et action individuelle, c'est-à-dire entre les processus de désorganisation et de réorganisation individuelle et collective, n'est plus considérée expressément comme fonctionnaliste. Chance est donnée à une réorganisation individuelle dans les conditions d'une désorganisation sociale. Dans ses travaux empiriques sur les migrants polonais, Thomas entreprend d'enquêter sur les différentes phases d'un tel processus d'adaptation, traversé de crises, à l'aide de matériaux empiriques correspondant à chacune des phases⁵¹. En s'appuyant sur des lettres, il dessine l'image d'une société de paysans polonais et en restitue l'extraordinaire diversité de facettes. Pour montrer la décomposition de

⁵⁰. Thomas W. I., op. cit., 1966, p. 308 [ou Thomas W. I., op. cit., 1926, p. 1130].

⁵¹. Madge J., *The Origins of Scientific Sociology*, New York, Free Press, 1962, p. 52-87.

cette société dans le capitalisme industriel et son travail en vue de se réorganiser, Thomas se documente dans les journaux polonais. La désorganisation personnelle des immigrants est présentée à partir de matériaux autobiographiques extensifs. La désorganisation sociale de la culture des immigrants aux Etats-Unis est exposée à partir d'actes judiciaires et de registres paroissiaux. De cette façon, malgré les difficultés à lier les dimensions théorique et empirique et en dépit du caractère peu élaboré des méthodes employées, un travail pionnier, impressionnant, a émergé qui, aujourd'hui, peut se voir attribuer le statut de classique.

W. I. Thomas a été pendant un temps le sociologue le plus en vue de l'Ecole de Chicago. Quand en 1918, suite à un complot à l'encontre de son anti-conformisme moral et politique, il est démis de ses fonctions universitaires, un homme, qu'il avait lui-même fait venir quelques années auparavant à Chicago et qui avait déjà montré, avant même leur rencontre, de grandes affinités avec ses thèmes et orientations de recherche, lui succède à la position de leader informel de l'école : Robert Ezra Park. Park sera, jusqu'au milieu des années trente, le personnage dominant de l'école. Son importance est d'une certaine façon plus grande encore que celle de Thomas, dans la mesure où il a été actif auprès de nombreux étudiants et organismes de recherche, et ne s'est pas seulement consacré à ses propres travaux.

Au vu des sinuosités de son itinéraire de vie, qui ne l'ont conduit à la position de professeur qu'à cinquante ans passés, Park semble prédestiné pour ce rôle⁵². Etudiant, il est sous la coupe de J. Dewey ; il travaille longtemps comme reporter dans la presse. Il obtient son doctorat en Allemagne avec une critique de la psychologie des foules de l'époque. Le texte de la thèse, marqué par Simmel, est publié en 1904. Il est enfin le très

⁵². Park R. E., *Collected Papers*, 3 volumes, Glencoe, Free Press, 1950-55 ; Matthews F. H., *Quest for an American Sociology : Robert E. Park and the Chicago School*, Montreal, McGill-Queens University Press, 1977 ; Coser L., *op. cit.*, 1977, p. 357-384 ; Turner R., "Introduction", in R. E. Park, *On Social Control and Collective Behavior*, Chicago, University of Chicago Press, 1967, p. IX-XVI ; et Lindner R., *Die Erfahrung der Stadtkultur. Soziologie aus der Erfahrung der Reportage*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1990 (trad. ang : Cambridge, Cambridge University Press, 1996).

proche collaborateur pendant des années du réformateur noir Booker T. Washington et devient ainsi le Blanc le plus familier des problèmes rencontrés par les Noirs aux Etats-Unis. Ces différentes activités ne sont pourtant pas aussi peu liées qu'il y paraît. Tout au moins, Park, personnalité créative s'il en est, parvient à les intégrer. De la philosophie de Dewey, Park adopte l'insistance sur la démocratie comme ordre social et la communication publique comme condition de la démocratie. Son activité de journaliste lui procure une connaissance intime du domaine de la communication publique et des matériaux pour ses réflexions sociologiques.

Plus tard, Park définira les "nouvelles" (news) comme les informations qui sont d'un intérêt pour tous parce que tous sont concernés, mais dont l'interprétation est encore ouverte. Plus que Dewey, Park prête attention à la réalité empirique des processus de formation de l'opinion publique et aux dynamiques des activités de discussion, qui conduisant souvent à des résultats non consensuels. La passion du reportage et l'engagement pour la cause des Noirs témoignent une d'une soif intense d'expériences, à l'opposé de l'étroitesse morale et culturelle du milieu protestant des petites villes américaines. Alors que chez de nombreux intellectuels progressistes de l'époque, la prise de conscience de la situation des Noirs aux Etats-Unis est quasiment inexistante, Park comprend qu'avant même de poser la question de l'intégration de nouveaux immigrants, l'existence d'une population noire dans la société américaine contraint à réfléchir à la possibilité du "contrôle social" et de la démocratie dans des conditions d'hétérogénéité culturelle. Enfin, dans son doctorat allemand, Park avait entrepris de recourir au concept de démocratie de Dewey comme à un concept formel, au sens de Simmel. Ce pas conceptuel a permis deux choses. Dans le registre de la théorie de l'action, le problème de la constitution créatrice d'une volonté générale est reconnu comme central et, à l'inverse des positions anti-démocratiques de la psychologie des foules européenne, il est montré qu'une rationalité des processus de formation de l'opinion publique ou de l'action collective est possible. En outre, Park propose une alternative à la théorie du changement dichotomique de la "communauté" en "société" sous la forme d'une transformation des communautés traditionnelles, soit en sociétés de masse, soit en sociétés démocratiques. Park est aussi bien intéressé par les potentiels de création des foules que par les publics.

Cela permet de comprendre pourquoi c'est le comportement collectif dont les institutions sont issues et par lequel elles se transforment, qui devient, aux yeux de Park, l'objet central de la sociologie. Dans le grand manuel introductif de R. E. Park et E. W. Burgess, la " Bible verte " des sociologues américains de l'entre-deux guerres, la sociologie est définie comme science des comportements collectifs. L'action individuelle n'en est pas pour autant ignorée ou exclue du domaine de la sociologie, mais elle est elle-même saisie comme collectivement constituée dans ses orientations.

Pour Park, la société ne fait pas seulement face à l'individu comme instance d'inhibition, de coercition ou d'obligation, mais elle est aussi bien vécue par lui comme source d'inspiration et d'enrichissement de soi, d'émancipation et de mise en valeur de ses énergies personnelles cachées. L'existence de " représentations collectives ", constituées dans des procès de communication, est la condition de l'action collective. C'est pourquoi une telle approche doit fixer son attention sur les différents modes de leur constitution : de la symbolique religieuse à l'opinion publique, en incluant des phénomènes comme la mode.

Ces réflexions nous maintiennent sur le terrain de confiance d'une philosophie sociale pragmatiste. La langue dans laquelle Park et Burgess expriment ces réflexions dans leur livre est certes marquée par Durkheim. Ils insistent cependant beaucoup plus que lui sur les formes quotidiennes et modernes de l'émergence des représentations collectives. En principe, on pourrait au premier abord prendre leur sociologie pour une reformulation durkheimienne, plus proche de la réalité empirique, d'idées fondamentales déjà connues⁵³. Cette impression disparaît si l'on reconnaît que dans la perspective de Park, un seul de deux types d'ordres sociaux est alors présenté : l'ordre "moral" d'une action collective régulée par des valeurs et par des significations. A l'ordre moral s'oppose ce que Park qualifie d'ordre "biotique" ou "écologique". La raison de l'introduction de cette

⁵³. Pour une comparaison entre Durkheim et le pragmatisme, voir Stone G., Farberman H., " On the Edge of Rapprochement : Was Durkheim Moving Towards the Perspective of Symbolic Interaction ? ", *Sociological Quarterly*, 1967, 8, p. 149-164, et Joas H., " Durkheim et le pragmatisme. La psychologie de la conscience et la constitution sociale des catégories ", *Revue française de sociologie*, 1984, 25, p. 560-581.

distinction conceptuelle est clairement liée à la difficulté de penser, sur la base du modèle central de l'ordre social, les déviations systématiques des résultats des actions collectives dues à la volonté collective ou les résultats systématiques d'actions non coordonnées. Le prototype de ce qu'on a appelé une "écologie humaine", R. E. Park le trouve dans l'écologie des plantes, elle-même partiellement influencée par les modélisations de l'économie de marché⁵⁴. L'écologie lui paraît adéquate pour saisir scientifiquement les processus de compétition pour des ressources rares, les ajustements réciproques et les distributions dans l'espace et dans le temps qui en résultent. Elle est féconde dans la mesure où elle prend au sérieux le rapport des processus sociaux à leur environnement. Elle a donné lieu à de nombreuses enquêtes sur la naissance et la transformation des fonctions des quartiers et à l'étude approfondie de la diffusion spatiale et régionale des phénomènes sociaux.

Le risque inhérent à l'écologie est de "naturaliser" les processus sociaux, et donc, de les interpréter de façon déterministe. Ralph Turner a attiré l'attention sur cette faiblesse décisive⁵⁵. La distinction entre les deux types d'ordre ne concerne pas des domaines sociaux différents. Elle porte sur le caractère volontaire ou involontaire des résultats de l'action sociale. Le problème de l'application de ces modèles, et surtout de leur intégration dans une théorie de la société unifiée, se pose alors. Le manque de clarté théorique de Park l'a conduit à la simple combinaison d'une macrosociologie orientée vers la démocratie et du présupposé selon lequel les luttes et les combats pour la survie sont naturels. Une théorie qui médiatise le rapport entre économie et société n'y est pas disponible. L'écart est comblé par des hypothèses évolutionnistes sur la transformation progressive des secteurs non planifiés et concurrentiels de la société en secteurs démocratiques et auto-déterminés : "L'évolution de la société a consisté en l'extension progressive du contrôle sur la nature et la substitution d'un ordre moral à un ordre naturel"⁵⁶. Cette manière de voir les choses déforme aussi la conception de l'histoire naturelle⁵⁷ et a en

⁵⁴. Park R. E., "Human Ecology", *American Journal of Sociology*, 1936, 42, p. 1-15.

⁵⁵. Turner R., *op. cit.*, 1967, p. XXIX.

⁵⁶. Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, p. 511.

⁵⁷. [En anglais dans le texte : natural history][NdT].

particulier des effets sur le célèbre modèle des stades de développement des relations ethniques — de la compétition et du conflit à l'accommodation réciproque et à l'assimilation. Park et ses élèves ont traité ce modèle non pas comme un type-idéal de processus, mais comme un schéma déterministe du déroulement d'étapes naturelles. De ce point de vue, ils sont facilement critiquables, que l'on montre la dimension ethnocentrique de la perception de certains phénomènes d'urbanisation, ou que l'on mette en évidence des formes de déploiement des relations raciales autres que celles qui mènent à l'assimilation. Mais Park a utilisé le caractère déterministe de son modèle principalement dans le contexte des polémiques de son temps, dénonçant la révolte des Noirs américains et les intellectuels réformistes s'engageant à leur place.

On voit donc à quel point il est difficile d'affirmer que Park et ses étudiants sont parvenus à faire du pragmatisme une théorie de la société satisfaisante. Sur les questions centrales du XXe siècle — l'évolution des rapports de classes, la bureaucratie, les relations internationales — cette approche n'a rien à dire. Le point fort de l'Ecole de Chicago est d'avoir proposé un cadre de référence à visée macrosociologique, théorique et flexible, qui puisse s'appliquer dans la multiplicité des études empiriques des phénomènes de la vie quotidienne dans les grandes villes modernes américaines. Au cours des années vingt et trente, une quantité impressionnante de recherches de ce genre ont émergé. Certaines d'entre elles sont aujourd'hui encore fameuses pour des raisons de méthode ou de contenu. C'est le cas de l'étude de Nels Anderson sur les hobos⁵⁸, de l'enquête de Frederic Thrasher sur les bandes de gangsters⁵⁹ ou de la biographie d'un jeune délinquant proposée par Clifford Shaw⁶⁰. Les premières enquêtes sociologiques sur les problèmes des Noirs américains conduites par des sociologues noirs proviennent, elles aussi, de l'Ecole de Park. Dans tous les cas, il est impressionnant de constater combien ces recherches ont éloignées d'une perception moraliste ou sociale réformiste des problèmes sociaux par les classes moyennes. La sociologie de Chicago

⁵⁸. Anderson N., *The Hobo*, Chicago, University of Chicago Press, 1923.

⁵⁹. Thrasher F., *The Gang*, Chicago, University of Chicago Press, 1927.

⁶⁰. Shaw C., *The Jack Roller : A Delinquent's Boy Own Story*, Chicago, University of Chicago Press, 1930.

a accouché d'une intéressante mosaïque, quasiment littéraire, de récits de première main sur la vie des métropoles, plutôt que d'une science sociale progressant méthodiquement par la validation de ses hypothèses empiriques ou par la généralisation de ses propositions théoriques.

Il n'est pas possible ici de revenir en détail sur les travaux d'autres figures importantes de l'Ecole de Chicago. On pourrait citer l'ami et co-auteur de Park, E. W. Burgess⁶¹, qui a sans doute accentué encore le déterminisme de Park en sociologie urbaine. Il inclut le domaine de l'économie au sein du modèle écologique et élabore la fameuse théorie des cercles concentriques de la croissance urbaine à partir du cas de la ville de Chicago. Sa contribution à la sociologie de la famille est fondamentale : il introduit l'idée d'une unité processuelle de personnes en interaction, sans, toutefois, mobiliser les outils méthodologiques appropriés à ce programme, et en se tenant dans le cadre d'un développement évolutionniste unilinéaire de la famille “ *de l'institution au compagnonnage* ”⁶². Ellsworth Faris⁶³ défend, dans de nombreuses petites contributions et de façon très influente dans son enseignement, les idées centrales de la philosophie sociale pragmatiste. Il les mobilise de manière originale pour critiquer la psychologie de l'instinct et les positions behavioristes réductionnistes. Louis Wirth⁶⁴, très en vue à la fin des années trente et dans les années quarante, a tout à la fois enquêté sur le ghetto juif dans la lignée de Park et proposé une théorie des modes de vie urbains. Dans une direction opposée à celle typiquement empruntée par l'Ecole de Chicago, il percevait dans le devenir des villes un schéma de remplacement des liens communautaires par des relations sociales, quand bien même il voyait ce processus comme plutôt positif.

⁶¹. Bogue D. J., *The Basic Writings of Ernest W. Burgess*, Chicago, University of Chicago Press, 1974.

⁶². [En anglais dans le texte : “ from institution to companionship ”][NdT].

⁶³. Faris E., *The Nature of Human Nature*, Chicago, University of Chicago Press, 1937.

⁶⁴. Wirth L., *On Cities and Social Life : Selected Papers of Louis Wirth*, Chicago, University of Chicago Press, 1964 et du même auteur : *The Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press, 1969.

Il serait également déplacé de spéculer sur les raisons du déclin très commenté de l'Ecole de Chicago dans les années trente⁶⁵. Ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas les détails de l'histoire de la sociologie, mais le destin ultérieur de la théorie pragmatiste. Comment celle-ci s'est-elle attelée aux nouveaux problèmes et à ceux qui n'étaient pas résolus ? Qu'est-il advenu d'elle après la disparition de l'optimisme progressiste de la génération de ses fondateurs ? Quelles ont été les applications du dualisme entre ordre moral et ordre biotique ?

Il est d'usage de voir la continuation de cette tradition dans les écrits programmatiques de psychologie sociale de H. Blumer. Aussi importants soient-ils, ils constituent un trop mince support. Il est plus fécond d'examiner le travail très stimulant d'E. C. Hughes. Dans les écrits de ces deux auteurs, on retrouve deux formes d'élaboration ultérieure des problèmes que nous avons évoqués. Le travail de Blumer, avec ses forces et ses faiblesses, sera décisif pour les générations à venir de représentants de l'interactionnisme symbolique. Après sa thèse de jeunesse de critique méthodologique dans le domaine de la psychologie sociale, Blumer est essentiellement connu dans les années trente pour deux de ses travaux⁶⁶. Il discute de façon très critique la relation entre théorie et empirie dans le livre de Thomas et Znaniecki sur les paysans polonais et, dans un article de manuel de psychologie sociale où il systématise les positions de l'Ecole de Chicago, il crée le terme d' "interactionnisme symbolique". La relation entre théorie et empirie dans les sciences sociales devient le thème qui l'accompagne toute sa vie. De plus en plus, il développe la revendication d'un lien intime de l'enquêteur à l'objet en sciences sociales, contre l'hégémonie des normes professionnelles des enquêtes par questionnaire et des analyses de données. Pour tous les sociologues proches des méthodes

⁶⁵. Kuklick H., "A 'Scientific Revolution' : Sociological Theory in the United States 1930-1945", *Sociological Inquiry*, 1973, 43, p. 3-22 ; Lengermann P., "The Founding of the American Sociological Review : The Anatomy of a Rebellion", *American Sociological Review*, 1979, 44, p. 185-198.

⁶⁶. Blumer H., "Social Psychology", in E. P. Schmidt (ed.), *Man and Society*, New York, Prentice-Hall, 1938, p. 144-198, et du même auteur : "An Appraisal of Thomas and Znaniecki's 'The Polish Peasant in Europe and America'", *Critiques of Research in the Social Sciences*, New York, Transaction, 1939.

interprétatives, favorables à l'incorporation des expériences subjectives dans la genèse de la théorie et à une utilisation des concepts qui rende le chercheur plus réceptif aux données empiriques, les critiques et les propositions méthodologiques de Blumer sont devenues des points de référence très importants. Plus encore que Mead et que d'autres auteurs dont il se réclame, Blumer met l'accent sur le caractère processuel de l'action. Les modèles des phases de l'action ne peuvent qu'être approximativement exacts si l'action est caractérisée par l'adaptation continue aux conditions de l'environnement. Sa systématisation donne aussi un compte-rendu des propositions centrales de la pensée pragmatiste plus distanciées des spéculations de la philosophie et plus pratiques pour les objectifs des sociologues. Dans ses travaux sur les questions ethniques et sur le comportement collectif, Blumer cherche à aller au-delà des explications psychologisantes et fonctionnalistes. A la différence de Park, ses écrits s'émancipent de la pensée évolutionniste. Si on évalue pourtant le travail de Blumer à l'aune des questions de la théorie de la société contemporaine, il apparaît clairement qu'il ne répond pas à bon nombre de questions. Le problème sous-jacent du dualisme entre ordre moral et ordre biotique n'est pas repris, ni renouvelé. La version de l'interactionnisme symbolique de Blumer se limite à aborder les problèmes qui s'inscrivent dans le cadre conceptuel de l'ordre moral et à éviter tous les autres. Cela lui permet néanmoins de consolider un paradigme fécond sans prendre le risque de la confrontation avec d'autres théories.

Ces commentaires ne s'appliquent pas à E. C. Hughes, le sociologue phare de la tradition de l'École de Chicago en sociologie du travail et des professions⁶⁷. Dans ses recherches, le dualisme de Park est maintenu, mais sous une forme modifiée. La distinction entre un secteur de la société intégré par des normes ou par des procès de communication et un secteur régulé par des dynamiques de marché ou par les effets d'agrégation non

⁶⁷. Hughes E., *The Sociological Eye: Selected Papers of Everett Hughes*, Chicago, University of Chicago Press, 1971 ; Simpson J. H., "Continuities in the Sociology of Everett Hughes", *Sociological Quarterly*, 1972, 13, p. 547-559 ; Faught J., "Presuppositions of the Chicago School in the Work of Everett Hughes", *The American Sociologist*, 1980, 15, p. 72-82 ; Chapoulie J.-M., "Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie", *Revue française de sociologie*, 1984, 25, p. 582-608..

planifiés des actions, est transformée. Bien que chaque organisation ou institution continue d'être analysée d'après le modèle de l'intégration normative, les relations entre ces institutions et organisations apparaissent comme une compétition entre acteurs collectifs — à la façon de cet "utilitarisme collectif" que l'on trouve chez Albion Small au tout début de l'École de Chicago. Hughes traite chaque institution comme la partie d'un système organique non spécifié, pour lequel elle a des fonctions déterminées à remplir mais qui, comme totalité, ne donne à voir aucun système de valeurs intégré. Le concept de conscience collective ne se réfère plus à la société dans son ensemble, mais s'applique aux acteurs macroscopiques individuels. Cette perspective ouvre une possibilité empirique dont la fécondité se révélera dans la théorie des groupes de référence comme dans le cadre de l'interactionnisme symbolique. En même temps, un pas de plus est franchi vers l'abandon du concept de société comme ordre social et politique unitaire.

L'œuvre de Hughes, comme celle de Park, rassemble une grande quantité de petites études et peu de travaux plus conséquents. Sa force réside dans la capacité à maintenir une perspective cohérente sans perdre de vue la réalité empirique, et à le mettre en valeur dans les travaux des étudiants. Elle a aussi le mérite d'avoir suscité l'étude des institutions comme totalités vivantes et l'étude de la compétition entre groupes ethniques. Mais ses recherches les plus décisives restent celles qui relèvent de la sociologie du travail et des professions. Il n'est pas surprenant que cette dernière ait intéressé les héritiers de la tradition de l'École de Chicago qui souhaitaient faire fructifier empiriquement leurs idées sur la structure de l'ordre social. Les professions sont en effet des modèles d'activité spécialisée dans un procès de division du travail, où peut être étudiée avec une particulière intensité la médiation à travers divers intérêts, rapports de force et processus de négociation, d'une structure qui semble résulter des seules contraintes objectives. L'attention de Hughes porte notamment sur les métiers fondés sur des qualifications universitaires, où la marge de manœuvre importante laissée à la mise en forme de leur propre travail clarifie les traits essentiels de la division du travail prédits théoriquement : la division du travail n'y est déterminée ni par la technologie, ni par l'écologie, et pas plus par des normes, elle n'est compréhensible qu'à partir de l'action des individus ou des groupes professionnels pertinents.

Dans la mesure où Hughes ne se pose pas la question d'un bien commun, macrosocial et institutionnalisé, il lui est naturellement facile de faire des professions le thème de ses recherches sans croire un seul instant à leur auto-justification. Il entreprend d'examiner d'un point de vue critique les idéologies professionnelles de différents types de métiers fondés sur des qualifications universitaires comme autant de moyens de parvenir à une liberté de contrôle et d'atteindre un statut plus élevé. Il s'intéresse en particulier aux techniques et tactiques mobilisées pour éviter un travail déplaisant ou pour dissimuler une erreur à des subordonnés ou à des clients. Sa focalisation sur des professions où des prescriptions fixes jouent un rôle mineur et qui, par voie de conséquence, requièrent de la part des acteurs la "création" de leur propre rôle, ne découle en aucune façon d'un rapport non critique à leurs idéologies professionnelles. Au cours de ses travaux, Hughes en vient à s'occuper de sites de travail industriel. Un point crucial en est la démonstration que, même dans les conditions les plus restrictives, l'activité professionnelle ne peut être comprise sans que soit prise en compte la définition que les travailleurs donnent de leur propre situation et leur lutte pour l'autonomie.

Plus tard, au début des années cinquante, l'Ecole de Chicago, dont l'hégémonie avait cessé depuis la fin des années trente, perd ses représentants les plus importants. E. W. Burgess part en retraite, L. Wirth meurt, H. Blumer s'installe en Californie. On devrait dater la fin de l'Ecole de Chicago au sens strict de cette époque-là. A partir de là, ses idées, inégalement élaborées, vont être transmises et développées par des voies très diverses. Parmi les travaux les plus connus inspirés par cet héritage, on peut citer la psychologie sociale interactionniste symbolique⁶⁸ de Tamotsu Shibutani⁶⁹, Anselm Strauss⁷⁰ et Norman Denzin⁷¹, ou la sociologie de la

⁶⁸. Lauer R., Handel W., *Social Psychology: The Theory and Application of Symbolic Interactionism*, Boston, Houghton-Mifflin, 1977.

⁶⁹. Shibutani T., *Society and Personality: An Interactionist Approach to Social Psychology*, Englewood Cliffs, N.J. Prentice-Hall, 1961.

⁷⁰. Strauss A., *Mirrors and Masks: The Search for Identity*, Glencoe, Sociology Press, 1959 [trad. fr. : Paris, Métailié, 1992].

⁷¹. Denzin N., *Childhood Socialization: Studies in the Development of Language, Social Behavior, and Identity*, San Francisco, Jossey-Bass, 1977.

famille de Ralph Turner⁷² et Sheldon Stryker⁷³. On retrouve les lignes d'enquête d'E. C. Hughes dans les excellents travaux de sociologie des professions, en particulier de la médecine de Eliot Freidson⁷⁴, Howard Becker et A. Strauss⁷⁵. Dans l'esprit de l'Ecole de Chicago, H. Becker a de plus ouvert tout un champ de recherche, avec son étude dont on sait l'influence, *Outsiders*⁷⁶, sur la genèse des comportements déviants comme processus d'étiquetage et sur la définition par autrui de la personne et de ses conduites. Gregory Stone et bien d'autres ont en outre contribué à éclairer sociologiquement de nombreux phénomènes quotidiens⁷⁷. En marge de cette Ecole se tient l'œuvre géniale et originale d'Erving Goffman⁷⁸. Si l'on tient ensemble tous ces éléments, on obtient l'image d'un courant de recherche vivant et viable. Une seule de ces voies me semble toutefois parvenir à dépasser l'isolement théorique de l'Ecole de Chicago. Inspirée entre autres par les travaux d'A. Strauss, elle apparaît dans les écrits d'auteurs plus jeunes sous le titre de " perspective de l'ordre négocié "

Là encore, l'élaboration de cette approche se fait dans le style empirique propre à l'Ecole de Chicago, c'est-à-dire dans le cadre d'études de cas spécifiques, thématiquement limitées, plutôt que sur des réflexions purement conceptuelles. Le point de départ est celui auquel les recherches de l'Ecole de Chicago sur les professions avaient conduit, en particulier

⁷². Turner R., *Family Interaction*, New York, John Wiley, 1970.

⁷³. Stryker S., " Die Theorie des Symbolischen Interaktionismus. Eine Darstellung und einige Vorschläge für die vergleichende Familienforschung ", in G. Lüschen, E. Lupri (Hrsg.), *Soziologie der Familie, Sonderheft 14 der Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, Opladen, 1970, p. 49-67.

⁷⁴. Freidson E., *Profession of Medicine : A Study of the Sociology of Applied Knowledge*, New York, Harper and Row, 1970.

⁷⁵. Becker H. et al., *Boys in White*, Chicago, University of Chicago Press, 1961.

⁷⁶. Becker H., *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance*, London, Macmillan, 1961 [trad. fr. : Paris, Métailié, 1993].

⁷⁷. Stone G., Farberman H. (eds.), *Social Psychology Through Symbolic Interaction*, Waltham, Ginn-Blaisdell, 1970.

⁷⁸. Je ne reviens pas plus en détail sur l'œuvre de Goffman puisqu'elle ne peut être expliquée sur la base des prémisses du pragmatisme.

dans les enquêtes sur les hôpitaux Une perspective originale de sociologie des organisations en a découlé⁷⁹. Un processus de changement réel, la part croissante du nombre de personnes exerçant leur profession au sein d'organisations complexes, a conduit au déplacement du centre d'intérêt des " professions " vers les " organisations professionnelles ". L'analyse de l'exemple de référence des " hôpitaux " a révélé l'inadéquation des types rationaliste-bureaucratique ou fonctionnaliste modélisés par la sociologie des organisations. Les structures de la division du travail à l'intérieur des hôpitaux se sont montrées a priori indéterminées, les objectifs indéfinis et les règles équivoques. Le fonctionnement n'est rendu possible que grâce à un processus continu d'accords tacites, d'arrangements officieux et de décisions officielles entre les différents groupes professionnels impliqués, les segments de groupes professionnels et les individus à propos de la stratégie de l'organisation dans son ensemble et de ses formes de division du travail. La proposition principale de la sociologie des organisations trouve là son origine : les organisations doivent être conçues comme des " systèmes de négociation continue ".

Au regard de ces théories, les organisations ne seraient donc pas des structures régulées par des règles normatives univoques ; et l'action se déroulant en leur sein ne serait pas déterminée par la simple application de prescriptions indépendamment de l'intervention du sujet. La réflexion, le dialogue et la " négociation " ne sont donc pas seulement nécessaires pour la modification des normes et règles, mais aussi pour leur maintien et leur reproduction. Les organisations sont dépendantes, pour exister et perdurer, de leur re-constitution permanente dans l'action : elles se reproduisent par l'action et dans l'action. Les objectifs et les stratégies des organisations sont des enjeux de controverse : les formes de l'accord sont multiples, même s'il s'agit de diffusion des objectifs ou d'une pluralité d'objectifs, consciente ou volontairement tolérée. Chaque accord est conditionnel et transitoire. Les acteurs eux-mêmes disposent de théories issues de leur vie quotidienne qui concernent la portée, la nature et les chances de réussite

⁷⁹. Strauss A. et al., " The Hospital and its Negotiated Order ", in E. Freidson (ed.), *The Hospital in Modern Society*, New York, Free Press of Glencoe, 1963, p. 147-169 ; Bucher R., Stelling J., " Characteristics of Professional Organizations ", *Journal of Health and Social Behavior*, 1969, 10, p. 3-15.

des processus de négociation. Si ce modèle est pertinent pour des organisations relativement formelles, il est plus valable encore dans le cas de structures sociales plus flexibles. Pour une sociologie des organisations qui vise à être compatible avec les propositions de l'interactionnisme symbolique, en ce qui concerne la théorie de la personnalité et la psychologie sociale, et qui aspire par là à atteindre le plus ample objectif de transformer le pragmatisme en théorie sociologique, l'enjeu central ne réside alors pas dans le prélèvement de structures statiques, mais dans la reconstruction de la dynamique de processus réciproques de définition se déployant dans le temps.

Une telle sociologie des organisations n'est qu'un pas sur le chemin d'une sociologie pragmatiste. L'importance des processus de négociation dans les organisations formelles n'est ici pas seulement mise en avant contre une compréhension fautive de leur forme sociale. Bien plus, elle soutient l'idée que pratiquement tous les types d'ordre social sont mal interprétés si les processus de négociation ne sont pas pris en compte. De tels processus sont présents partout où ne dominent ni un consensus absolu, ni la violence pure. Consensus absolu et violence pure sont des cas limites, et pas des prototypes de vie sociale⁸⁰.

Le recours à cette intuition peut toutefois conduire dans diverses directions. On peut ainsi distinguer les différentes dimensions des processus de négociation pour s'y rendre plus sensible dans les enquêtes empiriques. A. Strauss a tenté dans son livre *Negotiations*, de produire une telle trame conceptuelle, même s'il s'agit là d'une version préliminaire⁸¹. Il mentionne parmi les éléments pertinents, le nombre de participants, leurs

⁸⁰. Maines D., Charlton J., "The Negotiated Order Approach to the Analysis of the Social Organization", *Studies in Symbolic Interaction*, supplement 1, *Foundations of Interpretative Sociology*, H. Farberman, R. Perinbanayagam, 1985, p. 271-308.

⁸¹. Strauss A., *Negotiations*, San Francisco, Jossey-Bass, 1979 ; Maines D., "Social Organization and Social Structure in Symbolic Interactionist Thought", *Annual Review of Sociology*, 1977, 3, p. 235-259 ; Fine G. A., "Negotiated Orders and Organization Cultures", *Annual Review of Sociology*, 1984, 10, p. 239-262 ; et maintenant Maines D., *The Faultline of Consciousness : A View of Interactionism in Sociology*, New York, Aldine, 2001.

expériences afférentes au sujet et le fait qu'ils parlent en leur nom propre ou au nom d'une collectivité. Il fait ensuite remarquer que les négociations peuvent être uniques ou répétées, qu'elles se donnent comme récurrentes ou interviennent suivant un ordre rythmé par des séquences déterminées. En outre, les différences de pouvoir entre les acteurs sont significatives, tout comme le sens que les négociations ont pour les participants, qui n'est pas le même pour tous, tout comme la visibilité des négociations pour des tiers, qui n'en sont pas les partenaires immédiats. Enfin, doivent être pris en compte le nombre et la complexité des objets de la négociation, et les options dont disposent les protagonistes, hors de la réalisation de conclusions consensuelles, c'est-à-dire en cas de rupture des négociations.

Cette longue énumération établit clairement qu'il ne s'agit pas pour cette approche d'affirmer un consensus idéal autour des règles sociales, où les contraintes structurelles, le pouvoir et le conflit ne joueraient aucun rôle. Cela constituerait une véritable méprise ! Il s'agit au contraire pour elle de démontrer comment les conséquences d'actions passées sont réélaborées par les acteurs eux-mêmes, de manière individuelle et collective, à la fois consensuelle et conflictuelle, et comment cette prise en charge intervient dans des conditions structurelles que l'on peut, à leur tour, faire remonter à des processus de négociations antérieurs et à des résultats, intentionnels ou non, d'actions antérieures.

Un schéma des dimensions des processus de négociation est, en premier lieu, neutre vis-à-vis de l'espace social dans lequel ces processus prennent place ou en regard de la question de leur signification pour le fonctionnement de la société. Une deuxième direction en ce qui concerne l'élaboration de la perspective de l'ordre négocié se caractérise ainsi par l'inclusion d'autres objets d'étude que les organisations professionnelles dans son horizon, de façon à en étendre progressivement la portée macrosociologique. Des études très variées s'engagent dans cette voie. Le cours de la prise de décision politique, par exemple, s'impose presque par définition comme un objet privilégié de cette approche⁸². E. Freidson s'intéresse quant à lui non seulement à la configuration des relations entre groupes professionnels dans les institutions existantes, mais aussi à la constitution des structures professionnelles elles-mêmes et surtout, à celle

⁸². Hall P. M., "A Symbolic Interactionist Analysis of Politics", *Sociological Inquiry*, 1972, 42, p. 35-75.

du système de division sociale du travail⁸³. Plusieurs auteurs, dont N. Denzin et H. Faberman, se sont penchés sur certains phénomènes de marché et ont montré comment ceux-ci restaient incompréhensibles, s'il n'était pas fait référence aux processus de négociation⁸⁴. G. A. Fine et S. Kleinman ont élargi le foyer d'attention de l'interactionnisme symbolique au-delà de l'étude des petits groupes ou des organisations pour englober la recherche sur des réseaux de relations personnelles⁸⁵.

Toutes ces initiatives éparpillées ont en commun de proposer des fragments théoriques ou des recherches macrosociologiques sans céder à la tentation de naturaliser les processus observés en un "ordre biotique". Plus que la théorie de la démocratie dans la philosophie sociale du pragmatisme, elles insistent sur la puissance explosive d'un examen non seulement normatif, mais aussi empirique, des traits de la vie sociale qui se font jour dans les conditions de la démocratie. Pour la plupart toutefois, ces études sont des miniatures, plutôt que de grands tableaux du temps présent, politique et historique. La frontière séparant l'École de Chicago de la référence à une théorie de la société prise comme un tout et d'une compréhension des formes de socialisation comme le marché, dans lequel l'indépendance des décisions collectives est institutionnalisée, a été franchie. Ce chemin ne peut toutefois être suivi plus avant sans une confrontation avec les grandes écoles théoriques. De leur point de vue, les fondements philosophiques posés par le pragmatisme, la richesse de ses investigations en microsociologie et en psychologie sociale, ainsi que les grandes lignes de la perspective de l'ordre négocié, représentent un véritable défi théorique.

⁸³. Freidson E., "The Division of Labor as Social Interaction", *Social Problems*, 1975-76, 23, p. 304-313.

⁸⁴. Farberman H., "A Criminogenic Market Structure : The Automobile Industry", *Sociological Quarterly*, 1975, 16, p. 438-457 ; Denzin N., "Note on the Criminogenic Hypothesis : A Case Study of the American Liquor Industry", *American Sociological Review*, 1977, 42, p. 905-920.

⁸⁵. Fine G. A., Kleinman S., "Network and Meaning : An Interactionist Approach to Structure", *Studies in Symbolic Interaction*, 1983, 6, p. 97-110.

III. BILAN

On ne peut dresser un bilan des résultats théoriques de la tradition sociologique issue du pragmatisme, et on ne peut établir la spécificité de celle-ci par rapport aux autres courants de la sociologie contemporaine, qu'à la condition de réduire la multitude des problèmes traités par les écoles concurrentes à une poignée de questions fondamentales. L'interpellation la plus convaincante nous vient de la tradition parsonienne. Selon elle, le problème de l'action et celui de l'ordre social, considéré comme un enchaînement ordonné d'actions, sont au cœur de la sociologie et de son incontournable interrogation métathéorique⁸⁶.

Ces problèmes sont dits métathéoriques dans la mesure où ils ne traitent pas du développement de théories spéciales, fondées empiriquement, portant sur des domaines déterminés d'enquête phénoménale, mais où ils posent des questions sur la définition conceptuelle du domaine de la sociologie ou des sciences sociales en général. A ces questions, on ne peut échapper. Bien qu'à aucun moment les théories sociologiques ne les affrontent explicitement, aucune de ces théories ne peut faire l'économie de présupposés implicites sur la nature de l'action et de l'ordre social. Une réflexion métathéorique incite donc à clarifier ces présupposés plus ou moins implicites et requiert qu'il soient justifiés. Si l'on accepte cette définition du statut logique de la théorie de l'action et de l'ordre social, il est alors possible de mettre en relation la réalité et le potentiel du pragmatisme avec ceux d'écoles concurrentes ou complémentaires.

Nous avons vu comment la théorie de l'action du pragmatisme se distingue radicalement des modèles de l'utilitarisme sociologique. Ces derniers s'avèrent incapables, de par leur stylisation de l'action rationnelle, de rendre compte des actions qui dévient de ce modèle de rationalité autrement qu'en les qualifiant de modalités d'action déficientes. Ils produisent une catégorie résiduelle d'action non rationnelle qui ne permet pas de reconstruire la diversité phénoménale de l'action. Le dépassement de cette thèse utilitariste, qui est constitutif de la sociologie — dépassement implicite pour la génération des classiques (Weber,

⁸⁶. Alexander J., *Positivism, Presuppositions, and Current Controversies*, in *Theoretical Logic in Sociology*, vol. 1, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1982.

Durkheim, Pareto) et explicite chez T. Parsons — continue de porter l’empreinte de la polémique dont il est issu. Il se caractérise ainsi par la focalisation sur la dimension normative, indéniable progrès si l’on se rapporte à la pensée utilitariste, mais réel danger de se méprendre sur le rôle des normes dans la dynamique de l’action réelle. Par contraste, l’interactionnisme symbolique n’assume pas le caractère cohérent et déterministe des normes intériorisées. La grande contre-tradition de la sociologie académique, le marxisme, est ainsi incompréhensible, au moins dans sa genèse, sans son ancrage dans une théorie de l’action qui lui soit propre — peut-être dans le concept “expressiviste” de travail⁸⁷. De nombreuses contributions à la théorie de la société et de l’histoire se sont par la suite détournées des fondements de leur propre tradition. Il y est peu question d’élaborer les concepts de “praxis”, d’“activité” ou de “travail”, et leur connexion avec les problématiques de la théorie sociologique de l’action.

Même la théorie sociologique de l’action la plus récente et la plus créative, celle de l’agir communicationnel de J. Habermas, qui parvient à dépasser l’utilitarisme, sa critique normativiste et le marxisme traditionnel, ne réalise pas une révision compréhensive de la théorie sociologique de l’action. L’opposition entre les concepts de rationalité communicationnelle et de rationalité instrumentale exclut de nombreuses dimensions de l’action que l’on retrouve par ailleurs dans l’histoire de la théorie sociale⁸⁸. La

⁸⁷. Berlin I., *Against the Current*, London, Hogarth Press, 1980 ; Taylor C., *Hegel*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975.

⁸⁸. Pour un examen critique de la théorie de l’action chez Habermas, voir Joas H., “Die unglückliche Ehe von Hermeneutik und Funktionalismus”, in A. Honneth, H. Joas (Hrsg.), *Kommunikatives Handeln. Beiträge zu Habermas’ Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankfurt, Suhrkamp, 1986. A mon sens, les deux autres approches majeures de la théorie de l’action sont, actuellement, celles de A. Giddens, *The Constitution of Society*, Cambridge, Polity Press, 1984, et de C. Castoriadis, *L’Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975. Sur A. Giddens : Joas H., “Eine Soziologische Transformation der Praxisphilosophie. Giddens’ Theorie der Strukturierung”, in Joas H., op. cit., 1992 , p. 205-222, et sur C. Castoriadis : Joas H., “L’institutionnalisation comme processus créateur. Sur la signification

question irrésolue est donc la suivante : comment ouvrir la théorie sociologique de l'action au potentiel théorique du pragmatisme, à une philosophie de la praxis et à son héritage expressiviste⁸⁹ ? Le pragmatisme reste central dans la réponse à cette question. Il a en effet ouvert la voie à une théorie sociologique de l'action qui ne s'appuie pas seulement sur le modèle d'un individu autonome vis-à-vis de ses pairs (*Mitmenschen*) et de son environnement (*Umwelt*), qui soit maître de son propre corps et qui agisse en fonction d'objectifs intentionnels. Il tente au contraire d'éclairer, par une reconstruction englobante, les conditions de possibilité de ce type d' "acteur". L'interactionnisme symbolique a donné lieu à une importante littérature allant dans ce sens. Parce que le pragmatisme a introduit une façon neuve d'envisager la relation entre action et conscience, et donc de dépasser la philosophie de la conscience, il est également en mesure de résister à l'offensive du structuralisme et du post-structuralisme, tout en reconnaissant la relative pertinence de certains de leurs arguments. Il évite ainsi de perdre de vue certaines des dimensions de l'action⁹⁰.

Sur le plan de la théorie de l'ordre social, les conceptions de l'action du pragmatisme et de l'interactionnisme symbolique imposent de relativiser les modèles utilitaristes et fonctionnalistes. On parle ici de 'relativisation' dans la mesure où ce ne sont pas l'utilité pratique et la valeur explicative des modèles qui, dans la plupart des cas, sont contestés, mais bien la prétention totalisante de ces modèles en sciences sociales. Une théorie capable de se soustraire à l'influence du fonctionnalisme devrait

sociologique de la philosophie politique de Cornelius Castoriadis ", Revue européenne des sciences sociales, 1989, 27, p. 173-190.

⁸⁹. Bernstein R., *Praxis and Action*, Philadelphia, Duckworth, 1971.

⁹⁰. Se référant aux parallèles entre James et Nietzsche, Richard Rorty déclare : " James et Nietzsche adressent des critiques parallèles à la pensée du dix-neuvième siècle. La version de James est tout de même préférable dans la mesure où elle évite les éléments " métaphysiques " que l'on trouve chez Nietzsche et que Heidegger critique et, pour cette raison, les éléments " métaphysiques " de Heidegger critiquée par Derrida. D'après moi, James et Dewey ne font pas que patienter au bout de la route dialectique empruntée par la philosophie analytique : ils attendent au bout de celle que sont en train de parcourir, entre autres, Foucault et Deleuze " : Rorty R., *Consequences of Pragmatism: Essays 1972-1980*, Minneapolis, University of Minneapolis Press, 1982, p. XVIII.

prendre pour point de départ l'action collective et développer une vaste typologie des formes de l'action collective, couvrant un spectre qui irait des rituels totémiques au discours idéal en passant par l'autogestion démocratique. L'analyse sociologique reste centrée sur des formes d'élaboration collective des conséquences, voulues ou involontaires, de l'action, sur la constitution collective de régulations normatives et sur les procédures collectives de gestion des conflits normatifs. Là encore, la tradition de l'interactionnisme symbolique offre des outils précieux, comme les catégories de comportement collectif ou de mouvement social, de la négociation qui détermine les structures sociales et de la démocratie comme un type d'ordre social. Souvent pourtant, ces concepts ont été travaillés sur le mode d'un " empirisme qualitatif ", c'est-à-dire en les appliquant à des objets à faible pertinence macro-sociologique. La richesse analytique de l'interactionnisme symbolique reste de ce fait inemployée dans un diagnostic du temps présent, qui soit politiquement orienté et historiquement réfléchi. Cela doit changer, si cette tradition veut de nouveau assumer le rôle que la philosophie sociale du pragmatisme a joué en son temps⁹¹.

⁹¹. Voir ma propre tentative dans Joas H., *La créativité de l'agir*, Paris, Editions du Cerf, 1999.

QU'EST-CE QU'UNE ARENE PUBLIQUE ?
QUELQUES PISTES POUR UNE APPROCHE PRAGMATISTE
Daniel Cefai⁹²

Depuis la publication du livre fondateur *Strukturwandel der Öffentlichkeit* de J. Habermas (1962)⁹³, l'espace public est pensé comme le lieu de médiation entre les pouvoirs publics (le pouvoir exécutif, l'Assemblée législative et le pouvoir judiciaire, les agences administratives, les pouvoirs locaux), la société politique (partis politiques, corps constitués), la société civile (Eglises, organisations syndicales, associations civiques et mouvements sociaux) et les mass media. Un certain nombre de critiques ont été adressées à ce modèle. Elles ont mis à mal la représentation enchantée de la participation aux lieux de sociabilité politique ou de l'étendue de la diffusion de la presse et du livre au XVIII^e siècle⁹⁴. Elles se sont interrogées sur l'existence de publics populaires⁹⁵ hors des cafés et des salons et sur la mise à l'écart des femmes des cercles de la publicité politique⁹⁶. Elles ont montré que les pratiques de réception

⁹². Daniel Cefai est maître de conférences en sociologie à l'Université de Paris X Nanterre et chercheur détaché au Centre national de la recherche scientifique, Centre de recherches administratives et politiques de Picardie (CURAPP-CNRS).

⁹³. Habermas J., *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* (1962), Paris, Payot, 1978.

⁹⁴. Chartier R., *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990 ; Schudson M., "Was There Ever a Public Sphere ? If So, When ? Reflections on the American Case", in Calhoun C. (ed), *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1992.

⁹⁵. Thompson E. P., *The Making of the English Working-Class*, Harmondsworth, Penguin, 1963.

⁹⁶. Landes J., *Women and the Public Sphere in the Age of French Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1988 ; Ryan M., "Gender and

et d'appropriation des produits culturels interdisent de fustiger une publicité commerciale et acclamative⁹⁷. Elles ont enfin remis en cause la vision philosophique d'une communication politique réduite à un échange d'arguments rationnels⁹⁸. J. Habermas a lui même accompli un pas dans ce sens, en réformant son modèle normatif exposé dans la *Théorie de l'agir communicationnel*⁹⁹ en la couplant avec la prise en compte des enquêtes empiriques des sciences sociales dans *Droit et démocratie*¹⁰⁰.

Un autre courant de recherches, issu de l'interprétation de la Révolution française par F. Furet¹⁰¹, de la redécouverte du libéralisme politique du XIXe siècle¹⁰² et de l'interrogation sur les régimes démocratique et totalitaire par R. Aron et C. Lefort¹⁰³, a engendré un grand nombre de travaux en philosophie et en histoire¹⁰⁴. L'histoire

Public Access : Women's Politics in Nineteenth-Century America", in Calhoun C., op.cit., p. 259-288.

⁹⁷. Depuis les remarques de Hoggart R., *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970, voir la masse des études sur la réception, en France dans les revues *Réseaux* et *Hermès*.

⁹⁸. François B., Neveu E. (dir.), *Espaces publics mosaïques. Acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999.

⁹⁹. Habermas J., *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987.

¹⁰⁰. Habermas J., *Droit et démocratie. Entre faits et normes*, Paris, Gallimard, 1997.

¹⁰¹. Furet F., *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978 ; Baker K., Furet F., Lucas C., Ozouf M. (eds.), *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, 4 volumes, Oxford, Pergamon Press, 1987-1994 ; et Baker K., *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIIIe siècle*, Paris, Payot, 1992.

¹⁰². Sous les figures de B. Constant, Mme de Staël, Guizot ou Tocqueville.

¹⁰³. Lefort C., *Un homme un trop. Reflexions sur L'Archipel du Goulag d'Alexandre Soljénitsyne*, Paris, Seuil, 1976 ; Lefort C., *L'Invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire*, Paris, Fayard, 1981.

¹⁰⁴. Gauchet M., *La Révolution des droits de l'homme*, Paris, Gallimard, 1989 ; Gauchet M., *La Révolution des pouvoirs. La souveraineté, le peuple et la représentation*, Paris, Gallimard, 1995..

conceptuelle¹⁰⁵, culturelle ou intellectuelle du politique a livré de riches matériaux pour comprendre comment les Révolutions anglaise, américaine et française, les débats sur les droits de l'homme, sur la représentation nationale et sur le cens électoral, sur l'organisation ouvrière et sur l'assurance sociale, ont accouché d'un type de régime politique qui se revendique de la démocratie et de la république. A côté des apports de la philosophie morale et politique (le questionnement normatif sur le régime démocratique ou républicain de H. Arendt et J. Habermas, ou celui de J. Rawls sur les conditions de possibilité de la justice sociale et du libéralisme politique) et de l'histoire politique (l'étude historique des univers de représentations, des déclarations de principes ou des matrices de droit qui commandent aux conceptions de l'Etat, aux débats parlementaires, aux pratiques institutionnelles, aux mœurs et aux conduites civiques), les théories du droit public nous permettent de reconstruire l'architecture constitutionnelle, institutionnelle et juridique qui fondent un ordre public, indépendamment de sa genèse historique ou de son existence sociologique. Les études de politiques publiques, quant à elles, examinent les dynamiques de mise sur agenda médiatique, gouvernemental ou législatif de problèmes susceptibles de recevoir un traitement par les pouvoirs publics¹⁰⁶. Elles décrivent les dispositifs de concertation et d'implémentation mis en place à cet effet et les processus de négociation entre élus, experts, agences administratives et groupes de pression. Elles montrent la transformation des formes de gouvernance et des *policy networks*¹⁰⁷, des montages de politiques contractuelles¹⁰⁸ et des arènes et

¹⁰⁵. Rosanvallon P., *Le sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Paris, Gallimard, 1992 ; Rosanvallon P., *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, 1997 ; Rosanvallon P., *La démocratie inachevée. Histoire de la souveraineté du peuple en France*, Paris, Gallimard, 2000.

¹⁰⁶. Voir le classique Cobb R., Elder C., *Participation in American Politics : The Dynamics of Agenda Building*, Baltimore, Johns Hopkins University, 1975 ; et parmi les premiers articles de synthèse en France, Garraud P., " Politiques nationales : Elaboration de l'agenda ", *L'Année sociologique*, 1990, 40, p. 17-41, ainsi que les travaux de J. G. Padioleau, J.C. Thoenig et Y. Mény.

¹⁰⁷. Le Galès P., " Du gouvernement des villes à la gouvernance urbaine ", *Revue française de science politique*, 1995, 45, 1 ; Le Galès P.,

forums de délibération et de décision¹⁰⁹. De nombreux ouvrages collectifs, enfin, sont venus éclairer diverses facettes de la publicité politique, mais aussi de la publicité urbaine et médiatique¹¹⁰.

Notre compréhension de l'expérience démocratique et républicaine emprunte à tous ces registres, comme elle puise aux catégories du langage ordinaire et aux raisonnements du sens commun qui articulent notre intelligence des affaires publiques¹¹¹. Quelle est alors la plus-value de la référence au pragmatisme américain, tel qu'il est passé dans la philosophie de J. Dewey ou de G. H. Mead, et de là, chez un certain nombre de sociologues de Chicago ? Cette reprise vise à ressaisir des arènes publiques¹¹² dans la dynamique de leur émergence. Elle ne les fige pas

Thatcher M. (dir.), *Les réseaux de politique publique. Débats autour des Policy Networks*, Paris, L'Harmattan, 1995.

¹⁰⁸. Gaudin J.-P., "Politiques urbaines et négociations territoriales", *Revue française de science politique*, 1995, 45, 1 ; Gaudin J.-P. (dir.), *La négociation des politiques contractuelles*, Paris, L'Harmattan, 1996.

¹⁰⁹. Au sens de P. Muller et B. Jobert, *L'Etat en action. Politiques publiques et corporatismes*, Paris, PUF, 1987. Voir aussi Faure A., Pollet G., Warin P. (dir.), *La construction du sens dans les politiques publiques. Débats autour de la notion de référentiel*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; Muller P., Surel Y., *L'Analyse des politiques publiques*, Paris, Montchrestien, 1998.

¹¹⁰. Parmi les pièces du débat : Dayan D. (dir.), *Hermès. Le nouvel espace public*, 1989, n° 4 ; Chaniel P. (dir.), *Quaderni. Les espaces publics*, octobre 1992, n° 18 ; Cottureau A., Ladrière P. (dir.), *Pouvoir et légitimité. Figures de l'espace public*, Raisons Pratiques, 1992, 3 ; Joseph I. (dir.), *Prendre place : espaces publics et culture dramatique*, Paris, Recherches-Plan Urbain, 1995 ; Pailliart I. (dir.), *L'Espace public et l'emprise de la communication*, Grenoble, Ellug, 1995.

¹¹¹. Lefort C., *Ecrire : à l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

¹¹². Nous adoptons le terme "arène", que l'on retrouve depuis le début des années soixante chez des auteurs comme F. G. Bailey, mais surtout comme Anselm Strauss et Joseph Gusfield, qui, l'un et l'autre formés à Chicago, reconnaissent leur dette aux lignages du pragmatisme. Ce concept d'arène a la double connotation d'un lieu de combats et d'une scène de performances devant un public. Il se démarque du concept d'espace

dans l'étude de dispositifs institutionnels, techniques et juridiques de l'action publique, ni dans celle d'espaces de positions structurales des acteurs en fonction de leurs ressources et de leurs statuts. Sans doute, l'histoire conceptuelle dessine la genèse des dispositifs symboliques que nous appelons opinion publique, service public, utilité publique, action publique, et donne une vision en profondeur du rapport de l'Etat et de la société civile ; et la théorie juridique analyse les corpus de normes et de règles comme conditions de possibilité de l'ordre public, et met en évidence des cadres de référence, des systèmes de places à occuper et des panoplies de procédures à suivre dans des situations publiques. Mais l'analyse pragmatiste porte avant tout son attention sur des activités pratiques en situation. Pour J. Dewey, la constitution du "public" est indissociable de la "logique de l'enquête" et du "travail de l'expérimentation" qui règlent son rapport aux affaires publiques¹¹³. Le "public" n'est pas tant un organisme social ou politique qu'une forme étrange de vie collective, qui émerge autour d'un problème en même temps qu'elle le constitue. Des acteurs individuels, organisationnels et institutionnels s'engagent dans un effort collectif de définition et de maîtrise de la situation perçue comme problématique. Ils expriment, discutent et jugent des opinions ; ils dépistent des problèmes, lancent des signaux d'alerte ou d'alarme ; ils entrent dans des disputes, des polémiques et des controverses ; ils configurent des enjeux de conflit, résolvent des

public, qui tend à être trop statique, n'a pas toujours cette connotation dramaturgique et reste marqué en France par la lecture de J. Habermas. Et il se distingue des approches en termes de marché, qui tendent à réduire la formation de la chose publique à un équilibre entre offre par des entrepreneurs et demande par des consommateurs de biens matériels ou symboliques, fût-ce dans le cadre de l'économie générale des pratiques de P. Bourdieu, et des approches en termes de champ, qui insistent bien sur la dimension du conflit entre parties autour de la définition de la réalité et de l'imposition d'une légitimité, et montrent le rapport entre temporalisation des interactions stratégiques et "construction" des problèmes sociaux, mais qui tendent à les enserrer dans une analyse structurale.

¹¹³. Dewey J., *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt and Co, 1927 ; et le commentaire de J. Zask, *L'Opinion publique et son double*, Paris, L'Harmattan, 1999, 2 volumes.

crises et réalisent des compromis. La chose publique n'est alors plus le monopole de l'Etat.

Autrement dit, l'analyse pragmatiste se confronte à la question classique du régime démocratique et républicain, mais elle procède à des analyses de situations (situational analyses) où elle montre comment des formes d'expérience, d'opinion et d'action publique ne cessent de s'instituer. Elle se focalise sur la chose publique en gestation (in the making), en train de se faire par l'invention de toutes sortes de d'outils, de règles, de conventions, d'objets, d'images et de théories. Ce processus va de pair avec une dynamique de production d'acteurs individuels et collectifs, dont l'identité n'est pas totalement établie à l'avance, mais se module au cours de leurs interventions et de leurs interactions, et une dynamique d'élaboration de cultures publiques, sous la forme par exemple de répertoires d'arguments ou de vocabulaires de motifs.

Le pari est de sortir de l'enlisement où les commentaires interminables de la philosophie politique ont conduit le débat. Le pragmatisme ne se donne pas d'emblée une communauté de principes culturels ou traditionnels, pas plus qu'il ne s'interroge théoriquement sur les a priori communicationnels du consensus. S'il court-circuite le téléologisme néo-aristotélicien et le transcendantalisme post-kantien, il n'accrédite pas pour autant une forme de constructivisme épistémologique et méthodologique, ni de relativisme éthique et politique. La formation de croyances partagées et l'acquisition d'habitudes convergentes, l'arbitrage réglé entre convictions conflictuelles et la convocation de réserves d'expérience, la souscription à un principe de pluralisme et de tolérance, la préférence pour le recours au droit plutôt qu'à la force et l'entente autour de procédures rationnelles et raisonnables sont le résultat d'une longue sédimentation historique et d'un processus continu d'expérimentation¹¹⁴. Plus question, donc, de rechercher des conditions transcendantales de déploiement d'une communication sans distorsion en vue d'atteindre un

¹¹⁴. Cette perspective deweyenne est conforme à ce que C. Lefort avait pointé comme la fin des certitudes dans les registres du Savoir, de la Loi et du Pouvoir, et d'autres comme l'avènement d'un discours de l'expérimentation, de la transaction et de la négociation, du risque et de la précaution.

consensus rationnel¹¹⁵, ou de revenir à des définitions communautaristes de la culture politique qui fondent la cité sur le partage des mêmes pratiques et croyances. Le problème, dans la perspective inaugurée par Dewey, est de se donner les outils pour décrire et analyser les performances d'acteurs, enjoins de traverser des épreuves et d'administrer des preuves dans des situations publiques, et qui dans leur quête agonistique du vrai et du bon, du droit, du juste et du légitime, font vivre des "publics". Du même coup, le concept de "public" n'est pas pris seulement comme un modèle contrefactuel, mais comme un concept empiriquement fondé, nourri de données d'histoire, de sciences sociales et de sciences politiques.

Loin de recourir à un modèle du citoyen abstrait, défini exclusivement par la conscience du bien public, de ses droits et de ses devoirs et raisonnant comme un théoricien habermassien ou rawlsien, il s'agit d'observer et de décrire des pratiques civiques concrètes, commandées par une pluralité de régimes d'engagement dans des situations. Les travaux formalistes des juristes et des philosophes sont alors débordés par une anthropologie de la citoyenneté et de la citoyenneté ordinaires. Comment déceler les compétences dont les acteurs doivent être équipés pour agir de façon pertinente, rationnelle et justifiable ? Comment saisir les façons dont ils se coordonnent pour faire valoir leurs demandes ou s'affronter dans des disputes et des controverses ? Quelles formes composites prend l'engagement des acteurs dans l'arène publique, quand il leur faut tenir ensemble des raisons d'agir hétérogènes, s'appuyer sur des règles de droit et recourir à des discours de justification d'une grande variété ? Par quels types de supports juridiques et institutionnels, de logiques d'interaction et de coordination, de réseaux d'objets et d'acteurs, de dispositifs de mise à l'épreuve et de production de preuves, la manufacture des biens publics, comme activité collective, est-elle conformée ? Dans quels types de jeux de langage et de formes de vie,

¹¹⁵. Nous rejoignons sur ce point : Neveu E., " Les sciences sociales face à l'espace public, les sciences sociales dans l'espace public ", in Pailliant I. (dir.), *L'Espace public et l'emprise de la communication*, op.cit., 1995, p. 37-64 ; élargi en François B., Neveu E., " Introduction : Pour une sociologie politique des espaces publics contemporains " in François B., Neveu E. (eds.), *Espaces publics mosaïques*, op.cit., 1999, p. 13-58.

d'arrangements entre choses et entre personnes se constituent l'objectivité d'une imputation de responsabilité, l'intelligibilité d'une requête et la recevabilité d'une plainte, la représentativité d'une organisation et la légitimité d'une cause ? Quelles sont les échelles¹¹⁶ de publicité auxquelles se réfèrent les acteurs dans le monde de leur vie quotidienne, dans des interactions civiles ou dans des disputes interpersonnelles, dans des interventions civiles ou dans des mobilisations civiques¹¹⁷ ? Quelles sont leurs manières de frayer avec des répertoires de cadres disponibles pour monter des affaires publiques ou pour fabriquer des événements publics, et quelle est la structure des "publics" qui en résultent ? Quels sont les processus de mise en forme et de mise en scène de causes publiques, qui informent la raison publique, mobilisent des acteurs collectifs et les pouvoirs publics, et qui trouvent parfois une traduction dans de nouvelles réglementations publiques et politiques publiques ?

UNE ANALYSE PRAGMATISTE ET INTERACTIONNISTE DES ARENES PUBLIQUES

En France, la relecture en cours des œuvres philosophiques classiques de W. James, J. Dewey ou G. H. Mead — Ch. H. Cooley et R. E. Park restent moins connus — et la fécondation des recherches sociologiques par l'héritage de Chicago¹¹⁸ et de la micro-sociologie américaine¹¹⁹ ont nourri l'émergence d'une sensibilité pragmatiste¹²⁰. Que

¹¹⁶. Voir le chantier ouvert en France par : Lepetit B. (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995 ; Revel J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Seuil, 1996. Les problématiques de la constitution des catégories du collectif, de la variation des grandeurs d'échelle, du rapport entre niveaux de compréhension micro- et macro-, de la contextualisation des lieux et des moments de description ou de l'analyse de situations d'action concrètes peuvent être aisément traduites en langage pragmatiste.

¹¹⁷. Pharo P., *Le civisme ordinaire*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

¹¹⁸. Chapoulie J.-M., *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil, 2001.

¹¹⁹. Joseph I., *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF, 1998.

¹²⁰. Strauss A., *Continual Permutations of Action*, New York, Aldine de Gruyter, 1993.

faut-il alors entendre par ce recours au pragmatisme dans l'examen de la notion d'arène publique, de façon décalée par rapport aux visions d'Arendt ou d'Habermas¹²¹ ?

Le propre de la sociologie américaine au début du siècle dernier, aux antipodes de l'École française de sociologie, est de définir la sociologie comme une " science de l'association ". La société est toujours en train de se faire, et se résout à des " processus d'interaction ". La " trame de l'intercommunication " fonde le travail de coordination des expériences et des activités sociales, et relance le mouvement de création sociale et culturelle. Cette conception du social est cohérente avec une conception du public, chez Cooley, Dewey ou Park¹²² : la sociologie américaine de l'époque est une théorie de la démocratie. " Social control ", " public opinion " et " collective behavior " sont les têtes de chapitres qui couronnent le manuel de sociologie de Park et Burgess à Chicago¹²³. Les processus d'opinion publique et d'action collective qui engendrent les mondes sociaux fondent la chose publique. Cette perspective va se perpétuer dans la sociologie américaine, mais en prenant le tour positif de l'investigation empirique et en perdant sa référence explicite à la perspective politique. La problématique des " problèmes sociaux ", développée sous l'égide de la Society for the Study of Social Problems (SSSP) et de la revue *Social Problems* où, à partir de 1951 se sont retrouvés de nombreux héritiers de la sociologie de Chicago, va conduire à une conception de l'arène sociale, balisée par un réseau de conventions et d'institutions qui à la fois lui préexistent et en émergent. Le pragmatisme, de J. Dewey à A. Strauss et à H. Becker, prend avant tout en compte des activités en train de se faire. Une arène sociale est pour A. Strauss un théâtre d'actions conjointes, coordonnées ou concertées, et donc de compétitions, de conflits et de controverses, où des individus et des

¹²¹. Sintomer Y., *La démocratie impossible ? Politique et modernité chez Weber et Habermas*, Paris, La Découverte, 1999 ; Tassin E., *Le trésor perdu. Hannah Arendt l'intelligence de l'action politique*, Paris, Payot, 1999.

¹²². Cooley C. H., *Social Organization : A Study of the Larger Mind*, New York, Charles Scribner's Sons, 1909 ; Park R. E., Burgess E. W. (eds.), op.cit., 1921 ; Dewey J., op.cit., 1927.

¹²³. Park R. E., Burgess E. W. (eds.), *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921.

collectifs se retrouvent autour d'enjeux partagés, règlent des situations problématiques, élaborent des programmes d'action, s'affrontent dans des stratégies d'intérêt, s'engagent dans des transactions de toutes sortes. " L'ordre social est un ordre négocié " ¹²⁴, qui s'établit à travers une série de marchandages et d'arrangements, de protestations et de consentements, de promesses et d'engagements, de contrats et de conventions, de tensions et d'accords plus ou moins ritualisés, formalisés et codifiés. Les réseaux flexibles et mobiles d'acteurs individuels et collectifs sont liés par des préoccupations convergentes et des activités conjointes, dans des " univers de réponses réciproques et régularisées " ¹²⁵, à travers des processus d'interaction plus ou moins stabilisés, dans des jeux d'accommodements, de concessions et de compromis en tous genres par où se configurent des territoires, des collectifs, des organisations et des institutions. Les arènes sociales ouvrent transversalement ces mondes sociaux les uns aux autres. Elles les mettent en contact, les fécondent et les impulsent, contribuent aux processus de transformation, de désintégration et de recomposition, de segmentation et d'intersection, de dénégation et de légitimation qui les animent ¹²⁶.

Le concept d'arène sociale, formalisé par les proches d'A. Strauss ¹²⁷, se retrouve, à quelques nuances près, chez H. Becker ¹²⁸ ou M. Spector et

¹²⁴. Sur la notion d'ordre négocié : Strauss A., *Negotiations : Varieties, Contexts, Processes, and Social Order*, San Francisco, Jossey-Bass, 1978 ; et *Urban Life : A Journal of Ethnographic Research*, October 1982, 11, 3.

¹²⁵. Strauss A., " Une perspective en termes de monde social ", in *La Trame de la négociation*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 269-282.

¹²⁶. Sur la notion de monde social comme arène organisée, aire culturelle et espace de communication : Strauss A., " A Social World Perspective ", in *Studies in Symbolic Interaction*, Greenwich, CT, JAI Press, 1978, vol. 1, p. 119-128 ; Shibutani T., " Reference Groups as Perspective ", *American Journal of Sociology*, 1955, 60, p. 522-529 et " Reference Groups and Social Control ", in Rose A. (ed.), *Human Behavior and Social Processes*, Boston, Houghton, Mifflin, 1962.

¹²⁷. Pour une position héritée d'Anselm Strauss : Clarke A., " Social Worlds and Arenas Theory as Organizational Theory ", in Maines D. R. (ed.), *Social Organization and Social Process : Essays in Honor of Anselm Strauss*, New York, Aldine de Gruyter, 1991, p. 119-158.

¹²⁸. Becker H., *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988.

J. Kitsuse¹²⁹. Il est appliqué différemment par J. Gusfield, qui s'inscrit dans un autre lignage qui provient, lui aussi, de Chicago, fondé par K. Burke¹³⁰, élargi par E. Goffman, O. Klapp¹³¹ ou M. Edelman¹³². J. Gusfield travaille sur des problèmes publics, qu'il distingue des problèmes sociaux en ce qu'ils sont susceptibles d'un traitement par l'action publique et en ce qu'ils sont configurés selon certains formats rhétoriques et dramaturgiques¹³³. Le problème de l'alcool au volant (drinking-driving problem), par exemple, n'est pas étudié sous l'angle de la causalité de la boisson ou de la responsabilité du conducteur. L'accent est porté sur sa mise en forme dans un espace d'apparences et sur sa conformation à des vocabulaires de raisons¹³⁴ et de motifs¹³⁵, à des répertoires de mise en scène et à des dispositifs de mise à l'épreuve. Les actions publiques sont traitées comme des "formes culturelles", justiciables d'une analyse dramatique, rituelle ou symbolique. Le concept

¹²⁹. Kitsuse J. I., Spector M., *Constructing Social Problems*, Menlo Park, Ca., Cummings, 1977.

¹³⁰. Burke K., *A Rhetoric of Motives*, New York, Prentice-Hall, 1950 ; Burke K., 1989, *On Symbols and Society*, J. Gusfield (ed.), Chicago, University of Chicago Press, 1989.

¹³¹. Klapp O. E., *Heroes, Villains, and Fools : The Changing American Character*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1962 ; Klapp O. E., *Symbolic Leaders : Public Dramas and Public Men*, Chicago, Aldine, 1964.

¹³². Edelman M., *The Symbolic Use of Politics*, Urbana, University of Illinois Press, 1964 ; Edelman M., *Constructing the Political Spectacle*, Chicago, University of Chicago Press, 1988.

¹³³. Gusfield J., *The Culture of Public Problems : Drinking-Driving and the Symbolic Order*, Chicago, University of Chicago Press, 1981.

¹³⁴. Ion J., Peroni M. (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1997 ; CRESAL, *Les raisons de l'action publique. Entre expertise et débat*, Paris, L'Harmattan, 1993.

¹³⁵. Mills C. Wright, "Situated Actions and Vocabularies of Motives", *American Sociological Review*, 1940, 6, p. 904-913 ; voir Trom D., "Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs", in Cefai D., Trom D. (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Raisons pratiques, Paris, Editions de l'EHESS, 2001

d'interaction est là aussi central : l'arène publique est une scène où, devant des spectateurs, s'affrontent les prétendants à la " propriété " (ownership) des problèmes publics. Cette métaphore de la " propriété " inclut des caractères de contrôle, d'exclusivité et de transférabilité. Tandis que chez A. Strauss, il y a une grande indétermination des interactions sociales, la compétition autour de la maîtrise du procès de publicisation des problèmes publics chez J. Gusfield est bornée et bridée par une dramaturgie et une rhétorique de la vie publique.

L'étiquette d' " analyse pragmatiste " renvoie à ces différentes manières de voir les choses, combinées les unes avec les autres. En quoi réside alors la qualité de " public " d'une arène publique ? Qu'est-ce qui distingue plus précisément une arène publique d'une arène sociale ?

a) scénarité

Dans une arène publique, les expériences et les activités s'inscrivent dans l'horizon d'un " bien vivre ensemble " : elles visent la satisfaction d' " intérêts " ou de " désirs " qui ne relèvent pas seulement d'une libido privée ou d'une relation personnelle, mais qui ont des conséquences excédant le cercle des personnes réelles ou fictives qui y sont directement impliquées¹³⁶. Ces acteurs s'apparaissent les uns aux autres dans des horizons de visibilité¹³⁷ (directe, " dans le champ d'une perception mutuelle ", en face-à-face ou en côte à côte, ou indirecte, via différentes médiations techniques). Autrement dit, " la vie sociale est une scène " ¹³⁸. Plus que n'importe quelle autre " scène " d'activités, une arène publique est un lieu d'ajustement réciproque et d'ordonnancement expressif des comportements : l'accountability mise en évidence par H. Garfinkel, c'est-à-dire l'observabilité et la descriptibilité des conduites humaines, est ici redoublée par l'accountability au sens politique du terme, c'est-à-dire par la nécessité pour des performances publiques de se présenter comme transparentes et de répondre de leur bien-fondé. Le sens des performances

¹³⁶. Selon la définition de J. Dewey, *The Public and Its Problems*, op.cit., p. 26-27.

¹³⁷. Arendt H., *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

¹³⁸. Quéré L., " 'La vie sociale est une scène' . Goffman revu et corrigé par Garfinkel ", in Joseph I. et alii, *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 47-82.

publiques se donne dans la dialectique de leur légitimation : elles doivent rendre des comptes et ne cessent d'avancer des raisons pour gagner le consentement, imposer leur autorité et contourner la critique. Les acteurs s'affrontent en recourant à des stratégies de coopération et de compétition, d'alliance et de conflit¹³⁹, qui se configurent temporellement au fur et à mesure de leur devenir (sans que le problème de leur intercompréhension et de leur ajustement soit jamais réglé). Ils nouent des liens autour de règles communes et d'enjeux partagés qui émergent et se stabilisent dans leurs interactions (fût-ce sur le mode de l'accord sur la perception et la définition des points de désaccord). Dans tous les cas, leurs relations ne sont réductibles ni à des rapports de force, ni à des rapports d'intérêt, et pas plus à des rapports de pure réciprocité puisqu'ils s'adressent, au cœur même de leurs interactions les uns avec les autres, à des Tiers, c'est-à-dire à des auditoires, présents ou absents, réels ou imaginaires.

Le public était décrit par R. E. Park comme une structure de coordination entre versions alternatives de description, d'interprétation ou d'action, portant sur des "situations problématiques", autour desquelles s'agrègent des camps rivaux, dans les formes du comportement collectif ou de l'opinion publique, devant des auditoires qu'ils s'efforcent de gagner à leur cause. Une arène publique n'est rien d'autre que la structure de coordination de ces différents éléments, où se déploient les opérations qu'accomplissent ses protagonistes et leurs spectateurs et les conséquences pragmatiques qu'elles auront pour d'autres personnes. Elle requiert le montage d'un théâtre de places occupées par des acteurs et par des spectateurs, par des locuteurs et par des auditeurs, appareillés d'équipements cognitifs et normatifs, dotés de réserves d'expériences de sens commun, présumés capables de compréhension et de jugement dans les mondes d'objets et de règles, d'outils et de récits qu'ils habitent. Dans cette arène publique se distribuent des rôles de coupables et de responsables d'actes répréhensibles, de victimes spoliées à secourir, de procureurs et d'avocats, de redresseurs de torts et de bénéficiaires de

¹³⁹. Par exemple Schelling T. C., *The Strategy of Conflict*, London, Oxford University Press, 1960 ; Bailey F. G., *Stratagems and Spoils : A Social Anthropology of Politics*, Oxford, Basic Blackwell, 1970 ; ou dans une optique goffmanienne : Lofland J., Lofland L., *Doing Social Life : The Qualitative Study of Human Interaction in Natural Settings*, New York, Wiley, 1976.

réparations. Une arène publique doit toujours être pensée comme une configuration de relations triadiques¹⁴⁰, et non pas comme un assemblage de relations dyadiques, sur le mode de la réciprocité ou de la familiarité. La prise en compte d'un Autrui généralisé (generalized Other) au sens de G. H. Mead — Tiers symbolisant, Spectateur impartial, Conscience publique ou Audience universelle¹⁴¹ — est sensible dans la typicité des répertoires d'actions et d'acteurs, de projets et d'objectifs, de principes et de procédures qui sont mis en œuvre, en particulier la typicité des contraintes et des ressources du droit, le même pour tous. Elle joue dans la dynamique des procès de définition et de maîtrise de situations, comme si tout se passait " sous les yeux du public ", comme si était convoqué un " tribunal de la raison publique " ou interpellée une assemblée de témoins, de juges et de justes.

On perçoit alors l'insuffisance d'une conception stratégique de la dramaturgie ou de la rhétorique, qui les réduit à des techniques de gestion des impressions en vue de dissimuler des intérêts, de battre des adversaires ou de rallier des supporteurs. La scénarité n'est pas seulement une ressource dans des luttes où les apparences ne seraient que des voiles d'illusion jetés sur la réalité des pratiques intéressées : elle est un a priori matériel et concret de la configuration des arènes publiques, qui se déploie dans les activités conjointes ou collectives d'exploration du monde, d'invention de pratiques, de revendication de droits, d'expression de singularités.

b) pluralité et égalité

Une arène publique est aussi une arène sociale où est en jeu la dynamique de formation, de défense ou d'obtention de biens valorisés comme " publics ". Les acteurs sont soumis à des grammaires de la vie publique qui leur imposent des règles du bien faire, sous peine d'erreur grammaticale ou de défaillance interactionnelle, quand ils agissent dans une situation publique. Ils disposent de répertoires de concepts, d'arguments et de motifs qui leur permettent de mettre en scène et en

¹⁴⁰. Simmel G., Sociologie. Etude sur les formes de la socialisation, Paris, PUF, 1999 ; Le conflit, Saulxures, Circé, 1992.

¹⁴¹. Voir le très stimulant Cardon D., Heurtin J.-P., Lemieux C., " Parler en public ", Politix, 1995, 31, p. 5-19, ici p. 7. Et Quéré L., Des miroirs équivoques, Paris, Aubier, 1982.

forme cette “ publicité ” des biens mis en valeur, de reconnaître des actions ou des événements comme porteurs d’enjeux publics. Ils s’engagent dans des activités d’évaluation de l’ “ intérêt général ” ou de l’ “ utilité collective ” de décisions politiques ou de revendications civiques.

Les perspectives des acteurs, depuis les lieux et les moments de leur engagement dans des situations, qui leur imposent des contraintes et leur offrent des ressources, sont plurielles par définition¹⁴². Cette pluralité est articulée par un système de mécanismes institutionnels et par une matrice de repères juridiques, comme la limitation par le droit des actions publiques engagées par l’Etat, l’autonomie de la société civile dont les membres jouissent d’un droit de critique et de révolte, la garantie des libertés publiques et privées des citoyens. Cette pluralité est également assurée par l’ “ aptitude à une ‘ mentalité élargie ’ qui rend les hommes capables de juger ” dont parlait H. Arendt¹⁴³. L’intervalle entre les perspectives des acteurs est ce qui leur permet de prendre en compte la multiplicité des opinions dans le mouvement de formation et d’expression de leur propre opinion, et d’adresser leurs critiques et leurs revendications à ce public qui joue hors leur “ for intérieur ”. Cette pluralité relève à la fois des habitudes de converser et de dialoguer, de protester et de justifier, d’informer et de consulter, de se concerter et de délibérer, ce que l’on pourrait mettre sur le compte d’une “ culture publique ”, mais elle est aussi garantie par l’existence de lieux plus ou moins institutionnalisés, avec leurs rites et leurs cérémoniels, leurs règles et leurs usages, dans lesquels ces habitudes trouvent à se réaliser¹⁴⁴.

Une arène publique n’est donc pas un lieu de “ consensus entre valeurs, attitudes et opinions ”, selon la formule consacrée, où des citoyens

¹⁴². H. Arendt a mis en évidence les principes de légalité, de pluralité, d’isonomie et de publicité qui articulent la double dimension, verticale et horizontale, du lien civil et politique dans un espace public.

¹⁴³. Arendt H., *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 307-308 ; et Juger. *Sur la philosophie politique de Kant*, Paris, Seuil, 1994.

¹⁴⁴. La constitution scénique et plurielle des “ publics ” trouve parfois une transcription spatiale, comme J. P. Heurtin l’a montré à propos des “ architectures morales de l’Assemblée nationale ” : Heurtin J.-P., *L’Espace public parlementaire. Essai sur les raisons du législateur*, Paris, PUF, 1999.

s'accorderaient sur une identité communautaire et assureraient la continuité d'une tradition. La pluralité peut être entendue dans un sens légèrement différent. Elle se réfère à un patchwork de manières de juger, de croire et d'exister, qui s'expriment dans le buissonnement d'explorations et d'expérimentations engagées autour d'enjeux érigés comme publics¹⁴⁵. La pluralité de façons de sentir et de ressentir, de choisir entre des points de vue alternatifs et de formuler des préférences éthiques ou esthétiques, d'opiner et de s'exprimer sur des problèmes publics ou sur des politiques publiques, est garantie dans un espace de droit ordinaire. Les acteurs se meuvent dans des horizons d'égale accessibilité (même s'ils paient des droits de péage ou des tickets d'entrée différentiels pour faire entendre leurs voix ou faire valoir leurs droits). Une arène publique est un "univers pluraliste"¹⁴⁶, où une multiplicité de mœurs et d'opinions, de styles de vie, de jeux de langage et de points de vue coexistent, en se démarquant et en se rapportant les uns aux autres. De même que l'ordre public urbain est le lieu de pratiques d'ajustement qui coproduisent la cohabitation entre classes, ethnies ou religions, dans une forme de respect mutuel (fût-ce dans le régime de l'inattention civile¹⁴⁷), de même l'opinion publique politique est indissociable de la conquête d'un principe de tolérance, religieuse puis juridique et politique.

Les quasi-transcendants de l'égalité et de la pluralité ne peuvent être exclusivement expliqués par l'analyse de mécanismes de marché et de champ, en termes de conditions écologiques¹⁴⁸, économiques et

¹⁴⁵. Sur les figures du patchwork et du network : Lapoujade D., William James. Empirisme et pragmatisme, Paris, PUF, 1997.

¹⁴⁶. James W., *The Pluralistic Universe*, 1909, trad.fr. Philosophie de l'expérience, Paris, Flammarion, 1910.

¹⁴⁷. I. Joseph a mis en évidence la dimension éthique et politique de la coexistence ethnique : Joseph I., *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1999.

¹⁴⁸. Voir Bosk C. L., Hilgartner S., "The Rise and the Fall of Social Problems : A Public Arena Model", *American Journal of Sociology*, 1988, 94, 1, p. 53-78, qui ont développé un modèle d'écologie des problèmes publics, dans le droit fil de Chicago, via l'école fondée par R. McKenzie à Michigan ; ou Downs A., "Up and Down With Ecology ? the 'Issue-Attention' Cycle", *Public Interest*, 1972, 28, p. 38-50 et Renn O., "The

organisationnelles ou de distributions de capitaux matériels et symboliques. Les acteurs occupent sans doute des positions dans des rapports d'équilibre entre offre et demande de biens ou dans des rapports de force entre intérêts contradictoires. Mais ils doivent aussi respecter un certain nombre de règles, immanentes au jeu, pour accomplir des performances compréhensibles et recevables et pour trouver des formes de coordination et de coopération entre eux. Egalité et pluralité ne sont pas réductibles par l'analyse économique ou stratégique : ce sont des "valeurs incarnées" qui travaillent les "associations morales et civiques" que sont les publics et qui se matérialisent dans des dispositifs de conventions, de règles et d'usages, sans lesquels l'argumentation philosophique ou de l'information médiatique, de la délibération judiciaire ou de l'enquête administrative ne seraient pas possibles.

c) contraintes de publicisation

Outre les contraintes écologiques, économiques ou organisationnelles qui pèsent sur les actions dans une arène publique, celles-ci sont tributaires, pour être perçues comme cohérentes et pertinentes, de contraintes de publicisation. On peut prendre l'exemple d'une action en justice. Pour être valide et efficace, elle doit formuler une plainte ou une requête dans les termes du Code pénal ou du Code civil. Elle doit être portée par ces représentants légaux que sont les avocats de la partie civile et de la partie adverse et concerner des juges et des procureurs, représentants de l'ordre public. Elle doit s'appuyer sur un dossier incluant des témoignages, des constats et des expertises, où des personnes autorisées à des degrés divers s'engagent pour attester de lois transgressées, de dommages subis ou de droits bafoués. Elle doit s'aligner sur les usages rhétoriques du procès et sur les rites dramaturgiques du tribunal, accepter la force exécutoire de la décision du juge et suivre les voies légales des procédures de recours pour faire appel. Une action en justice qui n'obéirait pas à ces contraintes pragmatiques, qui sont maîtrisées par les acteurs du jeu judiciaire, n'aurait aucune chance d'être prise en compte et serait immédiatement déboutée. Les avocats de causes judiciaires (cause-lawyers), par exemple, qui mettent en question le sort réservé à des minorités culturelles, ethniques ou religieuses, en exposant et

Social Arena of Risk Debates", in S. Krimsky, D. Golding (eds.), *Social Theories of Risk*, Westport, Praeger, 1992, p. 179-196.

en condamnant des situations d'inégalité ou d'injustice, doivent, si militants soient-ils, se plier à ces grammaires. Leurs "maladresses interactionnelles" et leurs "impertinences rituelles" doivent être adroitement calculées pour émouvoir sans choquer. Ils maîtrisent un art de la transgression réglée des contraintes de publicisation.

Mais nous sommes là dans le domaine singulier du droit. Les contraintes de publicisation, qu'il faut respecter pour énoncer des propositions et accomplir des performances intelligibles et acceptables dans une arène publique, sont d'ordinaires bien moins évidentes. Elles ont été étudiées dans divers domaines. Les chercheurs du Groupe de sociologie politique et morale ont ainsi disséqué des régimes de dénonciation¹⁴⁹, de compassion¹⁵⁰ ou d'indignation¹⁵¹, ainsi que des régimes de la critique, de l'opinion¹⁵² ou du partage¹⁵³. Toutes les activités sur des scènes publiques — politique ou administrative, judiciaire ou médiatique — doivent également obéir à des contraintes de pertinence et de correction, qui peuvent être de plusieurs espèces : codifiées par des règles de droit, incorporées dans des dispositifs institutionnels, opérantes dans des *répertoires d'argumentation* ou fixées par une grammaire des usages¹⁵⁴. Qu'il s'agisse de faire passer un communiqué de presse dans un journal en faveur de la sauvegarde des ours des Pyrénées, de produire une évaluation

¹⁴⁹. Boltanski L., "La dénonciation", in *L'Amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990, p. 267.

¹⁵⁰. Boltanski L., *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.

¹⁵¹. Cardon D., "'Chère Mémie...' Emotions et engagements de l'auditeur de Mémie Grégoire", *Réseaux*, 1995, 70 ; Cardon D., "Comment se faire entendre ? Les prises de parole des auditeurs de RTL", *Politix*, 1995, 31 ; Cardon D., Heurtin J.-P., "La critique en régime d'impuissance. Une lecture des indignations des auditeurs de France Inter", in François B., Neveu E. (dir.), *op.cit.*, 1999, p. 85-119.

¹⁵². Quéré L., "L'opinion : l'économie du vraisemblable. Introduction à une approche praxéologique de l'opinion publique", in *Réseaux*, 1990, 43.

¹⁵³. Cardon D., Heurtin J.-P., Lemieux C., "Parler en public", *Politix*, 1995, 31, p. 5-19, ici p. 9 sq.

¹⁵⁴. Pour une analyse grammaticale des usages journalistiques : Lemieux C., *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000.

scientifique des risques encourus par les riverains d'une usine chimique, d'engager une contre-expertise sur les tracés d'une autoroute, d'une ligne de chemin de fer ou d'une ligne de haute tension, de faire donner de la voix à un élu politique à la tribune de sa campagne électorale, au Conseil municipal ou à l'Assemblée Nationale sur des décisions de politique agricole ou sur le PACS, de faire venir à la barre des témoins ou des spécialistes pour éclairer le public sur les degrés de collaboration et de résistance des fonctionnaires pendant l'Occupation, de prendre position comme expert dans des Commissions de réflexion sur l'immigration ou la bioéthique, ou de suivre comme spectateur un talk show télévisé sur les droits des handicapés ou sur le harcèlement sexuel, les acteurs sont confrontés à de telles contraintes de publicisation. Celles-ci sont parfois explicitées en langage juridique, formulées dans des lois assorties de menaces de sanctions, parfois implicites, de l'ordre de ce qu'il est usage d'appeler lâchement des cultures publiques.

MICRO-POLITIQUE DU TROUBLE¹⁵⁵ : SITUATIONS TENDUES ET CRITIQUES

Une arène publique se configure donc dans des complexes irréguliers d'interactivité et d'inter-objectivité¹⁵⁶, que le schème héroïque de l'agir d'H. Arendt ou que le schème dialogique de l'éthique de la discussion de J. Habermas sont loin d'épuiser. Elle se déploie comme un procès de publicisation, à travers des chaînes d'accomplissements observables et descriptibles, dont émerge la confection de biens communs ou de causes publiques, dont procèdent les opinions publiques et les actions collectives¹⁵⁷. Méthodologiquement, l'enquête sociologique doit s'orienter vers des *situations d'épreuve, d'émergence ou de crise, de litige ou de dispute, de procès ou de controverse*, pour apercevoir cette dynamique où s'établissent des étalons d'équivalence et des échelles de mesure et où

¹⁵⁵. Emerson R., Messinger S., "The Micro-Politics of Trouble", *Social Problems*, 1977, 25, 2, p. 121-134.

¹⁵⁶. Latour B., "Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité", *Sociologie du travail*, 1994, 4.

¹⁵⁷. Autour de cette topique : Tassin E., "Espace commun ou espace public ? L'antagonisme de la communauté et de la publicité", in *Hermès*, 1991, 10, p. 23-37 ; ou Rancière J., *Aux bords du politique*, Paris, Osiris, 1990.

s'élaborent des outils de catégorisation, de qualification et de quantification, où se stabilisent des versions plus ou moins acceptables pour les parties et où se profilent des enjeux de conflit et des points de controverse, où émergent en regard des figures des coupables et des victimes les figures des défenseurs et des réparateurs. Ces processus de textualisation et de certification d'événements, d'évaluation et de résolution de problèmes, d'authentification ou de témoignage autour d'informations, d'expertise et de contrôle de procédures, de relance des polémiques ou de clôture des conflits, contribuent à l'articulation d'une arène publique.

L'enquête peut se pencher sur le traitement des dossiers sur les risques de l'amiante, de la radioactivité ou des prions, examiner les différents dispositifs d'alerte et de vigilance, recenser les discours de dénonciation et de revendication des associations civiques, les discours de description, d'expérimentation et d'explication des laboratoires scientifiques ou les discours d'audit, de délibération et de prescription des commissions parlementaires. Elle peut porter sur les configurations et les transformations des affaires judiciaires comme celles de la corruption des partis politiques ou des mises sur écoute illégales, reconstituer les dossiers d'instruction judiciaire, rassembler les coupures de presse, les entretiens avec des témoins et les informations sur des sites Internet, suivre les travaux d'élaboration de nouvelles lois à l'Assemblée et enregistrer les variations de l'opinion jaugée par les sondages. Ce sont des lieux et moments privilégiés où le caractère du " tenu pour allant de soi " (taken for granted) ou du " vu mais non remarqué " (seen but unnoticed) qui indexe les expériences et les activités ordinaires se défait. S'affrontent alors des versions plus ou moins concurrentes de la définition de situations qui ont pu être signalées par des tireurs d'alarme ou des lanceurs d'alerte (whistleblowers)¹⁵⁸, à moins qu'elles aient été prises en charge par des acteurs collectifs qui s'en sont fait les porte-parole, les ont soumises à contrôle expérimental et à raisonnement juridique, à controverse experte et à protestation civique, ou alors qu'elles aient été relayées par des organes médiatiques, des instances judiciaires et des représentants politiques.

¹⁵⁸. Jasper J. M., *The Art of Moral Protest : Culture, Biography, and Creativity in Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

S'affrontent de même des versions du bien commun partagées par les membres de communautés professionnelles ou territoriales, de minorités culturelles ou religieuses, qui s'agrègent stratégiquement en vue de faire valoir leurs droits, leurs intérêts ou leurs opinions, ou des versions du bien commun qui revendiquent une portée générale par-delà les différences concrètes entre personnes et groupes ou qui cherchent un compromis entre leurs diverses positions.

L'analyse ne se donne plus d'avance un ordre institutionnel ou un ordre symbolique. Les acteurs ont des prises sur des situations qu'ils perçoivent comme problématiques et qu'ils s'efforcent de résoudre collectivement à travers des activités de définition, d'organisation, de coopération et de justification. Le travail de pilotage collectif n'est pas pour autant le fruit d'une créativité débridée : il est précontraint par des cadres d'ordre technique et éthique, juridique et politique. Le point de départ de l'analyse est ce que J. Dewey a qualifié de situation problématique¹⁵⁹. L'ébranlement des repères de l'expérience collective ou des routines de l'activité collective peut avoir divers motifs : l'irruption d'un événement qui rompt les certitudes établies de la vie quotidienne¹⁶⁰ et menace un milieu (l'annonce de la construction d'une centrale nucléaire à Plogoff, la découverte de la destruction programmée du quartier du Bas-Belleville) ; la conjonction d'indices qui mettent en alerte et appellent la vigilance¹⁶¹ (les imputations scientifiques d'une corrélation entre maladie de Kreutzfeld-Jakob, farines animales et vaches folles ; ou le lien entre hausse des factures de l'eau, modes d'attribution des marchés publics et scandales politico-financiers) ; la cristallisation d'un sentiment

¹⁵⁹. Dewey J., *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1993.

¹⁶⁰. Snow D., Cress D. M., Downey L., Jones A., "Disrupting the Quotidian : Reconceptualizing the Relationship Between Breakdown and the Emergence of Collective Action", *Mobilization*, 1998, 3, p. 1-22.

¹⁶¹ Chateauraynaud F., Torny D., *Les sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Editions de l'EHESS, 1999, proposent une remarquable enquête sur les dossiers des prions, de l'amiante et de la radioactivité et élaborent un modèle de transformation de sept "configurations traversées par un processus d'alerte" : vigilance, alerte, controverse, polémique, affaire, crise et normalisation.

d'injustice¹⁶² face à des dommages subis ou à subir (la dévalorisation des patrimoines privés et la dégradation de la qualité de la vie à proximité des lignes de haute tension, des autoroutes ou des voies de TGV)¹⁶³ ; une décision de politique publique (la transformation du régime des caisses d'assurance retraite par le plan Juppé en 1995), une action associative (la bataille navale engagée par Greenpeace contre la marine française à Muroroa) ou une affaire médiatique (le tirage au sort de l'allocation de molécules anti-protéases à des malades du sida¹⁶⁴) qui touchent " l'opinion " et provoquent la mobilisation.

C'est le bouleversement du " cours des choses " qui fait percevoir et définir une situation comme problématique. Le trouble éprouvé peut être initialement flou, à peine un malaise affectif ou une irritation morale, une rumeur de réprobation ou un sentiment d'inacceptable. Il va devenir l'enjeu d'un travail collectif d'identification et de reconnaissance, de catégorisation et de stabilisation qui le constituera comme problème public en l'inscrivant au foyer d'activités interprétatives et d'activités pratiques¹⁶⁵. Le problème public est configuré en simultanéité ou en succession sur différentes scènes publiques, plus ou moins institutionnalisées. Il acquiert ce statut de publicité en devenant un enjeu de *focalisation de l'attention publique* et de *traitement par l'action* publique. L'opinion s'en empare, on en parle entre soi, des bruits circulent qui appellent confirmation ou démenti, on s'inquiète des conséquences pour la collectivité ; les organes médiatiques s'en font la caisse de résonance et les manchettes de journaux ou les titres de reportages font entrer le problème dans la bourse des valeurs fluctuantes des " sujets porteurs " sur l'agenda médiatique ; des experts consultés par des agences

¹⁶². Gamson W. A., Fireman B., Rytina S., *Encounters with Unjust Authority*, Homewood, Ill., Dorsey, 1982

¹⁶³. Lolive J., *Les contestations du TGV Méditerranée. Projet, controverse et espace public*, Paris, L'Harmattan, 1999 ; Catherin V., *La contestation des grands projets publics. Analyse microsociologique de la mobilisation des citoyens*, Paris, L'Harmattan, 2000.

¹⁶⁴. Delgalarrondo S., Urfalino P., " Choix tragique, controverse et décision publique. Le cas du tirage au sort des malades du sida ", *Revue française de sociologie*, 2000, 41, 1, p. 119-155.

¹⁶⁵. Cefai D., " La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques ", *Réseaux*, 1996, 75.

administratives s'engagent dans toutes sortes d'opérations de preuve et d'épreuve, de diagnostic et de pronostic ; des scientifiques et des politiciens entrent dans des polémiques sur des données factuelles ou statistiques, dans des controverses sur des procédures et des principes ; des avocats représentant des associations de défense de victimes ayant subi des dommages ou des associations de protection de biens érigés d'intérêt général invoquent le droit et actionnent la machine judiciaire. Des configurations d'acteurs se forment, certains titulaires de leur légitimité de par le droit, comme les fonctionnaires, les élus ou les juges, d'autres gagnant leur représentativité en traversant les épreuves de la maîtrise des dossiers et du soutien de leurs affiliés, comme les associations civiques. Une arène publique se déploie ainsi, dans le cadre fixé par des hiérarchies de principes constitutionnels, de dispositifs légaux, de cadres institutionnels et de logiques organisationnelles, sur des scènes politiques, administratives, judiciaires, médiatiques et sur les scènes de la vie quotidienne des citoyens ordinaires. C'est là que la formation de l'opinion publique et l'émergence de normes¹⁶⁶ éthiques et juridiques d'un bien-vivre ensemble doivent être examinées.

LIEUX ET MOMENTS : LA DISPERSION DES ARENES PUBLIQUES

Une perspective interactionniste et pragmatiste abandonne une vue objective, de survol ou de surplomb sur l'espace-temps public et le saisit en train de se faire, à travers le travail de sa configuration, de son unification et de sa légitimation par des faisceaux d'activités et d'interactions. Les théâtres d'opération et les champs de manœuvre sont multiples. Les situations d'échanges d'arguments, sur des plateaux médiatiques (face-à-face entre politiciens ou émissions de débat) ou dans des assemblées délibératives (Conseils municipaux ou régionaux), et plus techniquement dans des "forums délibératifs" et des "arènes décisionnelles"¹⁶⁷, sont trop souvent prises pour le parangon de l'activité de configuration de la res publica. Elles ne sont pourtant que l'un des lieux et moments de la constitution des problèmes publics, de la définition des biens publics et de l'engagement de politiques publiques. De fait, une

¹⁶⁶. Turner .H., Killian L. M., *Collective Behavior*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1957.

¹⁶⁷. Au sens de Muller P., Jobert B., *L'Etat en action*, op. cit., 1987.

arène publique s'articule à travers des formes d'action collective, des mises sur agenda médiatiques, des états de l'opinion publique et des dispositifs de l'action publique. On distinguera ainsi :

. la constitution d'associations, de coordinations ou de mouvements de dénonciation et de revendication, et leurs alliances et conflits avec des membres ou des représentants d'autres organisations et institutions (problématique des actions collectives). Chacun de ces collectifs prend corps et donne de la voix. Il est lui-même engagé, par l'intermédiaire de ses porte-parole, leurs prises de position déclaratives et leurs participations en personne à des réunions, dans une multiplicité de situations de recrutement et de mobilisation (porte à porte, distributions de tracts ou interactions au local), de débat (Conseils de quartier, émissions de TV et radio), d'information (interactions avec les journalistes), mais aussi de négociation technique et urbanistique (dispositifs de concertation urbaine, réunions avec ingénieurs et urbanistes), de bataille juridique et judiciaire (tribunaux administratifs) et de coordination avec d'autres associations (constitution d'un " champ inter-organisationnel ") ;

. la prise en compte par les agendas médiatiques de certains registres d'informations, de diagnostics et de prévisions, de messages critiques, de témoignages vécus et de récits d'événements (problématique des agendas médiatiques). Les relations de collaboration entre politiciens ou militants et journalistes, entre agences étatiques et mass médias ont été qualifiées de " symbiose asymétrique ". Plus précisément, les chaînes d'opérations qui conduisent du recueil de ce qui est individualisé comme une information, de mise en forme dans des communiqués de presse transmis par des agences, de rédaction d'articles ou d'éditoriaux discutés par des rédactions, de préparation de la hiérarchie des nouvelles au journal télévisé, sont des phases de cadrage des informations. Et la coordination entre ces différents processus, avec des phénomènes de compétition entre organes de presse en vue de gagner l'attention publique et d'attirer le plus fort lectorat, et avec des phénomènes d'amplification et d'objectivation de dossiers ou d'histoires qui deviennent des affaires, est au cœur de la publicisation des problèmes publics ;

. la transformation des formes d'investissement affectif, sensible et moral dans des thèmes d'intérêt et de préoccupation, à travers la mouvance des courants d'opinion (problématique de l'opinion publique).

L'émergence d'un problème public n'est pas une simple affaire cognitive. Elle engendre de nouveaux personnages (les "minorités visibles", les "enfants battus", les "vaches folles" ou les "nuages radioactifs"), et toutes sortes de raisonnements et d'arguments les concernant. Mais elle fait aussi paraître des formes de compassion, d'indignation, de peur ou de joie, de méfiance politique ou de croyance idéologique, ainsi que des flux d'énergie de protestation, des sentiments de scandale et de colère, des mouvements de réprobation et de rejet, des attentes de réparations et d'excuses. C'est à vrai dire un théâtre de sens qui se met en place, avec ses attractions et ses aversions, ses alignements et ses sensibilités, ses appels au respect ou à la raison;

.l'inscription sur les agendas gouvernementaux, législatifs ou administratifs de l'urgence de prendre des décisions politiques et de monter des dispositifs d'action publique (problématique de l'action publique). On se réfère alors aux dynamiques de discussion qui prennent place dans des forums officiels, des think tanks ou des comités de pilotage. Ces processus de lobbying ou de marchandage dans les "antichambres officieuses" du pouvoir permettent d'accélérer la prise en compte d'un dossier et de le mettre à l'ordre du jour. Chaque dossier a ses requérants et ses plaignants, il est soutenu par des collectivités territoriales, par des partis politiques ou des organisations syndicales, par des associations de protestation ou de revendication, dont les demandes sont transmises par des "passeurs", des "médiateurs" ou des "traducteurs" en vue d'être recevables par des élus ou des hauts fonctionnaires. Les opérations sont alors multiples : commanditer des enquêtes, lancer des consultations, engager des concertations, décider d'une politique, rédiger des décrets, voter des lois, mettre en place des dispositifs et mobiliser des relais de communication.

Chacun de ces processus se diffracte donc en de nombreux lieux et moments. A la place d'un espace-temps isotrope, pensé sur le modèle de la géométrie euclidienne ou de la physique newtonienne, des échanges marchands de l'économie libérale ou des droits civiques de l'Etat de droit — un espace-temps de circulation sans entrave et de mise en équivalence des personnes, des biens et des signes — nous avons donc une multiplicité de situations composites, dont l'unité interne et dont la relation externe, la coordination spatiale et l'enchaînement temporel sont problématiques. L'espace se décompose en une multiplicité de lieux de

focalisation de l'attention, en une architecture de scènes publiques ; le temps en différents types de temporalisation, chacun avec ses propres rythmes et ses propres qualités.

Le défi est alors, en contrepoint de cette décomposition descriptive et analytique, de montrer a) par quelles opérations l'espace public se constitue comme unitaire, sans territoires privatifs, comme lieu de libre expression et de libre échange d'opinions, et comme lieu de constitution de problèmes publics provoquant l'attention des citoyens et de leurs représentants . Autrement dit, comment l'espace public est produit dans le glissement les unes dans les autres de structures d'horizon hétérogènes et de grandeurs d'échelle disparates, allant des toutes petites interactions civiles et inciviles aux mobilisations collectives sous le signe du civisme, des politiques localisées dans la proximité et la quotidienneté aux politiques publiques mises en œuvre par les Etats ou les organismes transnationaux ; b) et par quelles opérations le temps public s'articule en horizons de mémoire, où des événements qui font saillance scandent une durée partagée, où des histoires quotidiennes, officielles et savantes, militantes et étatiques s'entrelacent les uns aux autres, où les trains de la longue durée et de l'émergence événementielle s'entrechoquent — et le temps public ouvre à des horizons d'anticipation, dans lesquels se déploient des attentes et des projets communs, où sont balisés des avenir plus ou moins normés techniquement, scientifiquement, politiquement ou idéologiquement et où, au bout du compte, des acteurs peuvent donc se rencontrer, coopérer et communiquer dans l'actualité de l'ici et maintenant.

Une arène publique n'est pas un espace-temps uniforme et homogène, sinon dans le registre du droit. Elle se disperse en une multiplicité de scènes publiques, chacune justiciable d'une série d'analyses de situation, et reliées entre elles en un archipel de micro-arènes publiques¹⁶⁸. En circulant entre différents plans et points de vue, en élargissant ou en rétrécissant la focale d'observation, la société civile et la société politique ne se donnent plus à contempler en surplomb. L'attention se porte vers une constellation d'activités pratiques et interprétatives dans

¹⁶⁸. B. François et E. Neveu, art.cit., p. 48, évoquent cette fragmentation de l'espace public et s'interrogent sur le pouvoir d'unification et d'homogénéisation de la métaphore spatiale. Ils revendiquent le passage “ de l'agora à l'archipel... des espaces publics pluriels et mosaïques ”.

des lieux et à des moments dispersés¹⁶⁹. Négociations dans des cénacles fermés entre groupes de pression et membres de l'Assemblée européenne; rencontres de travail entre hauts fonctionnaires de l'administration publique; élaborations de stratégies de communication publique dans les cabinets ministériels; réunions ritualisées de concertation publique entre représentants des pouvoirs publics et de la société civile; conférences de presse où sont concoctés des éditoriaux dans des journaux quotidiens; colloques de chercheurs ou prises de parole intempestives de citoyens en colère dans des conseils de quartier; réunions d'associations qui rédigent, des tracts ou des affiches; défilés de manifestation dans la rue où sont scandés des slogans de protestation. Et parfois, absence de publicisation des problèmes, qui sont réglés par application routinière de programmes de résolution.

Ainsi, le public n'est pas un sujet collectif, à même de s'auto-organiser et de s'auto-gouverner, comme les mythes fondateurs de la volonté générale l'avaient laissé croire, jusque dans les projets d'autogestion des années soixante-dix ; et de même faut-il s'arracher à cette illusion du sujet collectif, qui ne cesse de ressurgir de la sociologie de l'opinion publique ou du mouvement social, ou sous toutes sortes de figures communautaristes, populistes ou nationalistes. Parler d'arène publique implique d'être vigilant pour ne pas restaurer a priori cette unité perdue. On a affaire à une intrication de scènes et de coulisses, d'horizons et de perspectives qui se spatialisent et se temporalisent en fonction des systèmes de pertinences interprétatives et pragmatiques des acteurs en contexte. L'enjeu est de saisir les liaisons entre ces lieux et ces moments d'un procès de publicisation, en s'appuyant sur les repères mêmes des activités situées.

Les liaisons qui se tissent entre les éléments de ces " anarchies organisées "¹⁷⁰ sont plus ou moins institutionnalisées. Elles peuvent être

¹⁶⁹. Joseph I., *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1984.

¹⁷⁰. L'expression est de Cohen M., March J., Olsen J., " A Garbage Can Model of Organizational Choice ", *Administrative Science Quarterly*, 1972, 17, 1 ; et pour une application : Elder C., Cobb R., " Agenda Building and the Politics of Aging ", *Policy Studies Journal*, 1984, 13, 1, p. 115-129.

frayées par des dispositifs stables de circulation des discours et des objets, de mise en équivalence entre situations et de mise en interdépendance des acteurs, fixés par des règles de droit ou par des réglementations (ex : le droit de l'urbanisme ou les procédures de DSQ dans une arène de conflit urbain). Elles peuvent être intriquées dans des agencements de coopération, fixés par des conventions négociées ou par des usages consacrés (ex : collaborations, pensées sous le titre de partenariat ou de concertation, entre associations locales et services techniques de la ville). Les acteurs disposent également de "cartes cognitives" qui, sans leur donner accès à une vue panoramique de la situation, leur permettent de prendre du champ ou de la hauteur, et de s'orienter en anticipant des déroulements typiques d'actions ou d'événements (ex : les anticipations stratégiques des décisions des adversaires ou des conséquences d'une élection sur la poursuite d'une politique urbaine). Un autre opérateur de connexion réside dans la réactivation après coup des chaînes d'informations engrangées dans les mémoires vivantes ou sédimentées dans des dispositifs techniques par les protagonistes de séries plus ou moins disjointes d'actions et d'événements. La configuration des péripéties et des accidents en un récit ordonné et sensé fait émerger des histoires : cette mise en intrigue établit dans l'espace de la narration des complexes de relations qui n'étaient pas sensibles en pratique (ex : les membres des associations retracent la carrière d'une affaire publique).

Mais le propre des problèmes publics est de "monter en publicité" en se propageant entre différentes scènes publiques¹⁷¹. La "contagion" des publics est corrélative de la "migration" des enjeux et de l'extension des disputes, moyennant des opérations de traduction¹⁷² ou de transcodage¹⁷³

¹⁷¹. Joly P. B., Marris C., "Mise sur agenda et controverses : une approche comparée du cas des OGM en France et aux Etats-Unis", in Risques collectifs et situations de crise. Bilans et perspectives, colloque CNRS, Paris, février 2001.

¹⁷². Callon M., "Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc", *L'Année sociologique*, 1986, vol. 36.

¹⁷³. Lascoumes P., *L'Eco-pouvoir. Environnements et politiques*, Paris, La Découverte, 1994 ; ou "Rendre gouvernable : de la 'traduction' au 'transcodage'. L'analyse des processus de changement dans les réseaux d'action publique", in *La gouvernabilité*, coll. CURAPP, Paris, PUF, 1996.

(de données, de catégories et de raisonnements) ou des opérations de “ mise en commensurabilité ” (par des mesures et des analyses quantitatives)¹⁷⁴. La définition de la situation problématique est ainsi commandée par des transferts de schèmes de compréhension et de stocks d’information (ex : les déclarations à un commissaire d’enquête publique sont codifiées conformément à des idiomes publics et entrent en résonance avec des articles de journaux, des plaidoyers d’avocats ou des déclarations de politiciens) ; tandis que les acteurs, leurs compétences et leurs revendications circulent d’une scène à l’autre, des réseaux d’activistes sont mobilisés autour des différents enjeux, les procédés de cadrage connaissent des remaniements successifs¹⁷⁵ et des fenêtres d’opportunité politique s’ouvrent. Le procès de publicisation est la résultante de ces connexions entre activités situées. Plus le “ décloisonnement ” est fort entre des scènes auparavant disjointes, plus les conflits et les épreuves se surdéterminent les uns les autres et transcendent leur ancrage local, plus la mobilisation de l’attention publique est forte et plus le problème est perçu comme urgent à résoudre sur les agendas médiatiques ou gouvernementaux¹⁷⁶. Les liens entre ces éléments ne sont pas donnés s’avance, ils se configurent dans cet “ espace d’intervalles ” qu’est l’arène publique.

LOGIQUES DE RATIONALITE ET DE LEGITIMITE : DES ACTEURS PLURIELS DANS DES MONDES COMPOSITES

Un bel exemple de composition entre logiques de rationalité ou de légitimité pourrait être la bataille publique qui s’est engagée autour de la construction d’un barrage en Arizona, l’Orme Dam. Les Indiens Yavapai ont revendiqué leur attachement aux terres sacrées et ont été soutenus par

¹⁷⁴. Espeland W., “ Commensuration as a Social Process ”, *Annual Review of Sociology*, 1998, 24, p. 313-343.

¹⁷⁵. Snow D. A., Rochford D., Worden S. K., Benford R. D., “ Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation ”, *American Sociological Review*, 1986, 51, p. 464-481, décrivent par exemple des opérations de connexion, extension, amplification et transformation des procédés de cadrage.

¹⁷⁶. M. Dobry a décrit une dynamique des crises analogue dans sa *Sociologie des crises politiques*. La dynamique des mobilisations multisectorielles, Paris, Presses de la FNSP, 1986.

des myriades d'organisations environmentalistes et indigénistes, redoublant l'argument du respect des traditions culturelles par celui de la préservation d'un site naturel. Au sein de l'administration publique, l' " autorité bureaucratique " et l' " hégémonie technocratique " de la vieille garde se sont heurtées au désir d' " arbitrage démocratique " de la génération montante des fonctionnaires publics. Toutes sortes d'associations civiques et professionnelles, de groupes de pression et d'organes de presse ont pris en charge les intérêts déclarés des ingénieurs, des entrepreneurs, des habitants de Phoenix et des cultivateurs de la région¹⁷⁷. Les membres de ces groupes d'acteurs obéissent à différentes logiques de rationalité et de légitimité. Chaque situation fait tenir ensemble des séries d'enchaînements de rites, de civilités et de cérémonies qui règlent la vie des institutions ; des complexes d'opérations de recueil et d'enregistrement, de mesure et de calcul, d'agrégation et de comparaison de données ; des procédures d'enquête auprès de témoins ou de consultation d'experts ; des mesures d'application de règlements et de lois, de procédures administratives et de décisions judiciaires ; des activités de production, d'administration et de réception de faisceaux de preuves qui visent à convaincre divers publics, juges ou décideurs. Les acteurs, pour faire entendre leurs voix et faire valoir leurs intérêts, leurs droits et leurs principes, accomplissent des performances concurrentes de dénonciation et à de justification, de description et d'évaluation, d'explication et d'interprétation. Le modèle de la rationalité communicationnelle, celui du plaidoyer, du dialogue ou de la controverse entre parties adverses, le plus souvent retenu par les philosophes, n'envisage qu'une des modalités de configuration de la chose publique parmi d'autres. De même, le modèle de la rationalité stratégique ou de l'utilité subjective, qui fait le bonheur des économistes et des sociologues, ne prend en compte que la dimension du calcul du ratio entre investissements et bénéfices escomptés, conformément à des principes d'efficacité, de productivité ou de rentabilité.

Au lieu de quoi il faut parvenir à saisir comment un acteur plongé dans une situation problématique va produire du sens, en respectant un

¹⁷⁷. Espeland W. N., *The Struggle for Water : Politics, Rationality, and Identity in the American Southwest*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.

certain nombre de contraintes qui s'imposent à lui, à son insu ou en toute conscience — sans jamais être totalement déterminé par l'obéissance à des “normes intériorisées”, par l'imposition de “représentations collectives”, par la soumission à des “rapports de domination”. Chaque acteur gère son insertion dans des réseaux de liens plus ou moins faibles, répond à des obligations plus ou moins lâches de réciprocité, d'entraide ou de solidarité, trouve en interaction avec ses pairs des “points d'appui conventionnels”¹⁷⁸, mobilise des référentiels alternatifs d'expérience et d'action, plus ou moins formalisés et codifiés. Chaque acteur s'accommode à des “réseaux en chaîne d'humains et de non humains” qui produisent leurs économies cognitives et affectives, qui transportent des stocks de mémoire sédimentée¹⁷⁹ et des langages de description, de qualification et d'évaluation¹⁸⁰, et qui les impliquent dans des dispositifs hybrides, indissociablement scientifiques et juridique, techniques et politiques, qui façonnent les termes de leur action et de leur jugement¹⁸¹. Les acteurs ne sont pas agités par des mouvements browniens, sans queue ni tête, ni déterminés par des structures sociales et politiques. Ils ne sont pas des entrepreneurs de leur propre vie, sujets rationnels nageant dans les eaux glacées du calcul égoïste, pas plus que de braves et intègres citoyens, tout entiers dédiés à la recherche de la cité la meilleure. Ils ne sont ni les sujets autonomes de la connaissance et de la morale kantienne, ni les vecteurs de structures sociales, déterminables comme des effets de position et de trajectoire ou de distribution de capitaux. Pensons les plutôt comme des acteurs pragmatistes, qui émergent au cours de leurs actions, pour qui les problèmes de l'être et du devoir-être, tout en étant pré-réglés par des formules typiques disponibles dans des réserves d'expériences disponibles,

¹⁷⁸. Dodier N., “Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique”, *Réseaux*, 1993, 62, p. 65-85.

¹⁷⁹. Latour B., *Les microbes : guerre et paix, suivi de Irréductions*, Paris, Métailié, 1984, par exemple.

¹⁸⁰. Bessy C., Chateauraynaud F., *Experts et faussaires. Sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 1995.

¹⁸¹. Latour B., *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 1999.

se posent avant tout dans le cours de la définition et de la résolution de situations problématiques¹⁸².

L'idée d'une constance et d'une continuité des dispositions ou d'une unité des intentions des acteurs est alors inappropriée. Les acteurs, individuels ou collectifs, présentent des façades à géométrie variable selon les types de disputes, les agencements d'objets, les relations de coordination, les jeux de langage où ils sont engagés. Par exemple, les associations de lutte contre le Sida se distribuent les unes par rapport aux autres selon des formes d'engagement relativement stabilisées par des choix en matière de définition d'une identité publique et d'enjeux de mobilisation ; mais leurs positions sont variables et flexibles selon qu'elles se prononcent sur le statut des patients face aux médecins et sur les techniques de soin appropriées, sur l'adéquation des actions de santé publique et des stratégies des industries pharmaceutiques, sur la mise en circulation de certains cocktails de molécules, sur la référence ou non à la stigmatisation et à l'exclusion des homosexuels, sur les manières de faire passer l'information et d'instrumentaliser les médias¹⁸³. La croyance en l'unité et en l'identité de telles associations, scellée par leur nom, fixée par leurs statuts, entretenue par leurs représentants, revendiquée par leurs militants a quelque chose d'illusoire. Les acteurs sont partagés entre plusieurs mondes¹⁸⁴, qu'ils composent les uns avec les autres et entre lesquels ils commutent. Ils ont parfois besoin de traducteurs et de passeurs, de médiateurs et d'arbitres pour se comprendre et se coordonner. Leur rapport au monde n'est pas réductible à celui d'*homo œconomicus*, même un peu complexifié par quelques hypothèses sociologiques : les acteurs sont des êtres affectifs, moraux et politiques. S'orienter dans une arène publique, c'est pour eux, à travers des procès d'ajustement à des situations et de gestion de leurs interactions, par-delà la mise en œuvre de

¹⁸². Sur le lien entre problèmes sociaux et actions collectives : Mauss A. L., *Social Problems as Social Movements*, Philadelphia, Lippincott, 1975.

¹⁸³. Barbot J., " L'engagement dans l'arène médiatique. Les associations de lutte contre le sida ", *Réseaux*, 1999, 95, p. 3-42 ; Dodier N., " L'espace public de la recherche médicale. Autour de l'affaire de la ciclosporine ", *Réseaux*, 1999, 95, p. 109-154.

¹⁸⁴. Dodier N., " Agir entre plusieurs mondes ", *Critique, Sciences humaines, sens social*, juin-juillet 1991, 529-530, p. 427-458.

méthodologies et de technologies avérées, faire preuve de vertus d'intelligence située et de prudence pratique.

Les termes du débat sur la rationalité instrumentale, stratégique ou communicationnelle en sont du même coup déplacés. L'enquête doit épouser les contextes de sens vécu et de sens pratique des acteurs, les observer "de près", "au ras du sol"¹⁸⁵, identifier les "concepts proches de l'expérience indigène"¹⁸⁶, et restituer des épreuves de réalité, de droit et de justice in vivo et in situ, plutôt que leur substituer des modélisations trop souvent simplificatrices. Dans une arène publique, des formes de rationalité et de légitimité s'encastrent les unes dans les autres selon les enjeux situationnels ; des registres de vérité, d'équité ou de responsabilité¹⁸⁷ s'enchevêtrent dans des résolutions d'épreuves collectives. Le "consensus intersubjectif" entre acteurs raisonnables ou le "compromis d'intérêts" entre acteurs rationnels ne sont que des figures possibles parmi de nombreuses manières de sentir, de juger ou d'agir publiquement de concert. La communication entre acteurs est aussi pensée, selon les modèles disponibles, comme le travail d'alignement des opérations de définition et de maîtrise des situations par les acteurs (frame alignment)¹⁸⁸, de mise en congruence de leurs systèmes de pertinence interprétative et motivationnelle (relevance systems)¹⁸⁹, de déchiffrement herméneutique entre formes symboliques¹⁹⁰ ou de translation cognitive entre univers mentaux. Mais la communication entre acteurs est indissociable du processus d'émergence, de typification, de conventions et d'arguments, en cheville avec un processus de configuration, de

¹⁸⁵. Revel J., "L'histoire au ras du sol", in Levi G., *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

¹⁸⁶. Geertz C., *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973 ; et *Local Knowledge*, New York, Basic Books, 1983.

¹⁸⁷. Walzer M., *Sphères de justice. Une défense du pluralisme et de l'égalité* (1983), Paris, Seuil, 1997.

¹⁸⁸. Cefaï D., "Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes", in Cefaï D., Trom D., op.cit., 2001.

¹⁸⁹. Schutz A., *Reflections on the Problem of Relevance*, R. Zaner (ed.), New Haven, London, Yale University Press, 1971.

¹⁹⁰. Geertz C., *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973.

stabilisation et d'institutionnalisation d'environnements, de réseaux et d'organisations. Cette mise en perspective de la rationalité instrumentale, stratégique ou communicationnelle découle de la perception du procès de publicisation. Celui-ci n'est plus réduit aux effets des coups joués par des agents sur l'échiquier des rapports de domination matérielle et symbolique ou sur le marché de la circulation du capital, du pouvoir et du prestige, il n'est pas orienté par le modèle contrefactuel d'une intercompréhension dialogique entre sujets présumés raisonnables, dans des circonstances de garantie de vérité, de sincérité et d'intégrité des acteurs. Il tient ensemble des banques de données statistiques, des dispositifs juridiques et réglementaires parfois très sophistiqués, des chaînes d'opérations et d'opérateurs qui ont leurs propres logiques. Le procès de publicisation résulte de la composition de petits choix, raisonnements et décisions dans des environnements qui, par les gisements de ressources et les configurations de prises qu'ils offrent, et par les ordres d'expérience et d'action qui s'y dessinent, contraignent les formes d'engagement des acteurs. Il trace sa voie dans un paysage mobile, où les alliances sont fragiles et réversibles, où des événements bouleversent la donne de façon inattendue, où tantôt l'accord est trouvé sur des formules de pondération entre intérêts et de compromis entre opinions, tantôt la bataille fait rage sans désir de transaction et sans espoir de résolution. Les choix apparaissent rationnels et légitimes non seulement parce que conformes à des traditions établies, à des systèmes normatifs ou juridiques, mais parce que soumis à des épreuves, faites de tests matériels, de témoignages fiables et de mesures expertes, et à des controverses plus ou moins normées, entre dénonciations et justifications, revendications et disqualifications.

CULTURES POLITIQUES : REPERTOIRES DE JUSTIFICATION ET REGIMES D'ENGAGEMENT

Le terme de " culture " est un piège. Les cultures politiques ont longtemps été pensées comme des " systèmes de représentations et de croyances, d'attitudes et de valeurs " qui avaient pour fonction d'assurer la continuité d'une tradition et l'unité d'une collectivité, et qui, intériorisés par les citoyens, modelaient leurs dispositions civiques et garantissaient l'adaptation de leurs préférences, de leurs attitudes et de leurs opinions aux institutions politiques. Cette conception, qui combinait une vision normative de la démocratie libérale et des hypothèses de la grande théorie parsonienne, des données quantitatives provenant de sondages et une

conception psychologique des capacités politiques, a depuis été mise en question¹⁹¹. Trois méprises doivent être évitées. Première méprise : un retour a été accompli aux contextes d'expérience et d'activité des acteurs, qui ne doit pas être entendu comme une victoire du subjectivisme sur l'objectivisme, ou des situations sur le système. Il tire en partie son inspiration de la micro-sociologie et de la micro-histoire. La rupture avec les matrices du durkheimisme, du structuralisme et des Annales permet de prévenir des montées en généralité et en abstraction trop hâtives. Elle casse des agrégats collectifs, elle défait des codes culturels ; elle tend à densifier les descriptions et à dénaturiser des catégorisations tenues pour allant de soi ; elle insiste sur la dimension des processus d'action et d'interaction qui engendrent des systèmes sociaux et culturels. Qu'il s'agisse de territoires ou de mémoires, d'identités ou de sociabilités, la prise en compte de la pluralité des perspectives des acteurs, de la dispersion des situations et de la distribution des savoirs doit être redoublée de celle de la multiplicité des feuilletages, des emboîtements et des chevauchements entre grandeurs d'échelle. Le point de vue géométral ou synoptique de l'observateur se défait dans la multiplicité des points de vue des acteurs qui sont les opérateurs de connexion entre leurs contextes d'expérience et d'action. La cohérence et la continuité des cultures politiques sont le produit de séries de micro-phénomènes individuels et collectifs.

Deuxième méprise : celle qui accrédirait le postulat d'une unité de l'acteur et de la situation. Ce principe de constance temporelle et d'identité contextuelle de l'acteur a été remis en cause par les notions de "multiplicité" des moments temporels du Self de G. H. Mead, de "contrepoint" de la partition entre provinces de sens d'A. Schutz, de "dissociation" des cadres d'engagement dans la situation d'E. Goffman ou de "composition" entre régimes pragmatiques d'action de L. Boltanski et L. Thévenot. Les cultures politiques ne peuvent pas être détachées des lieux et des moments de leur réalisation dans des activités en situation. Elles s'incarnent certes dans des institutions, des œuvres et des textes qui forment des univers politiques, mais ces univers politiques sont des contextes disjoints, où coexistent et s'imbriquent des formes de rationalité et de légitimité pas toujours consistantes. Les acteurs sont les coordinateurs, les pivots ou les pilotes de situations qu'ils tentent de

¹⁹¹. Cefaï D. (dir.), Cultures politiques, Paris, PUF, 2000.

maîtriser en se pliant à des grammaires, à des rituels ou à des conventions de la vie publique.

Dernière méprise : celle d'une lecture en termes de psychologie politique. Les cultures politiques renverraient à une dimension intériorisée des constellations de "représentations" ou de "mentalités", d'"idées", de "valeurs" ou de "croyances". Leur localisation subjective dans les esprits des individus serait le pendant de leur assignation objective à des structures sociales et politiques. Mais les idiomes politiques de l'émotion et de la conviction, de la sensibilité et de l'affectivité, de l'identité et de l'opinion sont des "formes symboliques publiquement disponibles"¹⁹², des formats narratifs, dramatiques ou rhétoriques qui jouent comme des contraintes de publicisation sur les manières de mettre en scène, en argument et en récit des situations. Que l'on se réfère à K. Burke ou à G. H. Mead, à C. Geertz ou à J. Gusfield, ce sont des référentiels *d'expérience et d'activité publique* par où s'ajustent des spatialités et des temporalités, se recourent et s'entrelacent des trajectoires, se définissent et se maîtrisent des situations, s'engagent des mobilisations qui ont leurs raisons et leurs causes, se réifient des entités collectives et des biens communs. Ce sont des façons de faire des mondes, dans des arrangements de personnes et de choses toujours contextuels et provisoires : non pas des dispositions psycho-politiques, mais des procédés de cadrage public *d'univers politiques*. Les squelettes d'attitudes, d'opinions et de motivations de la science politique prennent aussitôt de la chair et de la vie : les grammaires de la vie publique et les répertoires d'action et de justification sont pré-donnés à la constitution des situations publiques comme autant de réseaux notionnels et de règles opératoires qu'il faut respecter pour accomplir des actes rituels ou protocolaires, pour faire entendre des justifications ou des critiques, pour faire valoir la légitimité de dénonciations ou de revendications, pour emporter la conviction des auditoires publics et provoquer l'intervention des pouvoirs publics. Tous les acteurs sont supposés être dotés des mêmes compétences de langage naturel, et plus largement, des mêmes compétences en culture publique,

¹⁹². Keesing R. M., "Theories of Culture", *Annual Review of Anthropology*, 1974, 3 ; Swidler A., "Cultural Power and Social Movements", in Johnston H., Klandermans B. (eds.), *Social Movements and Culture*, Minneapolis, University of Minnesota, 1995, p. 25-40.

qui leur permettent de reconnaître des modes de qualification d'objets, d'événements ou de actions, des modes d'invocation de cités où bien-vivre ensemble et des modes de concevoir la coexistence civique, la responsabilité publique, l'action collective ou l'intervention étatique. Ces compétences commandent aux performances pratiques et discursives des acteurs, ainsi qu'aux opérations de lecture, de réception, de déchiffrement et d'application des auditeurs et des spectateurs.

Les cultures politiques regroupent un arsenal d'objets de toutes sortes : des rituels de commémoration ou d'institution, des liturgies, des cérémonies et des protocoles, des émotions et des passions politiques, des idiomes, des symbolismes et des imaginaires, des récits de mémoire collective. Depuis les travaux de sociologie historique de C. Tilly, elles en sont venues à inclure des *répertoires d'action* qui recouvrent des pratiques militantes, comme la pétition, la manifestation, la grève, la conférence de presse ou le sit-in, ces procédés de mise en visibilité du collectif, institués et ritualisés de longue date, qui requièrent les mêmes savoir-faire quel que soit le type de situations auxquelles ils sont appliqués ; et des répertoires de discours, transposables eux aussi de l'une à l'autre situation d'action collective, comme en France les argumentaires de l'intérêt général, de la "sauvegarde des valeurs républicaines", de la "défense des services publics" ou de la "lutte contre l'Etat jacobin", qui sont des parangons de justification, de dénonciation ou de revendication. Cette conception de méthodologies ou de technologies de la vie publique, que rend bien la métaphore de la boîte à outils¹⁹³, pose problème. Elle n'est pas fautive et a un fort pouvoir explicatif. Elle a fait ses preuves dans la déconstruction des notions de tradition et d'identité¹⁹⁴. Elle reste néanmoins limitée. Elle insiste trop sur les calculs stratégiques des acteurs, qui font des anticipations de la rentabilité de leurs investissements dans la chose publique, choisissent le parti de l'indifférence ou de l'attentisme du free rider plutôt que celui de l'engagement en faveur de causes à défendre et évaluent toujours les risques de répression ou les chances de réception de

¹⁹³. Swidler A., "Culture in Action: Symbols and Strategies", *American Sociological Review*, 1986, 51, p. 273-286.

¹⁹⁴. Hobsbawm E., Ranger T. (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 ; Bayart J.-F., *L'Illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996.

leurs demandes dans des structures d'opportunité politique. Elle traite les normes juridiques et les dispositifs institutionnels comme des moyens plus ou moins efficaces en vue d'obtenir des "profits matériels ou symboliques". Mais elle tend à perdre de vue le fait que ces éléments articulent aussi des *champs d'expérience* et des *horizons d'attente de la vie collective*¹⁹⁵.

En résumé, le terme de cultures politiques est un mot-écran, qui dissimule toutes sortes de manières de faire du sens. Mais il a le mérite de pointer vers des territoires d'action publique¹⁹⁶ et des horizons de temporalité publique, vers des compétences de langage et de jugement dont doivent être pourvus les citoyens pour s'orienter face à des événements ou à des situations publiques, et pour agir de façon cohérente et pertinente dans la production et la résolution de problèmes publics¹⁹⁷. La mise en évidence d'une dimension instrumentale ou utilitariste des répertoires d'action, d'argumentation ou de motivation a été utile pour ne pas réifier un terme générique de cultures civiques. Mais il faut également prendre en compte les contraintes normatives des systèmes juridiques et jurisprudentiels, et des idiomes administratifs, politiques, scientifiques ou médiatiques, qui encadrent le champ de ce qu'il est possible de penser et de juger, de dire et de faire ; et il faut être attentif à ce qui a été qualifié de contraintes grammaticales et dramaturgiques, rhétoriques et narratives, et qui permet de jeter un regard neuf sur les cultures publiques.

Une façon originale de décrire celles-ci est ainsi de considérer que les citoyens ordinaires inscrivent ce qu'ils disent et ce qu'ils font dans des architectures pré-données du beau, du droit ou du juste. Leur capacité à créer de nouvelles formes d'identité, de discours et d'action est bornée par cette pré-donation de ce qui fait sens dans des "univers symboliques"¹⁹⁸

¹⁹⁵. Koselleck R., *Le futur passé. Contribution à une sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990.

¹⁹⁶. Lafaye C., "Aménager un site du littoral. Entre politique et pragmatisme", *Etudes rurales*, 1994, 133-134, p. 163-180.

¹⁹⁷. Trom D., *La production politique du paysage. Eléments pour une interprétation des pratiques ordinaires de patrimonialisation de la nature en Allemagne et en France*, Thèse de doctorat, Paris, 1996.

¹⁹⁸. Berger P., Luckmann T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

qui sont autant de “ systèmes actanciels ”¹⁹⁹. Un système actanciel rend disponibles des “ réseaux conceptuels ” dont les acteurs vont se saisir pour comprendre et décrire le *theatrum mundi* partagé par des protagonistes et des antagonistes, des auditoires et des bénéficiaires ; il fournit des réponses à des questions fondamentales telles que “ qui ? ”, “ quoi ? ”, “ à cause de quoi ? ”, “ en vue de quoi ? ”, “ avec qui ? ”, “ contre qui ? ”, “ comment ? ”, “ quand ? ”, “ où ? ”, “ de quels droits ? ”, “ pour quels intérêts ? ”, “ avec quelles conséquences ? ”²⁰⁰. Il préfigure les scénarios que ces personnages actualisent et les types de relations qu’ils entretiennent, en puisant dans des répertoires dramaturgiques, rhétoriques ou narratifs²⁰¹ ; il met en place des distributions d’acteurs qui tiennent chacun leur rôle, dont les compétences, les prérogatives et les obligations ne cessent de se re-spécifier et de se complexifier tout au long de la temporalisation de leurs prises sur les situations et de leurs interactions entre eux. Il établit des vocabulaires de motifs²⁰², au moyen desquels les acteurs répondent à la question “ pourquoi faites-vous ceci ou cela ? ”, justifient leurs actes en les rendant rationnels et raisonnables, en invoquant des raisons intelligibles et acceptables publiquement. Il rend disponibles des matrices juridiques, éthiques et politiques d’attribution de causes et de désignation de fautes, des grammaires de l’imputabilité et de la responsabilité²⁰³, du “ demander des comptes ” et du “ rendre des comptes ”, au moyen desquels juger des tenants et des aboutissants d’une affaire, évaluer des culpabilités et réparer des torts. Il rend enfin disponibles des idiomes publics de la dénonciation, de la contestation et de la revendication, qui permettent à des actions collectives de s’agrèger, de gagner reconnaissance publique, de se poser pour des bénéficiaires contre

¹⁹⁹. Boltanski L., “ La dénonciation ”, in *L’Amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990, p. 267.

²⁰⁰. Ricœur P., *La sémantique de l’action*, Paris, CNRS, 1977 ; Quéré L., “ Agir dans l’espace public ”, in L. Quéré, P. Pharo (dir.), *Les formes de l’action*, Raisons pratiques, Paris, Editions de l’EHESS, 1990, p. 85-112.

²⁰¹. Sur la rhétorique : Perelman C., Olbrechts-Tyteca L., *Traité de l’argumentation*, Bruxelles, Editions de l’UdB, 1988.

²⁰². Mills C. W., “ Situated Actions and the Vocabularies of Motive ”, *American Sociological Review*, 1940, 5, 6, p. 904-913.

²⁰³. Hart H. L. A., “ The Ascription of Responsibility and Rights ”, in *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. XLIX.

des adversaires, de faire valoir des droits, de défendre des victimes, de lutter pour leurs intérêts ou de se battre pour des principes. Des claviers de cadres d'indignation, de révolte et d'injustice²⁰⁴, de modes d'invocation de la chose publique et de formules de réalisation du bien public sont ainsi rendus disponibles corrélativement à l'émergence de *dramatis personae* qui jouent des rôles et composent des drames et de formats narratifs grâce auxquels on peut suivre le fil des histoires racontées par ces personnages. L'intelligibilité et la recevabilité des performances des acteurs dépendent de leur conformité à des grammaires de la vie publique. En contrepoint, ces grammaires de la vie publique commandent aux opérations de lecture, de déchiffrage et d'application des membres de ces publics, qui sélectionnent, interprètent et jugent les performances auxquelles ils assistent.

Une dernière tentative qui mériterait d'être davantage explorée est celle la sociologie pragmatique proposée à la suite de L. Boltanski et L. Thévenot²⁰⁵. Faute d'obéir à des contraintes de publicisation, les prétentions à la réalité et à la validité, à la vérité et à la légitimité des discours des acteurs " tombent à plat ", sont jugées inacceptables, inconvenantes ou impertinentes. Leurs stratégies et leurs tactiques sont disqualifiées, soit parce que contraires à l'intérêt général, et stigmatisées de particularistes ou de corporatistes, soit parce que non conformes aux règles en usage de la controverse publique²⁰⁶. Les procédés de dénonciation, de justification, de critique et de revendication qu'ils mettent en œuvre sont irréductibles à des " schèmes idéologiques ", à des " ressources symboliques " ou à des " outils stratégiques ". Sans doute les acteurs ont-ils souvent un rapport utilitariste aux règles de droit, mais aussi à certains types d'actes et de discours publics. Mais ce faisant, ils se plient aux règles du jeu qui commandent aux performances publiques, aux

²⁰⁴. Fireman B., Gamson W., Rytina S., Taylor B., " Encounters with Unjust Authority ", *Research in Social Movements, Conflicts and Change*, JAI Press, 1979, vol. 2, p. 1-33.

²⁰⁵. Boltanski L., Thévenot L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

²⁰⁶. Voir l'analyse de l'une de ces figures par Trom D., " De la réfutation de l'effet Nimby considérée comme une pratique militante. Notes pour une approche pragmatique de l'activité revendicative ", *Revue française de science politique*, 1999, 1.

témoignages, aux aveux, aux expertises, aux statistiques, aux expérimentations, aux argumentations, et ils ré-instituent le partage qui est fait entre intérêts privés et intérêt général, entre biens privés et bien public. Dans ce cadre, D. Cardon, J.-P. Heurtin et C. Lemieux ont proposé une intéressante analyse²⁰⁷. En partant de l'hypothèse que les locuteurs doivent rendre manifeste dans l'énoncé et dans l'énonciation la présence du public instauré comme destinataire d'une interpellation ou d'une adresse, ils distinguent le régime de la critique d'un régime de l'opinion. Quiconque ne se plie pas à ces contraintes de publicisation dans la formulation de discours ayant vocation à opiner ou à critiquer commet une erreur grammaticale et se voit opposé une fin de non recevoir. Dans le régime de la critique, le locuteur s'adresse au tribunal de la raison publique, lui soumet les pièces testimoniales et probatoires sur lesquelles il fonde son plaidoyer et en appelle au sens de la vérité et de la justice pour dénoncer ou condamner, montrer des dommages et réclamer des réparations. Dans le régime de l'opinion, le locuteur inscrit sa voix dans un concert polyphonique de points de vue : il ne s'agit plus pour lui d'arrêter un jugement en imposant de façon péremptoire la validité de l'instruction qui précède, il s'agit de prendre place dans la société des échanges de valeurs discursives, où chaque opinion vaut dans le jeu agonistique des questions et des réponses, des ripostes et provocations où elle s'inscrit. D'un côté, nous avons affaire à la défense d'une cause, avec le ton de la ferme conviction qui oblige, qui poursuit l'objectif perlocutoire de produire des effets sur les actes du récepteur et où le locuteur doit louvoyer entre montée en généralité et engagement de soi ("entre démodalisation et concernement"); de l'autre côté, nous avons affaire à l'expression d'un avis, où se donne à éprouver un sentiment personnel, qui a la visée illocutoire de créer une situation d'intercompréhension dans la conversation et où le locuteur se meut entre implication dans sa croyance et écoute des positions d'autrui ("entre modalisation et respect de la polyphonie"). Le public prend d'un côté la figure du juge et du procureur, défenseur de l'intérêt public, qui ne saurait rester indifférent face à l'inacceptable, l'inadmissible ou l'intolérable, qui doit réagir sur le mode de la réprobation universelle ou de la condamnation unanime, appliquer des règles de jugement et de délibération valables pour tous et prendre les

²⁰⁷. Cardon D., Heurtin J.-P., Lemieux C. , " Parler en public ", Politix, 1995, 31, p. 5-19.

mesures pratiques qui s'imposent ; de l'autre côté, le public prend la forme du concert de voix, où une attention égale est accordée à tous les points de vue dès lors qu'ils ne mettent pas en péril le principe de tolérance, où une sorte de coexistence pacifique ou de respect mutuel préside à leur expression et à leur circulation et où chacun depuis son lieu est conscient de la dette de sa position aux positions des autres locuteurs.

CONCLUSION

L'application d'une série de thèses pragmatistes a permis de jeter un autre regard sur la dynamique des arènes publiques. Nous avons dégagé leur caractère de scénarité et de pluralité, et montré comment elles sont soumises à des contraintes de publicisation. En suivant l'exemple d'une micro-politique du trouble, nous avons proposé une analyse des situations problématiques qui conduisent à l'émergence de publics, ces formes singulières d'activité et d'expérience collective, et corrélativement, à la genèse de problèmes publics, qui ne soient pas de pures créatures des politiques publiques. Les approches en termes de mobilisation des ressources s'avèrent alors limitées pour rendre compte des types de rationalité et de légitimité des acteurs et de leurs modes de composition du bien public. Un concept de culture politique, "civique" ou "publique", peut être réactivé dans la perspective d'une théorie de l'action : les pistes du répertoire dramaturgique ou rhétorique et du régime d'engagement public sont parmi les plus prometteuses. L'héritage pragmatiste de Chicago s'avère d'une extrême fécondité pour une sociologie des arènes publiques.

PLURALISME ET CONTIGUÏTES

Isaac Joseph^{*}

Robert B. Westbrook²⁰⁸ nous raconte l'arrivée de John Dewey à Chicago en 1894 en citant les lettres qu'il écrit à sa femme. La ville que découvre Dewey est le théâtre d'une lutte sans merci que se livrent des entrepreneurs rapaces, des politiciens corrompus et des réformateurs visionnaires. Pourtant, le jeune universitaire qui vient de quitter Ann Arbor, dit son enthousiasme à explorer Chicago, à découvrir ses salles de spectacle mal famées, ses bouges et ses taudis, ses bordels et ses meetings de l'armée du salut.

“ Chicago, écrit-il, c'est l'enfer qui se défait, plus tout à fait l'enfer, simplement le matériau d'une création nouvelle... Tout ce qui est concevable est là pour vous solliciter ; la ville semble submergée de problèmes qui vous tendent les mains et vous demandent de les résoudre ou sinon de les noyer dans le lac. Je n'imaginai pas que les choses soient à ce point phénoménales et objectives, bien plus que dans un village de campagne. Elles vous collent à la peau au lieu de vous laisser le temps d'y réfléchir... On peut ici apprécier à chaque coin de rue l'occasion absolue telle que le chaos en propose : pure matière sans aucune norme. Le premier effet est plutôt paralysant mais le contrecoup est stimulant, subjectivement au moins, et c'est peut-être à cela que sert le chaos dans le monde, bien plus qu'à faire qu'on s'en occupe. On ne peut pas s'empêcher de penser qu'il y a une “ méthode ” et que si seulement on parvenait à la saisir, les choses pourraient vraiment se débrouiller ”²⁰⁹.

^{*} . Isaac Joseph est Professeur de sociologie à l'Université de Paris X Nanterre et chercheur à l'IPRAUS-CNRS.

²⁰⁸ . Westbrook R. B., *John Dewey and American Democracy*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

²⁰⁹ . Westbrook R. B., *op.cit.*, 1991, p. 83-84.

De la stimulation subjective à l'intuition d'une méthode, l'exploration de la ville, notons-le, ne conduit nullement Dewey à s'enfermer, comme d'autres de ses contemporains critiques de leur temps, dans la hantise d'une révolte des masses. Ce qu'il observe pourrait sans doute se décrire dans les termes qu'utilise Simmel à Berlin à la même époque : l'excès de stimulations nerveuses, ses effets d'abord désocialisants (la paralysie ou la réserve) et la reconfiguration consécutive de la vie mentale du citoyen. Ce n'est pourtant pas tout à fait cette voie que suivra Dewey et c'est sans aucun romantisme qu'il s'engagera dans le mouvement réformiste du tournant du siècle. S'il faut imaginer une pensée pragmatiste de la ville qui se dessinerait à partir de cette première rencontre avec Chicago, elle tient plutôt à cette croyance en une " méthode " et en une intelligence sociale immanente ; elle est dans cet optimisme se nourrissant des situations problématiques et pariant sur la capacité des sociétés à y répondre. Univers de l'occasion (de la tyché, dirait James, de la serendipity, dira plus tard Ulf Hannerz), la ville interroge l'observateur (philosophe, sociologue, journaliste) par sa consistance même. C'est un laboratoire pour ceux qui y vivent avant de l'être pour ceux qui l'observent ou l'analysent.

En effet, si le souci pour les villes n'est pas animé par la hantise des foules et des masses, il ne trouve pas plus son ressort dans les utopies de la ville ou dans " l'administration " du paysage urbain. Quels que soient les liens entre l'imagination pragmatiste et la pensée urbanistique²¹⁰ c'est d'abord d'une anthropologie de la ville et des compétences du citoyen qu'il faut partir, au plus près des sollicitations propres à l'univers confus de la densité et de l'occasion. La méthode que l'on prendra pour objet d'enquête n'est pas celle qui consiste à sortir du chaos ou à l'ordonner du dehors, mais plutôt l'ethnométhode de l'urbanité, la logique sociale de la ville à l'œuvre.

Pourtant, dès son arrivée à Chicago, Dewey est confronté autrement à la ville, notamment aux mouvements sociaux et à la grève des ouvriers de Pullman Car Works. Et, dès les premiers mois, il est désespéré de voir ses collègues de l'Université se désolidariser des grévistes et, pour certains, appeler à la répression. Deux ans auparavant, le projet sans

²¹⁰. Ockman J., *The Pragmatist Imagination*, Princeton, Princeton University Press, 2000

lendemain d'une revue des intellectuels, Thought News, l'avait déjà déçu. Il avait participé à ce projet, sorte de nouveau journalisme avant la lettre, avec Franklin Ford et Robert Park (alors journaliste) et s'était déjà heurté à la méfiance du milieu journalistique et de la philosophie académique. Il entendait, confiait-il dans une lettre à William James, injecter un peu de vie dans une philosophie devenue discipline abstraite et distante, étudier la distribution de l'intelligence sociale et penser la société comme une machine à vapeur non seulement dans son principe mais dans son activité, comme une idée en mouvement. A la recherche d'une méthode déjà, il entendait répondre au problème que lui posait son ami Franklin Ford et montrer comment l'expérience du journaliste conduit tout naturellement à la philosophie. Comment, en effet, poursuivre une enquête journalistique lorsqu'elle est réputée terminée ? Non seulement comment ne pas s'en tenir au diktat d'un patron de presse qui ne veut qu'un " papier ", mais *comment faire vivre la liberté d'enquêter* au-delà des limites que lui imposent les structures sociales existantes ? La question du journaliste sur la nature de l'enquête, disait-il, n'est rien d'autre que la question philosophique du rapport de l'intelligence au monde réel. Si l'idéalisme dit vrai en affirmant l'unité subjective, dans l'idée, de l'intelligence et du monde extérieur, cette vérité dans l'idée doit également contrôler les conditions de son expression objective.

“ Je crois que nous sommes au début d'un grand mouvement qui verra les forces intellectuelles qui se sont rassemblées depuis la Renaissance et la Réforme revendiquer une liberté de mouvement totale et, avec le soutien du télégraphe et de la presse imprimée, obtenir une liberté d'enquêter centralisée et réclamer l'autorité de tous les autres prétendants à l'autorité. ”²¹¹

Ces deux courts témoignages sur les années de formation du pragmatisme résument assez bien la double conversion à laquelle il procède. D'abord, la conversion au monde tel qu'il est, dans sa confusion et son apparence chaotique. Elle demande que l'on sache imaginer les choses en train de se faire selon une " méthode " *à découvrir dans l'expérience elle-même*. Cette première conversion se traduit dans la profession de foi démocratique du pragmatisme qui pose que l'intelligence

²¹¹. Lettre à William James, 3 juin 1891, cité par Westbrook, op.cit. p. 54-55

est socialement distribuée et s'oppose aux certitudes de la subjectivité ou de la volonté, comme aux pensées confortables de la "gouvernance urbaine". Ensuite, la conversion à *l'enquête* comme seule position d'autorité légitime pour la philosophie et comme condition nécessaire de la réconciliation du rationnel et du réel. C'est la profession de foi qu'on pourrait dire à la fois publiciste et connexionniste : la liberté d'enquêter non restreinte, conçue d'abord sur le modèle de la communauté des enquêteurs compétents dans un laboratoire (qui prend la place du salon des Lumières), modèle étendu ensuite à la société civile dans son ensemble. A partir de là, la liberté d'enquêter est aussi extensible que la notion de public, et elle est naturellement assistée par la porosité des mondes et techniquement, par les réseaux de la communication généralisée.

On aura reconnu, dans cette double conversion, la formule du pragmatisme proposée par Gilles Deleuze. Celle d'une pluralité des mondes qui se déploie sur un plan de consistance et dont la dynamique tient moins aux conflits du jugement et à l'art libéral de séparer les sphères de justice²¹², qu'à l'expérience du mouvement et à ses conséquences sur le jugement: la connaissance déambulatoire contre l'adéquation "saltatoire" chez James ; l'écologie de la locomotion et l'hybridation des identités urbaines contre l'eugénisme et la ségrégation résidentielle chez Park ; la plasticité corrélative des publics et des figures de l'individu, chez Dewey :

"...Les Américains ont inventé le patchwork, au même sens où l'on dit que les Suisses ont inventé le coucou. Mais pour cela il faut aussi que le sujet connaissant, l'unique propriétaire, cède la place à une communauté d'explorateurs, précisément les frères de l'archipel, qui remplacent la connaissance par la croyance, ou plutôt par la 'confiance' : non pas croyance en un autre monde, mais confiance en ce monde-ci, et en l'homme autant qu'à Dieu... Le pragmatisme, c'est ce double principe d'archipel et d'espérance. Qu'est-ce que doit être la communauté des hommes pour que la vérité soit possible ? Truth et trust"²¹³.

LA COMMUNAUTE D'EXPLORATEURS ET L'ETHIQUE OBJECTIVEE

²¹². Walzer M., *Sphères de justice*, Paris, Seuil, 1997

²¹³. Deleuze G., *Critique et Clinique*, Paris, Editions de Minuit, 1993, p. 110

Cette vision, propre à la philosophie américaine, d'une connaissance accessible uniquement à une "communauté d'explorateurs" s'est construite en même temps qu'une vision naturaliste de la société, de la ville et de la démocratie. Cette contemporanéité est-elle fortuite ? Le mouvement réformiste et progressiste, celui de Jane Addams, par exemple, auquel les pragmatistes ont été très tôt associés, tente de penser l'injonction civique et l'exigence de moralité publique de la société urbaine américaine émergente au tournant du siècle selon un vocabulaire original. Ce vocabulaire de la contagion des idées, s'élabore, chez Dewey et chez Park, lecteur de Tarde, à partir de la confrontation des expériences de la foule et du public. Quel sens donner à ce doublet conceptuel pour la sociologie urbaine et la sociologie politique naissantes ? Quelle anthropologie et quelle psychologie découlent de ce vocabulaire ?

On sait les liens entre le pragmatisme et l'école de sociologie urbaine de Chicago mais on n'a pas assez étudié l'incompétence des pragmatistes à donner une vision de la ville, que ce soit celle du gouvernant ou celle d'une subjectivité quelconque. Explorer la ville, c'est partir d'un étonnement, restituer ce moment d'immersion et d'émergence phénoménale où la nature est toujours en excès, loin du face à face avec le monde qui résume le dualisme. Le refus du dualisme caractérise la pensée des trois fondateurs du pragmatisme. Chez Peirce d'abord, il correspond à une critique radicale du cartésianisme et de son expérience fondatrice du doute : nous n'avons aucun pouvoir d'introspection qui ferait abstraction du langage et des croyances publiques qui s'y enracinent ; quant à l'apparente simplicité de l'évidence privée, elle ne tient guère face à la force d'un raisonnement pluriel et public. " Loin d'être le point de départ, le plus privé et le plus personnel, la conscience de soi est le point d'arrivée, le résultat d'interactions publiques ". C'est bien à partir de ces incapacités — de l'intuition, de l'introspection, de la pensée sans signes — que nous développons nos ressources de connaissance. C'est parce que notre relation au monde réel n'est pas immédiate, mais d'emblée discursive que nous interprétons²¹⁴. Les significations ne sont pas hypostasiées mais communicables qu'elles deviennent objectives. L'objectivité n'est pas le fruit d'une correspondance entre l'esprit et le

²¹⁴. Tiercelin C., Charles Sanders Peirce et le pragmatisme, Paris, PUF, coll. Philosophies, 1993, p. 23-24

monde mais résulte d'une capacité à se mettre d'accord avec d'autres sujets.

Chez James, on trouve deux critiques du dualisme toutes deux destinées à réaffirmer le principe de continuité dans l'ordre des choses et dans celui de la connaissance. Dans l'ordre de la connaissance, le dualisme repose sur deux omissions symétriques, l'intentionnalité de l'idée et le contexte qui accompagne l'objet. Par là même, il s'oppose à la connaissance concrète qui est processuelle et contextuelle. " La manière la plus générale de distinguer ma conception de la connaissance de la conception populaire (qui est aussi celle de la plupart des épistémologues) c'est d'appeler ma conception ambulatoire et l'autre saltatoire ; et la manière la plus générale de caractériser ces conceptions, c'est de dire que la mienne décrit la connaissance telle qu'elle est concrètement, tandis que l'autre n'en décrit que les résultats envisagés abstraitement "²¹⁵. Du coup, ce qui est envisagé abstraitement comme " différence " dans l'ordre des choses — différence entre deux lieux dans l'espace, entre deux moments dans le temps — peut s'analyser en termes de " distance " pour peu que l'on quitte le régime abstrait et saltatoire de la représentation pour retrouver le mode concret, exploratoire de connaissance qui se compose de fragments d'expérience intermédiaire et qui procède de proche en proche dans un univers de conjonctions²¹⁶.

Enfin chez Dewey, le refus du dualisme tient à sa lecture de Hegel et à la perception, inspirée de Darwin, des continuités entre la matière et la vie, la vie et l'esprit, l'esprit et la société. La double leçon de l'historicisme hégélien et du naturalisme darwinien est décisive dans la formation d'une approche génétique des conduites. Les idées ne sont ni des photographies, ni des photocopies des choses et ces mêmes choses, qu'il s'agisse de la perle dans l'huître ou de la saucisse dans la machine se transforment selon les différentes manières par lesquelles un organisme agit sur elles. La nature d'une chose n'est donc pas verrouillée par, pour ou en elle-même mais a une carrière dans le temps et acquiert des propriétés nouvelles dans cette carrière.

²¹⁵. James W., *Signification de la vérité*, Lausanne, Editions Antipodes, 1998, p. 101.

²¹⁶. James W., " Encore un mot sur la vérité ", 1907, *Ibid*, p. 99-112.

L'idée d'une objectivité éthique a nourri le pragmatisme de Dewey. R. Westbrook rappelle qu'elle n'est pas réductible à l'idée d'un mode de vie universel et ne le présuppose pas. En revanche, elle pose comme idée régulatrice du politique — c'est l'option politiquement libérale et réformatrice du pragmatisme- l'existence d'une communauté fondée sur l'accord entre enquêteurs compétents. Cette communauté ne se confond pas avec une communauté d'appartenance : elle ne se constitue que dans et par une situation problématique sur le plan cognitif ou pratique. C'est une communauté dont les seules attaches communes tiennent au fait qu'elle est constituée de prétendants à la vérité ou une communauté d'acteurs responsables de leurs actes. S'il n'y a pas de contradiction entre le contextualisme et le postulat d'une liberté d'enquête non restreinte, c'est que la communauté qui se constitue dans un contexte problématique (scientifique, pratique ou politique) est une communauté de réponse et non une communauté d'affirmation comme le sont celles qui se réclament d'une identité partagée ou à défendre. Serait donc objectivable ce qui serait du regard de cette communauté d'enquêteurs confrontés à une situation problématique, et seraient objectifs les motifs et arguments publiquement communicables — c'était déjà la consigne des Lumières — que les membres de cette communauté utilisent pour parvenir à cette forme d'accord.

Jürgen Habermas a récemment montré l'opposition de ces deux manières de penser une culture objective : celle qui se fonde sur l'accord pragmatique et la conversation, et celle qui voudrait renvoyer à l'idée romantique de la nation ou du peuple le sens a priori des catégories du jugement. Pour le romantisme de Humboldt par exemple, l'horizon de sens préalablement projeté par une langue " définit la périphérie du monde " : " Toute langue trace autour de la nation qui la possède, un cercle d'où l'on ne peut sortir que pour autant que l'on entre par là même dans le cercle d'une autre langue ". Cette conception holiste et " expressiviste " de la langue qui en fait le réceptacle de l'esprit objectif, l'expression de la tradition, s'oppose à la pragmatique formelle, définie par Habermas, comme la théorie " chargée de dégager les aspects universalistes du processus devant aboutir à l'entente " théorie qui analyse, dans la recherche de l'entente, les prétentions à la validité selon deux points de vue :

“ Nous prétendons à la vérité des affirmations relatives aux choses et aux événements dans le monde objectif, et nous prétendons à la justesse des énoncés relatifs aux attentes normatives et aux relations interpersonnelles lesquelles, pour ainsi dire à la même hauteur, font partie d’un monde social qui n’est accessible que si l’on adopte une attitude performative.”...”Reste encore la question de savoir comment les universaux pragmatiques, constitutifs à la fois de l’activité orientée vers l’entente, de la discussion rationnelle et des références au monde induites par les énoncés, sont à même de faire éclater l’ethnocentrisme des images langagières du monde et des mondes vécus structurés par le langage.”²¹⁷

On propose ici une orientation de recherche permettant de penser la force de ces universaux pragmatiques et leur prétention à échapper aux impasses de “ l’ethnocentrisme des images langagières du monde ”. Cette orientation, repérable dans les écrits des philosophes et des sociologues pragmatistes du début du siècle et qui se prolonge dans l’œuvre de Goffman, consiste à penser autrement le pluralisme et à concevoir les publics à partir d’une expérience plus large que celle de l’argumentation discursive. Autrement dit à penser la ville comme expérience politique et à faire entrer l’écologie urbaine dans le champ d’une éthique objectivée.

PLURALISME ET CONTIGUÏTES

M. Walzer²¹⁸ a montré la spécificité de l’expérience américaine bâtie sur l’idée selon laquelle la démocratie n’a nul besoin d’homogénéité culturelle et où la permissivité culturelle s’oppose à l’expérience européenne de nationalisation du politique. Le pluralisme walzerien s’inscrit dans un libéralisme politique, défini comme un art de la séparation. Il s’appuie aussi sur une confiance dans le processus migratoire fondée sur l’hypothèse que les communautés de migrants ne disposent pas de leurs membres comme d’une population captive. Au contraire, la référence ethnique est un choix volontaire, “ l’invention d’une

²¹⁷. Habermas J., *Vérité et Justification*, Paris, Gallimard, 2000, p. 38-39.

²¹⁸ Walzer M., “ Pluralism in Political Perspective ”, *The Politics of Ethnicity*, Harvard, Harvard University Press, 1982, p. 1-28.

authenticité ”.²¹⁹ Cette référence n’est une affirmation que pour autant qu’elle a surmonté le travail du négatif qui préside au procès migratoire. L’affirmation identitaire est en effet, dans la carrière morale des populations migrantes, la réparation de la haine de soi qui caractérise la première génération, ballottée entre la rupture avec la culture matérielle de la communauté et la réinvention d’une ethnicité symbolique. Du point de vue de la société politique, ce travail du négatif appelle donc la tolérance parce que, du point de vue du migrant, il s’agit d’une renaissance.

On pourrait pourtant élargir la réflexion politique sur le paysage du pluralisme américain en montrant qu’il est en fait doublement borné par une psychologie de la conversion chez James qui banalise ou “ naturalise ” la reconfiguration des croyances, et par l’expérience migratoire comme expérience ordinaire de la redéfinition des situations chez William I. Thomas. L’homme pluriel est l’homme ordinaire comme être déplacé et capable de se déplacer encore, comme être de locomotion explorant un univers en archipel. Loin d’être sujet autonome ou omni-compétent, il est naturellement divisé dans son expérience de la socialisation parce que sa compétence sociale minimale consiste à passer d’une situation à une autre et à se “ convertir ” pour s’y ajuster. La référence pragmatiste la mieux connue de cette théorie de la socialisation, c’est la notion de jeu (play) chez Mead, comme premier apprentissage des rôles chez l’enfant, premier travail de figuration qui consiste à se mettre à la place d’autrui et conduit à définir la personne comme répertoire. C’est pourtant chez James qu’on trouve posées ensemble les deux thèses d’un pluralisme original qui se démarque à la fois des théories du jugement et des sphères de justice. Chez James, la division du self et la contiguïté des expériences et des situations vont de pair. Rappelons ce texte cité par Goffman sur la pluralité des mondes sociaux: “ On peut pratiquement dire que chacun a autant de personnalités différentes qu’il y a de groupes sociaux distincts dont l’opinion compte à ses yeux. Chacun montre généralement un aspect différent de lui-même à chacun de ces différents groupes. Plus d’un adolescent, qui se montre réservé devant ses parents et ses professeurs, se met à faire le malin et à jurer comme un charretier

²¹⁹. Simon P., “ L’invention de l’authenticité. Belleville, quartier juif tunisien ”, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2000, 16, 2 p. 9-41

lorsqu'il joue au " dur " avec ses jeunes amis ; nous ne nous montrons pas à nos enfants comme nous nous montrons à nos compagnons de club, à nos clients comme à nos employés, et à nos employeurs comme à nos intimes ²²⁰.

Mais c'est le même James qui pose que toute connaissance est déambulation parmi les choses et les mondes et introduit le thème de l'exploration de l'univers pluraliste par ses contiguïtés et ses jeux de miroirs :

" Il faut sauver ce fait indéniable que le contenu de l'expérience n'a pas seulement une existence propre et comme immanente et intrinsèque, mais que chaque partie de ce contenu déteint en quelque sorte sur ses voisins, rend compte d'elle-même à d'autres, sort en quelque sorte de soi pour être sue et qu'ainsi tout le champ de l'expérience se trouve être transparent de part en part, ou constitué comme un espace qui serait rempli de miroirs ²²¹.

On peut enfin rappeler que dans le manuel publié par Robert Park et Ernest Burgess en 1921, *Introduction to the Science of Sociology*, le chapitre sur l'action collective s'ouvre par une présentation qui prend pour exemples les situations ordinaires de co-présence dans une gare ou à un coin de rue. La forme la plus élémentaire de conduite collective, c'est alors le " social unrest ", à la fois trouble et malaise liés à la co-présence, agitation confuse et mobilité apparemment désordonnée. " L'importance de ce trouble c'est qu'il représente en même temps la rupture avec une routine établie et une préparation pour une nouvelle action collective. ²²²

On aura compris qu'il s'agit toujours de comprendre les voies de passage (c'est un va-et-vient incessant et dans les deux sens) de la philosophie pragmatiste à la sociologie de la ville et de l'expérience urbaine à l'expérience sociale en général. Ou, pour être plus précis, en quoi

²²⁰. James W., *The Philosophy of William James*, New York, Random House, Modern Library, p. 128-129 ; cité par Erving Goffman, *La présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit, 1973.

²²¹. James W., " La notion de conscience " (1905), *Critique*, déc. 1999, n° 64.

²²². Park R. E., Burgess E. W., *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921, p. 866.

la ville est bien plus qu'un " contexte " et un terrain, en quoi elle concerne une philosophie de l'univers pluraliste, et comment elle modifie ou retravaille les théories de l'action collective, de la coordination des activités, de la coopération ou de l'accord dans un univers de discours. Autrement dit, il s'agit de comprendre ce que la circulation et la locomotion font à la communication, ce que les interactions en gare ou au coin de la rue nous disent de la coopération et des transactions sociales, en quoi elles font loupe pour ceux qui étudient la chose publique et les ressorts d'une moralité publique et en quoi elles construisent autrement la question du pluralisme.

Dans *A Pluralistic Universe* (1909), W. James décrit l'univers pluraliste comme un univers dans lequel les choses ont des bords et où toute chose a un environnement externe. " Les choses sont " avec " d'autres de différentes manières, dit-il, mais rien n'inclut la totalité et rien ne domine l'ensemble. Le mot " et " prolonge toute phrase ". Le pluralisme autorise les choses à exister dans leur forme singulière et de manière distribuée. Ou encore, ce qui fait qu'un " multivers " devient un " univers ", c'est l'ensemble des connexions possibles ou médiates qui découlent du fait que chaque partie est liée aux parties voisines. Alors que le monisme nous invite à penser un univers d'implications fortes, qu'il n'aime pas les connexions externes entre les phénomènes, l'empirisme radical est un univers de connexions lâches (a universe connected loosely) qui correspond à notre expérience quotidienne.

David Lapoujade²²³ a montré le rapport entre les deux éléments constitutifs de l'univers pluraliste chez James, les deux visions de l'expérience. D'une part un univers en archipel, en patchwork où chacun des mondes a sa singularité et, d'autre part, une conception de la connaissance et de l'action comme exploration, mise en réseau de cette diversité (networks). L'imagination pragmatiste, attentive au changement et à l'émergence des phénomènes (things in the making) est en quelque sorte un " droit de visite " qui s'exerce de proche en proche, de bord en bord, et qui exploite les ressources de contiguïté des mondes entre eux. Imagination métonymique ou syntagmatique plus que métaphorique et

²²³. Lapoujade D., William James. Empirisme et pragmatisme, Paris, PUF, coll. Philosophies, 1997.

paradigmatique, pourrait-on dire, s'il faut rappeler de vieux souvenirs de l'ère des structures.

Du coup la question de la "contagion des idées" n'est plus seulement une question de la psychologie, ou de la psychologie cognitive, et le naturalisme peut avoir, comme on le verra plus loin, d'autres fondements anthropologiques. Ce sont les choses elles-mêmes, c'est-à-dire les expériences et les mondes qui se regardent. Il faut donc bien penser au-delà des conflits du jugement et de la division du self, comme il faut ne pas se contenter d'un partage du domaine public en termes de sphères ou d'ordres. Ceci a des conséquences sur la manière dont on analyse la construction des problèmes publics puisque l'analyse ne peut plus relever seulement d'une critique des jugements : elle doit également se comprendre comme une clinique, comme on parlait, dans les années 40 de "cliniques des rumeurs". On sait combien les rumeurs sont aussi une forme de construction des publics et que leur exploration des différents mondes est d'une force et d'une efficacité diaboliques, jusqu'à retourner les assurances scientifiques comme on retourne un gant.

On peut dire les choses autrement : alors que la critique du jugement public fondée sur le partage des sphères, des ordres ou des cités, organise la pluralité en lots, le pluralisme de James (rejoignant la conception des publics chez Dewey, comme on le verra plus loin) est un pluralisme des portées. C'est, encore une fois, à Deleuze qu'on doit d'avoir établi que le jugement pense l'expérience en termes de lots : "Les éléments d'une doctrine du jugement supposent que les dieux donnent des lots aux hommes, et que les hommes, d'après leurs lots sont bons pour telle ou telle forme, pour telle ou telle fin organique. Voilà l'essentiel du jugement : l'existence découpée en lots, les affects distribués en lots sont rapportés à des formes supérieures... Les hommes jugent pour autant qu'ils estiment leur propre lot, et sont jugés pour autant qu'une forme confirme ou distribue leur prétention."²²⁴

Alors qu'un lot est, selon le dictionnaire, la partie d'un tout que l'on partage entre plusieurs personnes, (lots égaux équitables) ou encore, ce qui échoit, ce que le hasard, la destinée ou la nature réserve, la portée est la capacité de charge ou la distance à laquelle porte une chose. On parle de la

²²⁴. Deleuze G., "Pour en finir avec le jugement", Critique et Clinique, Minit, 1993, p. 158-169.

portée d'une voix, d'un cri, d'un regard. On dit également que quelque chose est à la portée de, hors de portée, pour dire qu'elle est ou n'est pas accessible.

Voilà à quoi servent les foules et le rapprochement des deux formes d'action collective que sont les foules et les publics, chez Tarde et chez Park : non seulement à circonscrire le problème de la sociologie et à lui demander de comprendre les publics comme des formes de contagion sans contact — et, par conséquent, le rôle de la presse, le mystère de l'opinion publique, mais aussi la forme conversation — mais surtout, pour ce qui nous intéresse, à en saisir la dynamique, la plasticité et l'extension, la capacité des publics à passer les frontières. Et, au détour de l'analyse à se démarquer de la psychologie individuelle.

ACTION COLLECTIVE ET CONTAGION CHEZ GABRIEL TARDE ET ROBERT PARK

C'est avec Tarde que commence une ligne de pensée qui fait d'un public une forme de l'action d'autrui et sur autrui.²²⁵ Tarde entend distinguer une psychologie qu'il définit comme inter-spirituelle de la psychologie collective qui consisterait à concevoir un esprit collectif, une conscience sociale ou un nous existant en dehors et au dessus des esprits individuels. Alors que la psychologie, dans sa définition générique, s'attache aux rapports de l'esprit avec l'universalité des autres êtres extérieurs, la psychologie sociale a ceci de spécifique qu'elle " étudie ou doit étudier, les rapports mutuels des esprits, leurs influences unilatérales et réciproques — unilatérales d'abord, réciproques après ".

Deux formes d'influence ou d'action sont au programme de cette psychologie nouvelle : les foules et les actions au contact d'une part, les publics et les actions à distance d'autre part. Un public se définit comme une " foule dispersée, où l'influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance, à des distances de plus en plus grandes ". Les foules comme les publics sont donc des *formes de l'action*, dont la plus générale et la plus constante est " ce rapport social élémentaire, la conversation, tout à fait négligé par les sociologues ". Le projet d'une

²²⁵. Tarde G., *L'opinion et la foule*, PUF, 1989

psychologie sociale “ inter-spirituelle ” ouvre ainsi la voie au projet d’une sociologie comme science des conversations comparées.

Dans cette sociologie triomphante — rappelons que Tarde, à l’inverse de Durkheim qui voulait traiter les faits sociaux comme des choses, proposait de voir en toute chose une société — un public est la forme “ évoluée ” de la sociabilité et de l’association, parce qu’elle est sans contact et parce qu’elle est impersonnelle. Forme évoluée d’abord : un public est une “ dissémination d’individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale ” à l’opposé de la foule proche de l’agrégat animal où l’association est liée à la visibilité et où les contagions psychiques sont produites par des contacts physiques. Les courants d’opinion, ces “ fleuves sociaux ” doivent moins aux rassemblements d’hommes sur la voie publique qu’à la simultanéité de convictions ... c’est elle qui fait lien entre des lecteurs ou des êtres d’opinion. “ Il en est d’un journal de la veille ou de l’avant-veille, comparé à celui du jour, comme d’un discours lu chez soi comparé à un discours entendu au milieu d’une immense foule. ” Le prestige de *l’actualité* ne réside pas dans ce qui vient d’avoir lieu, mais dans ce qui inspire actuellement un intérêt général, alors même que ce serait un fait ancien ”. Et n’est pas “ d’actualité ” ce qui est récent, mais négligé actuellement par l’attention publique détournée ailleurs. Pendant toute l’affaire Dreyfus, il se passait en Afrique et en Asie des faits bien propres à nous intéresser, mais on eût dit qu’ils n’avaient rien d’actuel. ” La passion pour l’actualité est une manifestation de la sociabilité. “ On ne doit pas être surpris de voir se nouer et se resserrer entre les lecteurs d’un même journal une espèce d’association trop peu remarquée et des plus importantes. ” La suggestion à distance constitutive d’un public est la dernière manifestation de *l’action des regards d’autrui* qui est déjà une expérience de l’enfance et de l’adolescence et qui se développe avec la vie sociale intense et la vie urbaine. Mais s’il y a une continuité d’action entre le regard d’autrui et *la pensée du regard d’autrui*, entre la suggestion à proximité et l’idée que nous sommes l’objet de l’attention de personnes éloignées de nous, la contagion sans contact est pourtant une forme qui suppose une évolution mentale et sociale bien plus avancée que celle d’une foule.

Forme impersonnelle de l’association, ensuite. “ Un public spécial ne se dessine qu’à partir du moment, difficile à préciser, où les hommes adonnés aux mêmes études ont été en trop grand nombre pour pouvoir se

connaître ainsi personnellement, et n'ont senti se nouer entre eux les liens d'une certaine solidarité que par d'impersonnelles communications d'une fréquence et d'une régularité suffisante". Ce sont des caractéristiques fonctionnelles (fréquence, régularité) qui fabriquent ce type de lien et non des caractéristiques personnelles. Dans le domaine "inter-spirituel" de la psychologie sociale de Tarde, c'est l'intervalle et son fonctionnement qui est l'objet d'investigation, les croyances et les désirs plus que les facultés. La notion d'association construite à partir de l'interrogation des formes publiques de l'action s'éloigne non seulement des sociabilités propres aux sociétés d'interconnaissance (le nombre est un obstacle aux relations personnelles) mais aussi des phénoménologies de l'intersubjectivité.

Enfin, un public est une forme indéfiniment extensible d'association qui intensifie les particularismes en son sein. Tarde n'aime pas les foules révolutionnaires de 1789, foules frondeuses et ligueuses qui n'innovent en rien par rapport aux guerres civiles du passé. Ce qui caractérise 89, ce qui va bien au-delà des limites propres aux foules (limites de la voix et du regard qui les conduisent à se fractionner dès qu'elles grossissent), ce que le passé n'avait jamais vu, "c'est cette pullulation de journaux, avidement dévorés qui éclosent à cette époque". Tarde ne dit rien d'autre en somme que Kant : c'est l'espace de débat produit par le mouvement révolutionnaire qui fait la force politique de 89. La foule forme du passé, incapable de s'étendre au-delà d'un faible rayon, cède donc naturellement la place au public. "Mais le public est indéfiniment extensible et, comme, à mesure qu'il s'étend, sa vie particulière devient plus intense, on ne peut nier qu'il ne soit le groupe social de l'avenir.". Le public est donc une forme évoluée, mais aussi plus complexe, puisque, comme la ville que décriront Park et Wirth, non seulement il tolère, mais il intensifie les particularismes en son sein. D'où la conclusion : "Je ne puis accorder à un vigoureux écrivain, le Dr Le Bon, que notre âge soit "l'ère des foules". Il est l'ère du public ou des publics, ce qui est bien différent. "

La thèse de Robert Park, *The Crowd and the Public*²²⁶, paraît trois ans seulement après *L'Opinion et la foule*, de Tarde. Cette fois, c'est la question de l'ordre et des normes communes à l'œuvre dans les différentes formes de conduites collectives qui fait problème. Dans une note de

²²⁶. Park R. E., *The Crowd and the Public and Other Essays*, Chicago, University of Chicago Press, 1972.

présentation, Park rappelle son parcours universitaire, sa dette à l'égard de John Dewey dont il a suivi les cours de philosophie à l'Université de Michigan, mais aussi de William James et Josiah Royce qu'il a rejoint pendant un an à Harvard. Ici, comme dans l'Introduction to the Science of Sociology, les conduites collectives sont des processus dynamiques par lesquels, dit-il, "les sociétés sont désintégrées dans leurs éléments constitutifs et par lesquels ces éléments sont rassemblés à nouveau dans de nouveaux rapports pour constituer de nouvelles organisations et de nouvelles sociétés".²²⁷ C'est la dimension éphémère des conduites collectives qui intéresse Park, leur labilité ou leur propension à se développer dans les plis ou les creux (gaps) de l'ordre institutionnel, leur capacité à induire du changement. La foule et le public sont des formes de ce type : la première est ouverte à toutes sortes de suggestions au point de devenir un "instrument plastique entre les mains du leader" (p. 47), c'est une forme sujette au changement parce qu'elle est mue par l'émotion. Mais la foule appartient à la même catégorie de conduites collectives que le public qui, lui, est ouvert à l'expression d'intérêts divergents dans un univers de discours. Les deux formes sont des opérateurs de changement social qui s'opposent aux formes sociales productrices de normes, comme les groupes ou les sectes. Dans la foule, ce qui intéresse le sociologue, après le travail des criminologues, c'est la question de la responsabilité *individuelle et, par conséquent, la question "épidémiologique" de la contagion des idées*. Mais c'est la même question qui est posée au public : comment un public fait-il apparaître un individu et quelle est la logique de circulation dans l'univers de discours de la conversation. Cette continuité des deux formes ne se démentira pas avec le développement ultérieur des travaux sur les rumeurs.

Elle a pour conséquence non négligeable d'éloigner le public de la sphère du discours argumentatif pour apparenter sa formation aux dynamiques naturelles de la contagion des émotions dans la foule. Au tribunal d'une épistémologie positiviste, l'affaire serait entendue : entre l'idéologie naturaliste des épidémiologues et les prétentions de la psychologie sociale naissante, la sociologie des publics que propose Park serait irrémédiablement datée. En réalité, ce n'est pas si simple si on comprend que le programme de recherche que propose Park dans The

²²⁷ . Park R. E., Burgess E. W., Introduction, op. cit., p. 924.

Crowd and the Public vise à affranchir la sociologie de l'économie politique pour laquelle l'unité élémentaire du social est l'individu défendant son intérêt égoïste. C'est contre cette psychologie et en faisant appel à James et à Bosanquet que Park construit le programme de la sociologie.

“ Contrairement aux postulats de l'économie politique, on sait que nos intérêts ne sont pas toujours liés à la recherche de notre propre bien-être physique. L'erreur que commettent ceux qui en doutent, trouve sa source dans l'approche psychologique qui établit constamment des parallèles entre les processus psychiques et les processus physiologiques. En fait, l'intérêt propre d'une personne est lié à toutes sortes de choses pour lesquelles il décide de se sentir responsable, qu'il s'agisse de ses enfants, de ses biens, des revenus de ses activités, ou même de la destinée de son âme immortelle. De plus, ces intérêts sont tellement variables et souvent tellement contradictoires qu'on ne saurait dire du moi empirique qu'il possède une identité singulière qui lui soit propre (a single self-identity). Au contraire, le moi empirique est toujours changeant et n'est jamais cohérent comme moi (self-consistent). Ceci signifie que l'individu ne peut pas être conçu comme une unité de base ; que ce soit à partir de ce que avons dit plus haut [l'appartenance d'un même individu à plusieurs mondes sociaux, par exemple, la bourse et un club, N.d.T.] ou en termes de systèmes de relations qu'étudie la sociologie, l'individu ne constitue pas une uniformité permanente. ”²²⁸.

En associant la foule et le public dans la même catégorie des conduites collectives, Park fait du public autre chose qu'un univers de discours. Tout se passe comme si on faisait avec la psychologie le coup, analysé par Goffman, consistant à “ calmer le jobard ” : on la reconnaît, on l'introduit dans la place, mais on récuse toute causalité psychologique et on pose que les individus ne sont nullement des unités élémentaires. La sociologie des publics peut alors (en principe du moins) tout à fait se développer avec ce que Goffman appellera une psychologie sommaire. En somme, l'invention de la psychologie sociale est un coup monté, le détour par lequel la sociologie s'affranchit de l'économie politique et le pragmatisme réformiste de l'anthropologie psychologique du libéralisme.

²²⁸. Park R. E., Burgess E. W., Introduction, op. cit., p. 28-29.

Pour étayer son programme, Park mobilise aussi bien la théorie de l'imitation de Tarde (l'unité élémentaire du social est faite de croyances et de désirs), que la théorie de la sympathie de Hume (sans faire mention de Adam Smith). C'est le même processus, dit Park, qui s'appelle sympathie chez Hume ou imitation chez Tarde. Ce qui est essentiel, c'est l'insistance sur la dimension formelle du processus. " Ce dont il est question est un processus et non un sentiment avec un contenu donné. De plus, on ne cherche pas à expliquer l'origine des pulsions et des sentiments sociaux. A l'inverse, les pulsions humaines telles qu'elles se sont développées historiquement sont considérées comme acquises et on s'attache à montrer comment ces pulsions interagissent et se transmettent ”.

La manière dont Park tente, après Simmel, de fonder la sociologie sur la notion d'interaction est contemporaine d'une vision de la société qu'il doit à l'enseignement de John Dewey et qu'il rappelle : " Il ne suffit pas de dire que la société ne peut continuer d'exister que par la transmission et la communication. Il faut dire plutôt qu'elle n'existe que dans la transmission et la communication. ”²²⁹. Dans cet enseignement, l'intérêt est compris comme une construction de l'activité conjointe et surtout comme un *processus d'organisation de l'attention*. Evoquant différentes formes de rassemblement — un débat au parlement, un procès au tribunal, l'attroupement devant un spectacle de rue — Park souligne combien ces conduites collectives ne se laissent pas réduire à des pratiques normées par les coutumes et vouées à reproduire des usages. Ces rassemblements ne tiennent qu'en prenant appui sur un objet dans leur environnement et, en organisant l'attention collective, ils relâchent la pression normative.

L'anthropologie de la porosité des mondes à laquelle aboutit la philosophie de James est ainsi cohérente non seulement avec l'expérience du changement et de la vulnérabilité des institutions contemporaine de l'urbanisation massive des modes de vie, mais aussi avec l'idée d'une plasticité des publics, directement inspirée de l'expérience des foules. Cette dernière conduit à penser tout public comme une forme de l'organisation de l'attention, idée qui sera reprise par Goffman chez qui le

²²⁹. Park R. E., " Reflections on Communication and Culture ", *American Journal of Sociology*, Sept. 1938, 44, p. 187-205 ; *The Crowd and the Public*, op.cit., p. 102.

domaine des civilités est voué à s'étendre dans une société où l'éclipse des institutions sociales rend structurellement décisive l'analyse des dispositifs interactionnels fonctionnant comme "guides pour l'attention". D'où également l'importance de l'écologie (écologie de la mobilité et de la perception) qui décrit dans un nouveau vocabulaire ce qu'on désignait traditionnellement sous le terme de culture objective. L'écologie fait de l'espace habité ou traversé un univers d'indices, de ressources et de prises (affordances) disposées ou disponibles pour l'activité. Elle reprend, à sa manière, la consigne du pragmatisme de Dewey : l'homme ne vit pas seulement dans un environnement mais par lui.

L'organisation de l'attention à l'œuvre dans les émotions d'une foule ou dans les arguments d'un public ne doit donc pas être comprise psychologiquement, comme disposition d'un sujet, mais comme une dimension sociale de l'expérience. La notion de cadre, chez Goffman,²³⁰ en sera la version la plus formelle. Un cadre, comme dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience est construit en situation,. Il n'y a aucun "héroïsme" de l'individu dans un rire partagé, pas plus que dans un emballement ou dans une répétition. Ce n'est pas la performance de l'individu, mais son habileté relative à comprendre une situation et à y participer à sa manière qui fonctionne dans la manipulation des cadres. Sans oublier que l'écologie des activités est le point de départ d'une compréhension du rôle des objets et de l'intelligence des espaces. On sait que c'est à partir de ces prémices que se développeront les théories de la cognition distribuée qui sont aujourd'hui l'alternative la plus sérieuse à la psychologie dominante dans les sciences cognitives.

Cette conception de l'attention n'est pas sans conséquence pour les théories de l'action. Durkheim lisant James et Dewey²³¹, avouait ne pas comprendre cette idée d'une absence de fossé entre l'attention et l'action et par cette subordination de la pensée à l'action. Il est significatif qu'il lui oppose précisément une autre notion de l'attention que celle dont se servent les pragmatistes, une attention définie comme concentration consciente qui a besoin de prendre ses distances par rapport à l'action, de suspendre le mouvement. "Penser, c'est se retenir d'agir", dit-il. Contre le

²³⁰. Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Editions de Minuit, 1991.

²³¹. Durkheim E., *Pragmatisme et sociologie*, Paris, Vrin, 1955.

pragmatisme qui voit l'action et la pensée faites d'une même matière, il s'en tient à une définition de l'action comme "décharge" et extériorisation. "Agir, c'est s'extérioriser et se répandre au dehors. L'homme ne peut pas être à la fois tout entier en soi et tout entier au dehors de soi" (p. 165). En réalité, ce que Durkheim tente de sauver c'est la strate des représentations. C'est pour cette raison qu'il tient à penser l'action comme une interruption de l'attention. Les approches pragmatistes de l'action au contraire, ne la dissocient ni du mouvement et de l'exploration, ni de l'adaptation à l'environnement et à la situation dans lesquels elle se déploie et se déplie. Le plan est dans l'action située, dira L. Suchman²³²

C'est cette indissociabilité de l'action collective et des formes de distribution et de redistribution de l'attention qui est la marque des foules et des publics et c'est, pour Park ce qui les oppose à une autre catégorie d'associations englobant les sectes, les castes, les classes et les groupes qui, elles se nourrissent de représentations. Alors que les foules et les publics sont des lieux de processus, ces autres formes d'associations sont des lieux de mémoire.

"La foule et le public servent à arracher les individus de leurs liens passés pour les conduire vers de nouveaux liens. La dimension historique qui joue un rôle important dans les autres groupes est partiellement ou totalement absente de la foule comme du public. En revanche, sont mis en évidence les processus par lesquels se forment de nouveaux groupes. Dans une foule ou un public, les individus manquent de tradition commune de sorte qu'ils n'ont pas de base leur permettant de se considérer comme une collectivité permanente. Par exemple, des gens se retrouvent dans un square ; ils engagent la conversation, échangent des opinions et repartent par des chemins différents ; le sens intime du contact personnel et spirituel, l'éveil des sentiments et des intérêts qui les a réunis pour un court moment se dissolvent. Telle est la forme la plus simple que peuvent prendre une foule ou un public."²³³

Certes, dit Park, des rassemblements de ce genre peuvent devenir réguliers et avoir leurs conventions. Ils se transforment alors en groupes

²³². Suchman L., *Plans and Situated Action*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

²³³. Park R. E., *The Crowd and the Public*, op.cit., p. 78.

qui prennent conscience d'eux-mêmes, se distinguent des autres groupes, fabriquent une tradition qui fournira le matériau normatif régulant le groupe. Les rassemblements sont des dé-territorialisations et des re-territorialisations, dirait Deleuze. Mais c'est déjà dans l'héritage de l'École de Chicago qu'on peut voir apparaître cette tension fondatrice entre désocialisation et resocialisation:

“ Nous pouvons voir maintenant le rapport entre la foule et le public et les autres groupes sociaux. Du point de vue formel ou conceptuel, la foule et le public précèdent les autres groupes ; en réalité, ils apparaissent plus tard. Ce sont les formes que prennent les autres groupes pour se transformer en totalités nouvelles et indéfinies. De plus, ce sont les formes dont se servent les individus appartenant à différents groupes établis pour se regrouper autrement... Chaque fois qu'un intérêt nouveau fait son apparition parmi ceux qui existent déjà, on voit apparaître simultanément une foule ou un public ; et, de ces groupes réunis ou de certains individus en leur sein, une forme sociale nouvelle voit le jour pour satisfaire ces intérêts nouveaux. En Europe, s'est formé un public qui va au-delà des frontières et des nationalités ; et on peut dire de manière générale qu'un public se développe toujours là où les intérêts des gens, qu'ils soient politiques ou économiques, entrent en conflit et tentent de se réconcilier. De plus, c'est précisément le contact et l'ajustement réciproque de l'opinion qui a donné naissance à une tradition allant au-delà des états et des nationalités, une tradition contenant le noyau de normes et d'une législation internationales ”²³⁴.

La boucle est bouclée. Non seulement celle du siècle qui s'achève — ces lignes datent de 1904 et tiennent déjà, naïvement dira-t-on sans doute, l'Europe et l'espace public européen pour acquis — mais celle qui englobe les Lumières et le pragmatisme dans le même héritage d'une pensée du cosmopolitisme. Tranquille assurance de Park si on la compare aux inquiétudes de ses contemporains face au phénomène des foules : les mouvements de grève, dit-il sont des manifestations qui tentent de réorganiser l'attention collective, de bousculer la donne de l'espace médiatique dominés par les grands journaux quoi qu'ils en disent. Mais la boucle est bouclée aussi dans la catégorie des conduites collectives : la foule n'est ni la masse, ni l'expression de la puissance. La foule

²³⁴. Park R. E., *The Crowd and the Public*, op.cit., p. 79.

désordonnée qu'observe Dewey à son arrivée à Chicago ou celle qui se rassemble devant un spectacle de rue sont en fait des processus d'individualisation qui empruntent d'autres voies, d'autres " méthodes ", que la confrontation des opinions raisonnables dans un débat public. Reste que dans l'une ou l'autre forme, l'individu est un état du processus social : un sujet subissant les changements qui font des foules des formes instables, un sujet susceptible de se redéfinir dans la réorganisation constante des publics.

“ Si on doit tenter de définir la foule et le public à partir de la forme dans laquelle s'exerce le contrôle social, il est clair qu'ils sont à proprement parler les seules formes de société qui peuvent être dites individualistes ”²³⁵.

“ NE PAS ETOUFFER L'INDIVIDU ”

On voit que le pragmatisme fait émerger l'individu comme une conséquence des processus d'action après l'avoir expulsé comme cause consciente. Or, c'est précisément ce qui intéresse le sociologue et ce qui intéresse la démocratie comme mode de vie: non pas de savoir comment des individus forment ou subissent un public, mais comment des publics produisent des individus, comment ils les accomplissent et leur permettent de se développer. Et c'est là une consigne de la moralité publique qui est, des deux côtés de l'Atlantique, “ au principe de la république ”, telle que la pensent les réformistes et les démocrates. On peut en trouver la trace très tôt, dans la correspondance entre James et Charles Renouvier, celui dont James disait qu'il avait été son maître et celui dont la lecture avait également contribué à la formation de Durkheim. “ Ne pas étouffer l'individu ”, voilà la consigne que transmet Renouvier au jeune James.

“ Vos réflexions sur les vices de la démocratie, sur l'envahissement des médiocrités, sont assurément fort justes. Mais de quoi l'homme délicat et aux grandes aspirations peut-il jamais être content ? Il ne faut peut-être pas juger de ce qu'on a sous les yeux, en le comparant à l'idéal seulement. Il faut le comparer à d'autres régimes et à d'autres époques... la médiocrité jointe à un idéal confus de bien public est ce qui nous sauve. Nos raffinés qui passent leur temps à nous vanter la société polie d'autrefois, les Renan,

²³⁵. Park R. E., *The Crowd and the Public*, op.cit., p. 81.

les Taine seraient non seulement de pires députés que les moindres médecins ou avocats qui peuplent nos assemblées, mais de plus mauvais conseillers municipaux que les paysans et les ouvriers. Ainsi suis-je fort démocrate, en croyant d'ailleurs comme vous que le collectif est de nature inférieure à l'individuel : contentons-nous de demander à la démocratie de ne pas étouffer l'individu. Tout est là. »²³⁶

Mais que devient la notion d'individu, dès lors que le primat des interactions renvoie à des divisions infra-individuelles aussi bien qu'interindividuelles ? Le programme naturaliste s'interroge sur la contagion des idées, qui est plus que leur diffusion. La contagion passe, de manière impersonnelle par la simultanéité des convictions, dans des mondes qui se regardent, le monde de reflets chez Tarde et le monde rempli de miroirs chez James. Les publics se regardent et s'agentent comme les situations et les expériences. Alors que " l'impératif de justification " travaille dans un espace à deux dimensions et met en scène les injonctions adressées au sujet jugeant, le pragmatisme travaille au dehors, parmi les choses, " out there ", dans les choses en train de se faire. L'individu ne dispose que d'une culture en miettes : l'expérience du migrant dit en termes de langages, de pratiques et de référents culturels ce que l'expérience du citoyen confirme et ce que l'expérience de la coopération dans le travail développe : nous vivons dans un univers de bribes, nous agençons des répertoires plus que nous calculons notre propre intégrité ou l'intégrité d'un système. S'il ne faut céder ni à la hantise des masses, ni à la nostalgie du clerc devant l'éclipse des publics, ni au renoncement devant la psychologie vulgaire de " l'ère des foules " (le grégarisme, l'identification, la manipulation à sens unique), ni démissionner devant les experts, c'est bien des publics eux-mêmes et de leur expansion qu'il faut se soucier : de leur fonction démocratique et de leur ajustement au contexte des sociétés complexes et aux perpétuels changements qu'elles imposent aux formes de l'association et de la coopération.

" Nous partons du fait objectif que les actes humains ont des conséquences sur les autres ; certaines de ces conséquences étant perçues,

²³⁶. Lettre de Renouvier à James, 14 mai 1878, citée par Marie-Claude Blais : Au principe de la République. Le cas Renouvier, Paris, Gallimard, 2001, p. 271

leur perception conduit à un effort de plus pour contrôler l'action, assurer certaines conséquences et en éviter d'autres." Le public est constitué de tous ceux qui sont concernés par les conséquences de transactions au point que l'on considère comme nécessaire d'y veiller systématiquement ²³⁷.

Il en découle une définition structurellement mouvante du domaine public et des limites entre privé et public. Le domaine public se définit comme le domaine fluctuant des conséquences de l'interdépendance des expériences. "La limite entre le privé et le public doit être tracée sur la base de l'extension et de la portée des conséquences d'actes qui sont si importants qu'ils exigent un contrôle, soit par inhibition, soit par promotion ²³⁸.

Cette définition du public s'oppose pour Dewey à une approche causale qui traiterait du politique à partir de ses organes et qui aboutit à faire du public une fiction, un masque de la volonté de pouvoir et de la recherche de statut. Est public, à l'opposé de ce qui serait local, domestique ou communautaire, ce qui se définit indépendamment du lien naturel et de la contiguïté locale, ce qui s'étend entre le trop proche et le trop lointain dans les conséquences, là où "*villages et quartiers s'estompent*". Est d'intérêt public, un service ou un équipement accessible au plus grand nombre, ou encore une transaction qui doit être officialisée parce qu'elle porte à conséquences (un mariage). Dans chacun de ces domaines relevant du public, la mesure des conséquences se fait sur des échelles différentes et la ligne de partage entre les domaines n'est pas plus claire, dit Dewey, que celle que laisse la marée sur la plage. Il y a donc place pour la dispute et *place pour l'éducation du regard et du jugement*. La question du bien public se construit ainsi sur celle des frontières entre domaines et sur l'appréciation des conséquences lointaines dans l'espace et dans le temps, d'une action. Et c'est le même principe qui fonctionne pour la formation et l'éducation d'un public : "Les conséquences indirectes ou sérieuses des interactions et des actions conjointes donne naissance à un public ayant pour intérêt commun le contrôle de ces conséquences ²³⁹.

²³⁷. Dewey J., *The Public and its Problems*, New York, Henry Holt and Co, 1927, p. 12-15

²³⁸. Dewey J., *op.cit.*, p. 245.

²³⁹. Dewey J., *op.cit.*, p. 126.

Ce qui découle naturellement de cet ancrage civil de la notion de public, c'est le progressisme ou l'optimisme de la pensée pragmatiste. Loin de céder au désenchantement devant la prétendue "éclipse du public" ou devant la montée d'une "indifférence civique", Dewey dit clairement : "Ce n'est pas qu'il n'y a pas de public"... "Il y en a trop, un public trop diffus et dispersé, trop intriqué dans sa composition"²⁴⁰. La pluralité des appartenances de chaque individu le divise comme soi et le confronte à une infinité de problèmes intriqués et confus. D'où la conclusion de cette analyse : "L'idée selon laquelle l'évolution nous conduirait de l'individualisme au collectivisme ou l'inverse est pure superstition. L'évolution a consisté en une constante redistribution des intégrations sociales d'une part et des compétences et des énergies individuelles d'autre part"²⁴¹.

Dans *Individualism: Old and New*, Dewey revient sur la notion d'individu en opposant, dans un langage très simmelien, deux conceptions du social : l'une qui soulignerait la conformité à des "matrices institutionnelles", l'autre qui partirait des interactions et des échanges :

"La société n'est rien d'autre que les relations entre individus dans telle et telle forme. Et toute relation est une interaction. Ce n'est pas un moule figé. Les interactions particulières qui constituent une société humaine supposent l'échange, la participation, le partage qui accroissent, étendent ou approfondissent la capacité et l'importance des facteurs qui interagissent. La conformité n'est rien d'autre que le nom que l'on donne à l'absence d'échange vital, l'arrêt et l'engourdissement de la communication. Ce sont les substituts artificiels utilisés pour maintenir les liens des hommes entre eux faute d'associations qui sont incorporés dans des dispositions internes de pensée et de désir. Je me demande souvent quel est le sens que l'on donne au terme de "société" par ceux qui l'opposent à l'intimité des échanges personnels, comme ceux de l'amitié. peut-être ont-ils à l'esprit l'image d'institutions rigides ou une organisation externe et bien établie. Mais une institution qui ne serait pas la structure des contacts et des échanges entre les hommes n'est qu'un fossile d'une société passée ; une organisation, comme dans tout organisme vivant, n'est

²⁴⁰. Dewey J., op.cit., p. 137.

²⁴¹. Dewey J., op.cit., p. 193.

que le consensus coopératif d'une multitude de cellules, vivant chacune en relation avec les autres »²⁴².

Du coup, c'est une tragédie de moins pour le sociologue. Les individus perdus sont en fait des êtres sociaux attachés de mille manières que la sociologie ne sait pas voir et qu'elle rend orphelins par défaut d'analyse : " Des individus qui ne seraient pas reliés par des associations, qu'elles soient domestiques, économiques, religieuses, politiques, artistiques ou éducatives, sont des monstruosités...La tragédie de " l'individu perdu " est due au fait qu'alors que les individus sont pris dans un vaste complexe d'associations, nous ne savons pas nous représenter de manière harmonieuse et cohérente l'effet de ces connexions sur l'horizon imaginaire et émotionnel de la vie »²⁴³. " L'individualité est une réalité inexpugnable parce qu'elle consiste en une manière particulière de manifester sa sensibilité, sa capacité de choisir, de répondre aux conditions qui nous sont faites et de les utiliser "... "Dans la mesure où nous vivons dans un monde en mouvement et que nous changeons en interagissant dans ce monde, chacun de nos actes produit une nouvelle perspective qui requiert une mise à l'épreuve de nos préférences. Si, à long terme un individu se retrouve perdu, c'est parce qu'il a choisi l'irresponsabilité ; et s'il demeure déprimé, c'est parce qu'il a choisi de s'installer dans le parasitisme ".

Joëlle Zask²⁴⁴ propose une analyse des rapports entre anthropologie et démocratie chez Dewey et montre comment sa philosophie de l'éducation aboutit d'une part à une conception de l'individu comme accomplissement, c'est-à-dire l'individualité comme fait de développement et, d'autre part, à une théorie de la démocratie, non comme forme de gouvernement, mais comme monde commun où la séparation entre l'éthique et le politique est surmontée. Cette anthropologie repose sur le concept d'un environnement défini non comme ce qui entoure l'organisme mais comme les conditions par lesquelles l'organisme exerce ses capacités et développe ses organes. L'expérience est la connexion

²⁴². Dewey J., *Individualism: Old and New*, New York, Capricorn Books, 1929, p. 86.

²⁴³. Dewey J., *op.cit.*, p. 82.

²⁴⁴. Zask J., *L'opinion publique et son double. John Dewey, philosophe du public*, Paris, L'Harmattan, 1999, second volume.

étroite entre faire et subir et consiste, pour un individu à tirer parti, autant qu'il le peut, de ses potentialités, lesquelles ne peuvent s'exercer que par interaction avec les éléments du milieu. L'expérience se définit alors comme le moment où l'individu endure les conséquences de ses propres actes. D'où le caractère essentiel, émergent, de l'expérience du trouble que reprendra Park et qui était déjà présente dans un autre vocabulaire (celui de l'hésitation comme opposition sociale infinitésimale) chez Tarde. " Les lois biologiques de l'adaptation et la logique de l'enquête sont, dans l'œuvre de Dewey, les deux aspects, l'un général, l'autre spécifiquement humain, d'une même conception de la " croissance " et du développement du moi dans un contexte toujours particulier et toujours changeant d'interactions organiques ou sociales "»²⁴⁵.

Ce naturalisme continuiste, tout entier fondé sur l'interaction, interdit de postuler une identité substantielle du moi et explique la position critique des mécanismes politiques et de la psychologie qui les fonde.

" A la préoccupation de corroborer les structures mentales constantes des individus par des mécanismes politiques adaptés, se substitue la préoccupation de découvrir le mode d'organisation politique de la vie sociale qui favorise au mieux la naissance et le développement de toute individualité. Ce renversement implique une critique sévère de la fonction sociale accordée à la psychologie par les politologues dont Dewey est le contemporain, mais aussi, à travers celle-ci, une critique de toute la tradition philosophique faisant dépendre l'organisation politique des hommes du degré auquel cette dernière reflète l'architecture de l'âme humaine "»²⁴⁶.

L'écologie est une manière d'enfoncer le même clou, c'est-à-dire d'aller à l'encontre des prétentions de la psychologie à bénéficier d'une priorité parmi les sciences sociales et de la causalité psychique à rendre compte des conduites. Récusant aussi bien l'individualisme de la tradition libérale que l'hypothèse d'un *homo œconomicus*, cette théorie développementaliste du moi est, en même temps une éthique et une théorie de l'éducation. " Tenir les hommes pour responsables, dit Dewey, peut faire une différence décisive dans leur comportement futur...En grandissant, un enfant se voit imposer des responsabilités. Ceci n'est

²⁴⁵. Zask J., op.cit., p. 23.

²⁴⁶. Zask J., op.cit., p. 43.

sûrement pas lié au fait qu'une liberté de la volonté aurait été brusquement insérée en lui, mais au fait que les assumer est pour lui un facteur de croissance et de mouvement plus ample ²⁴⁷.

En 1919, dans *Reconstruction in Philosophy*, Dewey va jusqu'au bout de cette pensée de l'individualité comme accomplissement :

“ Les agencements sociaux , les lois, les institutions sont faites pour les hommes, plus que les hommes ne sont faits pour eux ; ils sont des moyens et des organes du bien-être et du progrès humains. Mais ils ne sont pas des moyens pour obtenir quelque chose pour les individus, pas même le bonheur. Ils sont des moyens de créer des individus. Ce n'est que dans le sens physique de corps physiques qui sont séparés pour les sens que l'individualité est une donnée première. L'individualité dans un sens moral et social est quelque chose qui doit être forgé. Elle signifie une initiative, une inventivité, une ingéniosité variée, la supposition d'une responsabilité dans le choix d'une croyance et d'une conduite. Celles-ci ne sont pas des dons, mais des accomplissements. En tant qu'accomplissements, elles ne sont pas absolues mais relatives à l'usage qui en est fait. Et cet usage varie avec l'environnement ²⁴⁸.

Le fait de poser que le domaine public est une réalité à la fois dispersée et connectée est important pour comprendre le destin parallèle d'un public comme état ou configuration d'une sorte d'interdépendance, et d'un individu comme accomplissement dans cette configuration. De même qu'il y a des degrés de publicité, il y aura des échelles de responsabilité morale et politique. En contrepoint de l'idée, également pragmatiste, de degrés de conviction liés aux compétences de cadrage des acteurs, il y aurait donc l'idée de degrés d'implication publique, d'un continuum politique et moral sur lequel s'inscriraient les engagements. Cette dynamique des croyances et des implications est déjà présente dans le rapport qu'établit Peirce entre le doute et la croyance, entre le trouble ou l'irritation et ce qui permet de fixer une croyance, de l'“ ancrer ”, aurait sans doute dit Goffman. L'enquête — inquiry est un mot qui n'est pas tout à fait satisfaisant, dit-il ; peut-être parce qu'il s'agit d'une exploration, d'un mouvement — est ce qui permet de passer de l'hésitation et de

²⁴⁷ Dewey J., *Philosophies of Freedom*, p. 94, cité par Zask J., op.cit., p. 59.

²⁴⁸ . Zask J., op.cit., p. 82.

l'instabilité du jugement à la croyance. Mais il ne faut pas définir le doute comme l'hésitation sur ce qui doit être dit ou fait ici et maintenant mais comme une incapacité provisoire d'anticiper les conséquences.

La notion d'échelle d'implication, conséquence directe de la pluralité des publics donne un contenu à l'intuition de Tarde d'une sociologie comme science des conversations comparées. Mais elle ajoute surtout une dynamique ou une cinétique des publics au langage habituel des espaces (publics) et des sphères (de justice), comme s'il s'agissait plutôt de comprendre le *devenir public d'un engagement*. Comme le montre J. Zask, un public peut être dit passif " lorsqu'un ensemble de personnes se ressent des effets indirects d'activités auxquelles il ne participe pas". En revanche, lorsque les conséquences indirectes des transactions sont remarquées, " les individus constituant ce public encore informel peuvent déployer un effort spécifique pour identifier l'intérêt commun qu'ils auraient à réguler ces conséquences et, ensuite, pour confier à des représentants le soin de veiller à cette régulation "249. Refusant la distinction rigide entre les affaires publiques et le domaine privé, Dewey fait du public une formation intermédiaire entre les activités sociales des groupes primaires et les activités gouvernementales de régulation. " Les limites des activités du gouvernement ne peuvent être précisées que sur la base de l'examen des conséquences des activités sociales, et non sur celle de droits individuels préalables "250.

La démocratie selon le pragmatisme de Dewey doit donc être entendue comme intelligence organisée, mais ce n'est ni l'institution positiviste de l'intelligence des experts, ni la raison objective de l'histoire. C'est l'expansion possible, suspendue aux situations concrètes et aux problèmes sociaux qu'elle affronte, de la logique de l'enquête et de la logique des conséquences, le recadrage constant des modes de participation par lesquels les citoyens sont constitués et se constituent en publics. Adopter un point de vue pragmatiste, c'est historiciser le présent en l'affranchissant des utopies et des téléologies autant que des pensées libérales de la main invisible, et considérer " le monde est en train de se faire "251. L'imagination pragmatiste est ancrée dans le présent de

²⁴⁹. Zask J., op.cit., p. 165-166.

²⁵⁰. Zask J., op.cit., p. 168.

²⁵¹. James W., La signification de la vérité, op.cit., p. 151.

l'émergence ou dans celui du contexte, armée aussi bien par les logiques de l'expérimentation que par celles de la croyance, adossée à la cartographie des mondes sociaux plus qu'à l'espace abstrait de l'universel. C'est la capacité à animer les domaines de l'action qui fait de l'esprit public moins un principe transcendant qu'une force immanente d'exploration, un laboratoire du bien commun.

A la différence de la démocratie politique comme mode de gouvernement, fondée sur le libéralisme et ses présupposés psychologiques et individualistes, la démocratie comme mode de vie est un processus *d'individuation consécutif à l'entrecroisement des publics et des formes d'association et à l'intelligence de cette surdétermination*. S'il faut imaginer de "nouvelles citoyennetés", il faudrait donc au préalable se défaire de l'anthropologie psychologique et de l'opposition individu/société, pour comprendre à partir du fait social des interactions et du principe naturaliste d'une intelligence transactionnelle, l'épanouissement du citoyen comme l'assomption et l'orchestration en sa faveur des intérêts publics. Ce n'est pas vers l'"homme pluriel" que conduit l'idée démocratique, mais vers les intérêts publics pluriels ; c'est cette notion d'intérêt, que Dewey définit comme lien, inter esse, qu'il faut décliner au pluriel pour comprendre la démocratie au-delà de ses formes gouvernementales, à la fois comme mode de vie concret (société civile) et comme création continuée des publics. Et c'est moins en intensité (de l'émotion ou de l'imagination) qu'il faut mesurer la force politique du pragmatisme, qu'en extension du pouvoir de communication ou de contagion. La créativité à laquelle renvoie la logique des conséquences, n'est pas seulement la réactivation de liens qui dormiraient en quelque sorte sous la norme, établis et rituellement ancrés, mais toujours menacés de se défaire sans un travail de réparation. Le travail de figuration est aussi une prise de risque, une manière de répondre à l'injonction, à "perdre son calme" pour être à la hauteur de la plasticité immanente des publics et des définitions de l'intérêt public. Nul besoin d'invoquer un monde de différences établies auxquelles il faudrait faire droit — cette rengaine du multiculturalisme aussi tenace et pernicieuse aujourd'hui que "l'augmentation de la recrudescence" du discours de l'insécurité. Pour comprendre cette plasticité des publics, il vaudrait mieux faire le détour par l'esthétique baroque, évoquer la hiérarchie des degrés de clarté qu'elle suggère, le débordement de chacune des figures qui forment tableau,

l'incapacité symétrique du point de vue unique de la perspective abstraite et de la forme cristalline, tous deux hérités de la Renaissance, à accueillir une vision organique... ”, faisant enfler et se rétracter, onduler et vibrer les matières ²⁵²

²⁵². Simmel G., Rembrandt, Paris, Circé, 1994, p. 63.

ETHIQUES ET POLITIQUES DE L'INTERACTION
LE SELF-GOVERNMENT A LA LUMIERE DU PRAGMATISME
Joëlle Zask*

En matière d'explication des faits sociaux, les positions tranchées sur la nature humaine ou sur celle du social sont en net repli. D'un côté, quelques "libéraux" mis à part, rares sont les auteurs qui plaident encore ouvertement en faveur d'une conception qui accorderait au "moi" la qualité de substance. Rawls lui-même, dont les conceptions de la justice sont réputées reposer sur l'antériorité ontologique du moi à l'égard de ses attributs culturels, témoigne d'un certain "communautarisme" quand il aborde les questions de socialité proprement dites. À l'opposé, les partisans d'une conception déterminante du social — dont Helvétius serait l'un des ancêtres importants — sont également moins nombreux que dans le passé. Structuralisme, déterminisme économique ou conditionnement social, rapports de classe ou inconscient collectif, aucune de ces doctrines ne parvient plus à fédérer l'ensemble des visées d'explication des faits sociaux. On peut donc constater que le recul à la fois de l'individualisme et de l'holisme est solidaire d'une suspicion grandissante à l'égard de principes explicatifs généraux ou de "forces" causales dont l'existence serait indépendante des phénomènes individuels agrégés, et qui en serait pourtant la condition de compréhension.

Le "retour de l'acteur" (selon l'expression d'Alain Touraine²⁵³) se fait dans les interstices du doctrinal et du principiel. On utilise fréquemment des expressions comme "interaction sociale", "action située", ainsi que d'autres termes exprimant les réalités sociales en termes de dynamique à laquelle prennent part les individus d'après les ressources de leur milieu et les relations qu'ils ont entre eux. De ce fait, les sociologues de l'école de Chicago, Gabriel Tarde, l'ethnométhodologie et

*. Joëlle Zask est chercheure détachée CNRS au SHADYC (EHESS Marseille-La vieille Charité).

²⁵³. Touraine A., *Le retour de l'acteur*, Fayard, 1984.

les auteurs pragmatistes qui, avec des exceptions importantes, ont été longtemps boudés en France, sont de plus en plus souvent convoqués. Au lieu de sonder les motifs derrière les actions, toutes ces approches permettent d'analyser le pouvoir de contribution et de transformation que les activités individuelles font subir aux conditions matérielles et sociales, ainsi que d'évaluer la réciprocité entre l'évolution des rapports sociaux et la construction de l'identité individuelle.

Du fait même de leur capital de libération à l'égard des "logiques absolutistes"²⁵⁴ et de leur convergence évidente avec les valeurs qu'une démocratie est censée incarner, ces approches sont précieuses. Le propos de cette présentation n'est donc pas de les critiquer. Il n'est pas non plus de les étudier. Il s'agit surtout, en s'appuyant sur l'œuvre de John Dewey, de reconstituer le faisceau de finalités qui commandent le recours à des notions comme l'interaction ou la situation, et de proposer ainsi un autre éclairage que celui que dispense la perspective se voulant purement descriptive qui prévaut aujourd'hui. En suivant Dewey qui a nommé sa philosophie "instrumentalisme", "faute d'un meilleur mot"²⁵⁵, pour

²⁵⁴. John Dewey appelle ainsi les logiques d'analyse du social qui, au lieu de considérer l'interaction entre un individu et son environnement, accordent à l'un ou l'autre la fonction de cause déterminante, ou sélectionnent un unique facteur d'interaction et en déclare la suprématie. Ainsi des marxistes à l'égard des rapports économiques et des utilitaristes à l'égard des conduites individuelles de calcul rationnel. Voir par exemple Dewey J., "From Absolutism to Experimentalism" (1930), LW, vol. 5. L'édition de référence est John Dewey, Early Works (EW, 1882-1898), Middle Works (MW, 1899-1924), Later Works (LW, 1925-1953), édités par Jo Ann Boydston, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1977 (paperbound, 1983).

²⁵⁵. Dewey J., "From Absolutism to Experimentalism" (1930), LW, vol. 5, p. 156-157. Voici la citation complète : "je devins de plus en plus troublé par le scandale intellectuel qui me semblait impliqué dans le dualisme entre [...] quelque chose appelé "science" d'un côté et quelque chose appelé "morale" de l'autre. J'avais eu depuis longtemps le sentiment que l'élaboration d'une logique, c'est-à-dire d'une méthode effective d'enquête, qui s'appliquerait sans coupure brutale de continuité entre ces deux domaines, serait à la fois la solution à nos besoins théoriques et une ressource pour nos plus grandes demandes pratiques.

désigner le rejet complet d'une coupure entre la science et la morale, on tentera une " mise en situation " de l'interactionnisme lui-même dans le contexte éthique et politique du développement de l'individualité.

L'ACTION SITUEE COMME IDEAL

Chez Dewey, l'expérience est un critère²⁵⁶. Sa philosophie ne fait pas dépendre la fin de l'homme ou sa réalisation de l'atteinte (ou la recherche) de la vérité, mais du principe non téléologique de la continuité de l'expérience, ce par quoi une personne peut s'engager dans une histoire d'individuation en même temps que le milieu peut s'enrichir de nouvelles possibilités. Sans entrer pour l'instant dans les détails, bornons nous à signaler que l'expérience est pensée comme une " interaction " ou une " transaction " (terme plus tardif) entre un individu et son environnement naturel ou social. Les activités individuelles utilisent des possibilités environnementales et sont suivies d'effets dont l'individu se ressent. Eprouver les conséquences de ses activités est ce qu'on appelle la conscience. Celle-ci suppose un " trouble " ou un " doute sincère " (Peirce)²⁵⁷. Afin que se produise une expérience, il faut que cette phase passive soit suivie d'une phase active, celle pendant laquelle l'individu réorganise sa conduite sur la base des conséquences que ses activités antérieures ont produites. Toute expérience valable impose donc la reconstruction des circonstances où les expériences antérieures ont pris place. Il peut s'agir tout aussi bien d'éviter un obstacle que de résoudre un problème de physique. L'idée d'après laquelle on réorganise sa conduite est une simple hypothèse, " un plan d'action ". Si, par exemple, tel obstacle est effectivement évité, l'hypothèse est levée, non par une idée vraie, mais par une pratique aboutie, bref, par une expérience. Et comme l'individu en question peut continuer son chemin, une série d'expériences inédites peuvent prendre place. L'expérience est donc la conduite qui

Cette conviction explique beaucoup mieux le développement de ce que j'ai appelé, faute d'un meilleur mot, " instrumentalisme ", que la plupart des autres raisons qui ont été données. "

²⁵⁶. Ceci est particulièrement clair dans Dewey J., *Experience and Education* (1938), LW, vol. 13, p. 31.

²⁵⁷. Peirce C. S., " What Pragmatism Is ", *The Monist*, vol. 15, avril 1905.

prend naissance dans la subordination de l'action à la conscience des effets ressentis d'une activité antérieure. Cette subordination est une situation.

Ce bref résumé laisse d'emblée apercevoir que les occasions de rater une expérience sont fort nombreuses et, par conséquent, qu'une " action située " n'est pas aussi fréquente que ne le laisse supposer l'usage descriptif de la notion auquel nous sommes couramment confrontés. N'envisageons que les cas d'échec non pathologiques les plus fréquents. Il arrive souvent qu'il soit impossible de repérer la source des activités qui nous affectent et, par conséquent, d'agir sur les conditions du milieu de sorte à les transformer. Il est en outre fréquent, comme dans le cas d'habitudes figées, que les conséquences d'activités préalables ne soient pas perçues comme telles et restent inconscientes. Il peut aussi arriver que même conscient et rapporté à son origine, l'impact des activités sur nos conditions de vie nous laisse impuissants, que le trouble ne puisse être surmonté, comme dans certains cas de conscience ou d'irréversibilité. On parlera alors d'une expérience bloquée, c'est-à-dire de circonstances où l'individu ne parvient à trouver ni dans son environnement, ni dans la mémoire de celui-ci, un outil qui puisse transformer les conditions factuelles du ratage dont il est victime. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles la diversification des points d'insertion sociale et l'enrichissement du milieu font partie du critère de l'expérience. Enfin, il arrive que les expériences soient si déconnectées les unes des autres que l'expérience même réussie ne puisse servir de matériau pour résoudre un trouble ultérieur, comme c'est souvent le cas à l'école, du fait de la séparation des disciplines. Au total, si les conditions d'un trouble sont inaperçues, si les ressources disponibles ne permettent pas de surmonter une difficulté, ou si les expériences ne peuvent former une série entre elles, il n'y a pas d'expérience proprement dite, mais seulement, respectivement, routine hors contexte, impuissance et absurdité, en regard à la fois d'une personnalité désunie et d'un monde en pièces. Il existe donc, outre des actions situées, des situations passives, des passions situées et des actions hors site, qu'aucune analyse du social et de l'action humaine ne peut raisonnablement négliger.

La bizarrerie de la philosophie de Dewey provient de ce qu'il a présenté la logique de l'expérience humaine et de l'enquête dans le cadre d'un " naturalisme continuiste ", tout en hissant cette logique au rang d'idéal moral et de critère définitif pour juger de la valeur d'une politique

sociale. Puisqu'il s'agit là d'un point sur lequel butent la plupart des commentateurs (l'auteure incluse), précisons que ce "naturalisme" ne ressemble guère aux autres : il ne conclut pas à une identité entre la nature et l'expérience spécifiquement humaine, mais au fait qu'elles sont continues l'une à l'autre — en quoi la philosophie de Dewey est celle d'une historicité radicale. Il n'est pas possible de discuter ici des difficultés que présente cette conviction. Mais il peut être utile de préciser que, d'une part, le Darwin de Dewey n'est pas celui de Spencer (à qui l'on doit le darwinisme social). D'autre part, le naturalisme de Dewey ne se présente jamais comme un réductionnisme (du fait même du caractère créatif et exploratoire de l'expérience), ni d'ailleurs comme la légitimation d'un ordre social particulier (puisque toute dimension finaliste en est résolument absente)²⁵⁸. On peut voir dans ce "naturalisme" avant tout un levier pour critiquer tous les dualismes sans en recréer aucun. Là est son utilité la plus manifeste et sa valeur la plus grande. C'est dans ce cadre critique que peuvent être replacées des notions telles que la vie comme effort de vie, le caractère non finaliste de l'évolution des espèces, et surtout le fait que l'organisme et son environnement soient engagés dans une relation de transformation mutuelle : "même une prairie agit sur l'environnement"²⁵⁹.

Si, par conséquent, la vie est expérience de vie, il reste que l'expérience au sens pragmatiste est moins une condition de vie que la condition d'une vie valable, parce que souhaitable — en ce sens que l'interaction spécifiquement humaine et les significations qui lui sont attachées sont ce par quoi l'identité individuelle s'élabore. Afin d'en terminer ici sur ce point, il suffit de prendre Dewey au pied de la lettre

²⁵⁸. De nombreux problèmes attachés aux divers naturalismes viennent de la conviction que la nature progresse et qu'elle fait bien les choses. Dewey ne partage pas cette conviction. Il aurait sûrement souscrit au Jeu des possibles de François Jacob, qui rappelle que le nombre d'espèces existantes est démesurément inférieur au nombre d'espèces qui ont disparu.

²⁵⁹. Dewey J., *Reconstruction in Philosophy* (1920), MW, vol. 12, chapitre 4.

lorsqu'il écrit qu'une interruption dans la série continue des expériences personnelles est " une forme de mort prématurée " ²⁶⁰.

Ces remarques permettent de mieux cerner la liaison générale que Dewey établit entre " interaction ", " situation " et " continuité ". On a déjà mentionné que toute expérience consiste en une " interaction " entre un individu et certains éléments de l'environnement. Contrairement à ce que l'on trouve chez Spencer et les nombreux spencériens qui lui ont succédé, le rapport de l'individu à l'environnement n'est pas plus utilitaire que celui de l'environnement à l'individu n'est conditionnant. L'interaction signifie d'abord qu'il existe hors de l'individu certains éléments qui entrent en relation avec ses pouvoirs, qu'il s'agisse d'aptitudes physiques ou d'une disposition à apprendre. Le fait premier, c'est que chaque être vivant s'agite. Ce fait n'a aucune signification sociale, pas plus qu'il n'est de nature sociale. Il s'agit d'un fait biologique : pas de vie sans un effort de vie. L'énergie de vie est une simple " énergie spasmodique ", comme celle que dispense le nouveau né, tant qu'elle n'est pas " canalisée " par certaines des possibilités que présente un milieu particulier. A leur tour, les conditions où s'exercent des activités ne sont telles que dans la mesure où elles entrent dans la relation d'être des conditions. L'air n'est pas un milieu qui nous entoure mais un ensemble de propriétés relatif à nos facultés et nos organes qui, réciproquement sont ce qu'ils sont en résultante d'un procès d'interaction avec un environnement donné : une adaptation. Quant à " l'acteur ", il est lui aussi un résultat, pas un fait premier. Au sens littéral il finit par connaître sa partie et la joue. Il est dans la relation avec l'activité qui le fait être ce qu'il est : celui qui vole est un voleur. L'interaction signifie donc aussi que la manière dont l'individu tire parti des traits du milieu afin de conserver et de continuer sa vie est constitutive de ce qu'est ou de ce que devient cet individu. Les termes " individu " et " environnement " n'ont donc aucune signification ontologique ou descriptive. Ils n'ont pas même une utilité méthodologique. Il faut les comprendre comme des fonctions, ou encore comme deux " phases ", l'une interne, l'autre externe, d'une même expérience. C'est pourquoi Dewey privilégie aussi souvent qu'il le peut des termes énonçant

²⁶⁰. Dewey J., " Foreword to The Art of Renoir " (1935), LW, vol. 11, p. 502.

un processus et un changement, comme “individuation”, “socialisation”, “croissance” ou “maturation”.

En 1949, alors que les contresens des commentateurs s’accumulent à ses yeux depuis plus de cinquante ans, Dewey décide qu’il appellera “transaction” ce qu’il a nommé depuis les années 1890 “interaction”. En effet, précise-t-il, *l’interaction* est un concept de la mécanique newtonienne qui désigne l’action ou le mouvement se produisant entre des particules de matière en elles-mêmes immuables. La transaction implique quant à elle que les constituants mêmes des entités interagissantes soient modifiés. Ces entités ne sont donc pas véritablement indépendantes ; elles sont les “phases” d’une même activité unifiée²⁶¹. Deledalle, qui emploie le terme “transaction” de manière rétroactive (ce qu’on ne fera pas ici), explique : “C’est de la transaction qu’il faut partir si l’on veut comprendre la philosophie de l’expérience de Dewey. La transaction est une situation en devenir continu qualitativement unifié dans laquelle on distingue un individu et son environnement”.²⁶²

Il est intéressant de remarquer qu’à la même période, c’est-à-dire à l’époque où son œuvre est presque entièrement derrière lui, Dewey exprime un autre grand regret : celui d’avoir recouru au terme “expérience” alors, dit-il, que celui de “culture” aurait évité bien des ambiguïtés — en particulier toutes celles qui sont venues de la difficulté de ses lecteurs à interpréter la notion d’expérience indépendamment des doctrines empiristes et rationalistes, doctrines que Dewey, comme tous les auteurs pragmatistes, rejette²⁶³. Mais que faut-il entendre par culture ? Certainement pas les œuvres illustres des personnes exceptionnelles, ni

²⁶¹. Dewey J., Bentley A. F., *Knowing and the Known*, Boston, Beacon Press, 1949.

²⁶². Deledalle G., *L’idée d’expérience dans la philosophie de John Dewey*, Paris, PUF, 1967, p. 393 sq., p. 394. Sauf précision, le terme “interaction” qui apparaît dans la suite de cet article correspond à “transaction”. Ceci afin de conserver aux multiples points de vue “interactionnistes” une unité que l’abandon rétroactif de la notion ferait perdre de vue, et pour respecter l’histoire des choix terminologiques de Dewey.

²⁶³. Dewey J., Introduction inachevée à la réédition de *Experience and Nature* (1949-51), LW, vol. 1, p. 329-364.

même les produits et les accomplissements notables du peuple. C'est vers l'anthropologie "culturelle" qu'il convient de se tourner, celle qui se développe au début du vingtième siècle avec Goldenweisser, Sapir, ou Boas dans les départements universitaires de Chicago et surtout de Columbia, et avec lesquels Dewey, du fait même de ses propres postes universitaires, semble avoir été en relation constante²⁶⁴.

"Transaction" et "culture" au sens anthropologique du terme sont deux correctifs destinés à établir la même conviction : il existe une réciprocité entre le mental et le matériel par quoi les hommes organisent leur environnement physique et social dans la mesure des possibilités que celui-ci présente, sans qu'aucune origine ni aucune fin ultime ne dicte leur histoire. En soi, la "culture" n'est une détermination ni intérieure, ni extérieure : elle est le milieu qui totalise, régleme et mémorise aussi bien les multiples interactions entre tel groupe humain et son environnement naturel, que les interactions sociales qui s'élaborent en relation avec les premières. Ce milieu n'entoure pas les individus, pas plus qu'il ne les enferme ; il consiste en un ensemble de traits à la fois matériels et spirituels qui dirigent, propulsent les activités, permettent de poser des buts et des règles, formant la base sur laquelle une volonté, un désir, une individualité, peuvent éventuellement se développer, et en venir ainsi à s'inscrire en retour dans le milieu en lui conférant de nouvelles propriétés. Un point de vue interactionniste n'aura pas pour objet les motivations des individus en tant que telles, comme atomes de la réalité sociale qu'il s'agirait ensuite d'ajouter à d'autres atomes de même nature, pas plus qu'il ne pourra simplement tabler sur les mécanismes collectifs d'intériorisation des contraintes sociales. Ce qui intéresse ce point de vue au premier chef, c'est la manière dont une dynamique culturelle particulière donne naissance à tel ou tel type de motivation, de désir ou d'intérêt.

UNE ETHIQUE DE L'INTERACTION

²⁶⁴. Il "semble", car il n'existe à ma connaissance aucun texte consacré aux liens entre pragmatisme et anthropologie culturelle. Dewey et par exemple Boas sont eux-mêmes très allusifs. C'est dans *Freedom and Culture* (1939), LW, vol. 13, que les références allusives de Dewey à l'anthropologie sont les plus nombreuses. Et c'est dans *Experience and Nature* (1925), LW, vol. 1, que ces références sont les plus précises.

La qualité d'une individualité dépend donc de la qualité de ses expériences. La nature éthique de l'interaction et de la situation est à tous égards sollicitée. Tentons de la formuler dans les termes suivants : puisque l'expérience (comme liaison entre subir et agir) suppose que le continuum des expériences soit la condition du développement d'une individualité, alors seul un milieu organisé de sorte que les individus influent consciemment sur leurs conditions de vie est souhaitable. " L'idéal moral " de la démocratie, ou du " libéralisme radical " que Dewey tente de promouvoir toute sa vie n'est pas le respect de l'individu, mais la création de l'individualité. Et celle-ci dépend du degré auquel les interactions deviennent significatives et susceptibles de recomposer le milieu de sorte que de nouvelles interactions puissent prendre place. L'expérience au sens pragmatiste est ce qu'on vit, non ce qu'on a — ce qu'exprime aussi Goffman, par exemple en comparant l'action au souffle qu'on retient, " avant de retourner à nos occupations futiles ". Dans *Les rites d'interaction*, la valeur normative de l'action (ou de l'expérience réellement interactive) affleure également de toutes parts, par contraste avec ses descriptions d'une société qui définit tous les rôles d'avance et dans laquelle " il s'agit surtout de survivre aux événements, non de les vivre " ²⁶⁵. L'expérience comme critère est l'action, distincte du comportement et de l'agitation, qui caractérisent les circonstances où les hommes cessent d'être les coproducteurs des fins en vue desquelles ils s'activent. Une éthique de l'interaction signifie donc avant tout une qualité d'expérience telle que l'individualité de chacun en soit consolidée et enrichie. Elle suppose la participation personnelle à la fabrique des expériences consécutives. Comme on le verra plus loin, elle suppose aussi la démocratie au sens politique, c'est-à-dire la réglementation du milieu de sorte que la continuité individuante des expériences personnelles y soit possible.

Quant à Dewey, il a souvent présenté la tonalité morale d'une " situation " en termes d'un " équilibre " souhaitable : celui qui devrait s'instaurer entre, d'un côté, les aptitudes à l'individuation que chacun recèle et, de l'autre, l'ordre social prédominant. Ce souci se trouve par exemple au centre de sa théorie de l'éducation, ainsi que de sa pédagogie :

²⁶⁵. Goffman E., *Les rites d'interaction*, Les Éditions de Minuit, 1974, p. 216 et p. 217, note n° 138.

l'éducation dite " traditionnelle " ou conservatrice inculque un matériau sans égard pour les dispositions ou les expériences antérieures des enfants, en quoi elle développe des mécanismes d'exclusion et de docilité. En revanche, une éducation " progressiste " consiste à relier les matières enseignées aux capacités d'exploration et de maturation des élèves²⁶⁶. Cette prise en compte des facteurs internes aussi bien qu'externes se trouve également dans la théorie de la connaissance de Dewey, et dans sa psychologie. Mais c'est surtout dans ses textes éthiques et politiques qu'elle devient incontournable et directrice. Dewey écrit par exemple dans la préface à la réédition de *Human Nature and Conduct* : " Dans tous les cas, une difficulté persiste pour assurer et maintenir un équilibre entre la nature humaine intrinsèque d'un côté et les coutumes sociales et les institutions de l'autre. Il y a sans doute bien des défauts dans les pages qui suivent, mais elles doivent être interprétées à la lumière d'un effort pour garder ces deux forces en équilibre. Il y a, j'espère, une insistance convenable sur le pouvoir des habitudes et des tendances sociales à diversifier les formes présentes dans la nature humaine. Mais il y a aussi une tentative de rendre clair le fait qu'il y a toujours des forces intrinsèques d'une nature humaine commune à l'œuvre ; forces qui sont parfois étouffées par le milieu social environnant mais aussi qui, tout au long de l'histoire, s'efforcent toujours de se libérer et de transformer les institutions sociales afin qu'elles puissent former un milieu plus libre, plus transparent et plus favorable pour leur opération. La " morale " au sens large est une fonction de l'interaction entre ces deux forces " .²⁶⁷

Si l'on convoque à nouveau la notion de culture, cette citation peut se comprendre de trois manières. Dans le premier cas, on peut comprendre

²⁶⁶. Sur la théorie politique de l'éducation : Dewey J., *Democracy and Education* (1916), MW, vol. 9. Je me permets aussi de renvoyer à mon article " L'élève et le citoyen, d'après John Dewey ", revue *Télémaque*, 2001.

²⁶⁷. Dewey J., *Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology* (1922), MW, vol. 14, préface à la réédition de 1930, p. 230. Les termes " forces ", " nature humaine intrinsèque " ou " formes " posent un grand nombre de problèmes. Certains d'entre eux font l'objet d'une discussion dans le livre II de mon ouvrage intitulé *L'opinion publique et son double*; Livre I : *L'opinion sondée* ; Livre II : John Dewey, philosophe du public, L'Harmattan, coll. La philosophie en commun, 1999.

que l'interaction qui s'établit, du fait même de la nature des choses, entre un individu et son environnement, est ce à quoi s'applique toute morale, quelles qu'en soient les maximes et les règles. Rappporter la morale à l'interaction permet d'expliquer aussi bien la diversité des cultures que la diversité irréductible des manières dont les sociétés agissent sur leur propre culture, la maintiennent, la transmettent ou la modifient. Alors qu'une pensée de la culture comme fait social oblige à rechercher des principes spécifiques et plus ou moins universels de mise en forme des hommes en société, une pensée du social comme culture permet au contraire de poser au départ la pluralité des fins en vue desquelles les associations existent et retravaillent en permanence leurs propres conditions. Comme l'affirmait Malinowski, les changements d'une société sont relatifs aux fonctions et aux éléments qui lui sont spécifiques, non à la nature humaine, à la nature du vivant ou à la nature des rapports sociaux²⁶⁸. Bref, s'il n'était possible en aucune manière de transformer ou d'infléchir le système social prédominant, rien de ce qu'on appelle la morale n'existerait. Il faut voir dans l'expérience sociale du social (celle que manifestent le plus clairement toutes les activités touchant à l'éducation et à l'art) la condition même de la morale.

Cependant, que toute culture aboutisse effectivement à la qualité d'expérience que suppose une vie " équilibrée " est douteux ; en revanche, et c'est le second sens, qu'il faille considérer toute culture ou toute réalité sociale, si différentes qu'elles soient des nôtres, comme un type particulier d'interaction entre facteurs humains et conditions environnementales, c'est là pour ainsi dire un devoir d'enquêteur. L'attention portée à la dimension interagissante de la vie humaine suppose une osmose entre un souci méthodologique et une conviction éthique, par exemple que " la vie humaine est digne d'être vécue ou qu'elle peut l'être et doit être rendue telle " ²⁶⁹ — conviction dont Marcuse faisait le point de départ de toute théorie sociale —, ou que " des forces intrinsèques d'une nature humaine commune [soient] toujours à l'œuvre ", tentant de " se libérer " comme l'affirme Dewey ci-dessus dans des termes quelque peu mystiques : " a

²⁶⁸. Malinowski B., *Les dynamiques de l'évolution culturelle*, Paris, Payot, 1970.

²⁶⁹. Marcuse H., *One-Dimensional Man*, Boston, Beacon Press, 1964, Introduction.

democratic faith ” (Sidney Hook). Bien sûr, nul n’est contraint de partager des convictions de ce type ; mais qui ne les éprouve d’aucune façon n’aura vraisemblablement aucun intérêt à participer aux discussions dont il est question ici²⁷⁰.

L’adoption d’un point de vue interactionniste permet de repérer comment les hommes changent la culture dont ils vivent. Il suggère qu’avec des outils adéquats, il est toujours possible de reconstruire l’histoire et le système d’une société en tenant compte des contributions distinctives de ses membres — comme Goldenweisser qui retrouve même dans les gestes les plus routiniers du primitif la marque de son individualité. On l’a vu, l’interactionniste n’a pas besoin d’agrèger des faits individuels idéalement identiques pour penser le social. A ses yeux le collectif ne se confond pas avec le commun. Ainsi qu’une œuvre d’art, l’individualité que représente une forme d’organisation sociale particulière peut (et doit) être composée de parties elles-mêmes individualisées, et en dépendre ; nul n’y est tout à fait superflu, “ chacun compte pour un ”, une “ histoire de vie ”, parce qu’elle résulte de l’exploration des possibles concrets qu’offre un milieu particulier, est toujours singulière.

L’impact à la fois méthodologique et éthique de l’interactionnisme est multiforme : par exemple, ne pas plaquer l’analyse de l’intégration des migrants dans la société d’accueil sur une exigence politique d’assimilation ; ne pas voir dans la pauvreté ou l’ignorance la marque d’un échec dont la personne concernée serait responsable, mais en rechercher les conditions environnementales, sans toutefois prendre ces dernières pour des déterminations ; ne pas confondre tolérance et reconnaissance ; distinguer clairement entre un procès d’acculturation et un mécanisme de conditionnement ; démarquer l’histoire linéaire dont les discours d’unité nationale se nourrissent de l’histoire vraie à laquelle tout se qui se croise même par hasard participe d’une manière ou d’une autre ; voir que même la reproduction d’une société dépend de sa production, et définir une bonne société comme celle qui “ reproduit ” continûment les conditions de sa propre invention, et ainsi de suite. Une vision du monde reposant sur l’interaction permet ainsi d’enregistrer tout ce qui évoque ou promet une

²⁷⁰. C’est la raison pour laquelle il semble légitime de se cantonner ici dans le cadre des démocraties libérales, et de mesurer leurs pratiques à leurs principes.

interaction véritable, un “équilibre” entre l’individuel et le social. Au total, l’interaction peut apparaître comme un concept normatif s’appliquant à l’entreprise visant la constitution même d’une science de l’homme et des sociétés. En plagiant Talcott Parsons (et en le menant dans une direction qui n’est pas la sienne), on peut dire qu’adopter un point de vue interactionniste est en soi “une orientation normative de l’action²⁷¹”, celle de l’enquêteur en tant qu’acteur, qui choisit entre diverses méthodes de description tout en engageant sa responsabilité à l’égard de la production du cadre d’objectivation qu’il contribuera à créer.

Être attentif au potentiel humain d’irréductibilité aux conditions conduit donc à envisager l’histoire et la qualité culturelle de la vie sous l’angle de la liberté. Bien sûr, ce type de repérage n’est pas de même nature que les actions destinées à instituer la liberté. Mais dans la perspective qui prévaut ici, jamais une politique particulière ne pourrait parvenir à transformer l’interdépendance des hommes en opportunités d’individuation, si elle ignore l’interaction (au profit par exemple du dogme de la liberté naturelle ou de la conscience de classe), et si elle se coupe des méthodes permettant d’attester empiriquement l’interdépendance humaine dans chacune de ses configurations. Lorsque la personne humaine est comprise comme le produit d’une histoire contingente d’individuation, on peut appeler “démocratie” l’organisation collective du développement de l’individualité de tous. Le social et l’individuel comme interaction, l’idéal moral que “chacun compte pour un”, et la politique comme mécanisme destiné à transformer les circonstances (ou conditions) en “situations” (ou opportunités d’action), doivent s’impliquer réciproquement.

POLITIQUES DE L’INTERACTION

Dans un troisième sens, on peut donc interpréter la recherche de “l’équilibre” dont Dewey fait sa priorité en termes de pratiques politiques concrètes. Une politique qui confond culture et traditions est “communautarienne”; celle qui confond individualité et individu est “libérale”. En revanche, une politique qui prend acte du caractère

²⁷¹. Parsons T., *The Structure of Social Action*, New York, MacGraw-Hill, 1937.

potentiellement interactif de la vie humaine est dévolue à créer les conditions susceptibles de donner lieu à une expérience complète, c'est-à-dire à une expérience définie par l'interaction et la continuité. Comme on l'a déjà remarqué, ceci implique que les dispositions individuelles soient développées de sorte que la personne devienne un centre conscient et unitaire de la série d'expériences qui forment l'histoire de sa vie, son passé et son avenir, ses souvenirs et ses espoirs.

Une fois ce point de vue adopté, deux directions se dessinent : d'un côté, on peut être conduit à retravailler les principes sur lesquels reposent une politique démocratique, à la lumière de l'idéal moral qui la dirige. De l'autre côté, on peut aussi se sentir contraint de reconnaître que la démocratie est à la fois l'expérience et le concept dont les notions d'interaction, de situation ou d'acteur sont dérivées. Parmi tous les développements possibles de cette position, on se bornera à formuler l'hypothèse suivante : même réduite à une tendance ou à un " non encore être"²⁷², l'aptitude d'un individu à agir sur les conditions qui l'affectent — non comme une " praire ", mais comme un centre conscient d'expériences — et à réorganiser sa conduite en relation avec l'évaluation des conséquences de sa conduite antérieure, est identique à ce que la tradition démocratique anglo-saxonne a appelé self-government. Si cette hypothèse se vérifie, les raisons pour lesquelles il n'est pas légitime de négliger la dimension politique de la formation de l'individualité (donc la situation et l'interaction) au profit d'un langage d'observation neutre et descriptif, apparaîtront plus clairement.

Le self-government²⁷³ est l'une des notions les plus riches que la tradition libérale américaine ait léguée. Dans le *Federalist*, n° 39, Madison

²⁷². Cette expression provient de Ernst Bloch, dans *Le Principe Espérance*, Livre I (1959), Gallimard, 1976 ; un livre contre la posture contemplative " en majeure partie consacré à la tentative de donner une dimension philosophique à l'espoir situé dans le monde " (p. 13) et à repérer l'objectivité des possibles réels (p. 284). Les points de convergence avec le pragmatisme de Dewey sont nombreux.

²⁷³. Comme l'usage de cette notion en anglais est admis en français, elle n'est pas généralement pas traduite ici. Cependant, " l'autonomie " par quoi le self-government est souvent traduit est moins juste que

écrit qu'en tant que partisan de la liberté, il souhaite " fonder toutes nos expérimentations politiques [de forme républicaine] sur l'aptitude de l'humanité au self-government ". Jefferson écrit également que toutes les dispositions institutionnelles de la République doivent respecter " le droit imprescriptible des hommes au self-government ". Il déclare aussi dans une lettre à John Adams qu'il s'agit là de " la valeur la plus haute pour l'homme²⁷⁴ ". On retrouve cette notion par exemple chez Tocqueville, surtout au cours de ses analyses portant sur les sociétés politiques qu'ont formées les Colonies de Nouvelle-Angleterre avant la révolution américaine, ou les " communes " (townships), dans lesquelles il voit l'origine des mœurs politiques du nouveau monde : " La société y agit par elle-même et sur elle-même "²⁷⁵. Des arguments équivalents sont réitérés dans tous les passages de *La démocratie en Amérique* traitant du " dogme de la souveraineté du peuple ". Et bien sûr, même si la notion n'est pas souvent utilisée telle quelle, Dewey peut apparaître comme un champion du gouvernement de soi sous la forme d'un travail de la notion de participation : non prendre une part, mais prendre part.

On ne peut qu'évoquer ici à quel point le principe du self-government s'oppose aussi bien à la théocratie qu'aux pratiques de délégation du pouvoir divin à un monarque ; comment il est le pivot pour juger illégal un gouvernement lointain et autocratique ; comment il sert de critère pour distinguer entre un peuple servile et un peuple libre ; enfin, comment toutes les dispositions couchées dans la Constitution américaine, notamment dans ses dix premiers amendements, en dérivent. Le point intéressant à noter ici d'emblée, c'est que la notion de self-government s'applique sans distinction à l'humanité tout entière, à chaque homme en particulier, aux communautés et associations autonomes, et à l'État, voire même, dans le contexte de la lutte contre l'oppression britannique dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, à l'Union issue de la fédération des États.

littéralement, " le gouvernement de soi " ? expression qu'on rencontre chez Montaigne.

²⁷⁴. Lettre de Thomas Jefferson à John Adams, 21 Jan. 1812.

²⁷⁵. Tocqueville A. de, *De la Démocratie en Amérique*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1986, Livre I, chap. 4, p. 83.

Afin de penser le rapport entre individu et collectivité, les théories politiques et sociales recourent souvent à des analogies, dont la valeur est parfois surtout métaphorique, par exemple : l'analogie platonicienne entre la tripartition de l'âme et celle de la cité, ou celle qui prévaut encore aujourd'hui entre le droit naturel individuel et le "droit des gens" (ou droit international) — ce qui mène à personnifier les collectivités (et permet d'adopter cette démarche si prisée consistant à tirer d'un petit nombre de principes, l'explication d'une grande variété de phénomènes). Dans le cas du self-government, il ne s'agit nullement d'une analogie, mais d'une identité de fonction : celle qui consiste à donner une direction à ses propres activités dans l'adversité. De fait, mythe ou réalité, l'expérience "communale" des Pèlerins que de nombreux américanistes jugent fondatrice est évoquée avant tout comme l'expérience de l'union d'hommes libres dans l'adversité²⁷⁶. La commune est le cadre où ces hommes s'associent en échangeant des promesses mutuelles afin d'avoir confiance les uns dans les autres, et d'être ainsi unis face au danger, bêtes sauvages, maladies, Indiens sanguinaires, nature hostile. C'est là que naît et se développe "l'esprit de liberté" qui, d'après Tocqueville, inspirera toutes les mesures politiques que prendront les Américains par la suite. C'est aussi là que les colons, écrit Arendt, "découvrent, comme par inadvertance, la grammaire élémentaire de l'action politique et sa syntaxe déjà plus compliquée"²⁷⁷, c'est-à-dire l'expérience politique proprement dite. Dans la commune, se combinent l'initiative personnelle et la prérogative de l'association. Par la promesse, personne n'abandonne un droit ou ne sacrifie une partie de son pouvoir. Mais en engageant sa parole, chacun acquiert quelque chose qu'il ne possédait pas auparavant, l'union au lieu de l'isolement, l'égalité comme participant à l'échange des promesses mutuelles, l'éducation et la protection.

En reprenant les termes qui ont prévalu plus haut, on peut dire que le self-government est l'art de recombinaison des modalités de l'action en fonction de la conscience que l'intéressé a des circonstances fortuites qui

²⁷⁶. Outre les ouvrages déjà cités, voir les historiens dits "du consensus", notamment Boorstin D., *The Colonial Experience*, New York, Random House, 1958, et *The National Experience*, New York, Random House, 1965.

²⁷⁷. Arendt H., *Essai sur la révolution* (1963), Paris, Gallimard, 1985, p. 255.

l'affectent, puis en fonction des obstacles et des ressources que son environnement présente. Si le fait que l'intéressé soit l'individu ou le groupe implique une différence importante quant aux procédures destinées à déterminer les finalités d'une entreprise, en revanche, les activités destinées à réorienter la conduite dans un mouvement qui, au même moment, rend les habitudes conscientes et inutiles, sont les mêmes. Dans les deux cas, l'individualité et le milieu sont transformés : du côté du milieu, non se plier aux circonstances, mais les changer, les étudier, les trier, souvent les monter les unes contre les autres — “ checks and balances ” ; du côté de l'individualité, non pas “ suivre sa nature ” — car il n'y a aucune nature sinon cette aptitude (fragile) à se gouverner sans un maître —, mais reconstruire ses désirs et son vouloir en fonction des possibles que présentent les effets concrets de l'association, apprendre, redéfinir en permanence ses intérêts et son bien. Le self-government ne consiste pas dans des activités qui seraient destinées à apporter quelque chose à un individu d'ores et déjà constitué, éprouvant des intérêts et des désirs tout faits, parce qu'il tendrait vers l'accomplissement de sa “ nature ”. En tant qu'interaction politique, le self-government mène à peaufiner sa nature au contact des expériences historiques qui forment un contexte de vie, un sens et une direction. Cette forme de gouvernement est, dans l'histoire, le point de rencontre entre le ressort anthropologique de la conduite et la capacité à créer un ordre qui à la fois protégera et développera l'homme par rapport aux “ questions qu'il se pose à lui-même ”²⁷⁸. Se gouverner soi-même, c'est nécessairement se changer, agir sur sa conduite en fonction des circonstances, des rencontres et des nécessités. Car le gouvernement n'est requis que pour ce qui change et est affecté par des changements : une “ situation ”. Puisque toute expérience est une relation à l'altérité et à ce que l'altérité fait changer en quiconque en fait l'expérience, le self-government est la forme la plus élevée de l'interaction, sa dimension politique. Et cela, aussi bien dans la recherche scientifique que dans l'éducation, aussi bien dans l'art que dans l'Etat.

Le self-government n'est donc pas de même nature que la maîtrise et le pouvoir. Dans le premier cas, il s'agit pour une personne ou une association, peu importe, de faire face à une “ situation problématique ”,

²⁷⁸. L'expression est de Bernard Groethuysen, dans *Anthropologie philosophique* (1928-31), Gallimard, 1980.

ou de s'orienter continûment dans un monde par nature imprévisible, ou plus exactement, dans un monde d'activités dont les conséquences sont nécessairement en partie imprévisibles. A son tour, cela suppose qu'il faille avoir l'idée qu'une situation qualifiée de problématique inclue la possibilité qu'une circonstance particulière soit définie de sorte que ses traits caractéristiques puissent être identifiés et utilisés. En revanche, dans le second cas, la logique n'est plus de diriger mais d'arrêter : si le gouvernement guide, le pouvoir comprime. Le premier est une transaction entre une individualité et un monde extérieur ; le second est toujours unilatéral et, quand il s'exerce de manière réflexive, comme dans le cas d'un " empire " sur les passions ou d'une distinction des pouvoirs dans l'État, il sert à diviser pour limiter. Peut-être pourrait-on d'ailleurs discerner ici deux positions en théorie politique : celle qui va du gouvernement de soi à l'autodétermination en passant par l'autorité²⁷⁹, et celle qui va de la puissance à la souveraineté en passant par le pouvoir. Ce sont semble-t-il ces deux logiques qui opposent les Pères Fondateurs du système politique américain : Jefferson est partisan d'une " gradation de l'autorité ", tandis que la logique de Madison est celle d'une neutralisation des pouvoirs les uns par les autres, des couches les plus basses de la société jusqu'aux plus élevées. Enfin, alors que le pouvoir suppose de contenir une tendance ou un effort dont la direction est donnée d'avance, par exemple au titre d'ingrédient essentiel de la nature humaine (comme l'agressivité dite naturelle) ou, par dérivation, de celle des corps politique, le gouvernement de soi consiste plutôt à s'éprouver au contact du monde extérieur afin de déterminer ce qui est bon pour soi. Se diriger implique de savoir où l'on va, et ce savoir n'est que rarement spontané.

Contrairement aux idées reçues, le droit au self-government ne repose donc pas vraiment sur le fait que l'intéressé sait mieux que quiconque quelle chaussure va à son pied, et par extension, ce qui est bon pour lui. En réalité, si chacun avait une idée claire de ce qui lui convient, il n'y aurait aucun besoin de gouvernement. Chacun apercevrait immédiatement que " rien n'est plus utile à l'homme que l'homme " (Spinoza) ou que l'union vaut mieux que l'isolement. Le self-government

²⁷⁹. La question de savoir comment concilier la morale et la politique (ou, dans les termes si souvent repris de Weber, la conviction et la responsabilité) serait supprimée par cette version.

est un principe qui provient plutôt du fait que la personne la mieux placée pour juger où la chaussure blesse est celle qui l'a à son pied et, par extension, que les personnes affectées par un trouble sont plus aptes à situer et à définir leur intérêt que des personnes qui ne l'éprouvent pas.

Il est maintenant intéressant de remarquer que la théorie politique pragmatiste que Dewey a développée met en scène et coordonne tous les éléments par lesquels nous avons pu mettre en correspondance l'interaction comme idéal et l'expérience politique : l'imprévisible, l'entreprise commune dans son autonomie à l'égard d'un contrôle extérieur, l'expérimentation politique et l'enrichissement de l'individualité. Tout d'abord, peut-être semblera-t-il curieux d'enrôler Dewey au côté des récits de fondation américains. Cela est en réalité tout à fait motivé : car, non seulement, Dewey a fourni un gros travail plein d'admiration pour faire relire à ses contemporains les écrits de Thomas Jefferson qui avaient été en grande partie oubliés, mais il a en outre destiné toutes ses activités philosophiques au repérage et la promotion des valeurs qu'il jugeait spécifiques à l'Amérique, et qui lui semblaient selon les cas étouffées ou masquées par les valeurs que la vieille Europe avait exportées, l'individualisme, l'élitisme et l'esprit pécuniaire en particulier²⁸⁰. L'expérience du "nouveau monde" est l'héritage sur lequel se construit le pragmatisme : "Le monde est précaire et périlleux"²⁸¹. On peut voir dans la définition pragmatiste de l'expérience comme liaison transformatrice entre subir et agir l'expression de la valeur que constitue un esprit d'expérimentation, car cette dernière assure à la fois la "croissance" de l'individualité et la diversification de l'environnement. Comme l'avait écrit Bergson à William James en le citant, cela suppose que le monde soit ouvert, "in the making", et que son exploration active

²⁸⁰. Sur ces deux points, voir Dewey J., "Pragmatic America" (1922), MW, vol. 13, et "Presenting Thomas Jefferson" (1940), LW, vol. 14.

²⁸¹. Dewey J., *Experience and Nature* (1925), p. 44. "The world is precarious and perilous". Pour Sydney Hook, l'un des meilleurs héritiers de Dewey, cette petite phrase est essentielle pour comprendre à la fois la "métaphysique" de Dewey et ce en quoi elle n'en est finalement pas une. Voir la préface de Hook à *Experience and Nature* dans LW, vol. 1. Dewey met "world" en italiques pour éviter que ses lecteurs rapportent la précarité et le péril à des états d'âme ou à des images mentales. Il s'agit au contraire de traits objectifs.

ne soit motivée par rien d'autre que par les idées ou les fins qu'un contexte d'expérience particulier fait naître²⁸².

Les traits par lesquels on a caractérisé plus haut les premières communes américaines confèrent également à la politique le statut d'une expérimentation. Car la combinaison entre affronter l'imprévisible et s'associer impose de destiner les institutions communes à forger le cadre légal dans lequel l'orchestration des changements en vue du maintien de la liberté de tous pourra être menée. Cela revient à instituer le self-government, c'est-à-dire à créer un système juridique et une administration qui tout à la fois garantissent l'action individuelle sur les conditions de l'association (par exemple sous la forme des consultations électorales ou de la liberté de la presse), et la remise en chantier des modes d'association aussi souvent que l'action individuelle ne peut plus les modifier — donc aussi souvent que les conséquences des activités de certains bloquent le continuum des expériences associatives. Et cela constitue une tâche qui est toujours à reprendre, en fonction du caractère des associations dominantes et de l'impact de leur activité : “ Les Etats-Unis ne sont pas encore faits²⁸³”.

Une communauté se gouvernant elle-même procède donc de l'union de personnes capables d'agir sur les liens qui les unissent. Contrairement à des formes de vie communautaire fondées sur des traditions communes, des habitudes ou des normes coercitives, l'association de type “ communal ” dont il est question ici est un milieu dans lequel l'individualité ne se dissout pas, tout au contraire ; car l'association volontaire forme l'environnement le plus propice à l'exercice par chacun de son originalité et de son irréductibilité aux conditions de vie. Prendre part à la vie du groupe auquel on appartient revient à influencer sur les conditions de l'association et contribuer à la définition des finalités en vue desquelles elle existe. En cela, c'est le milieu le plus favorable au renouvellement continu des significations de l'expérience sociale, et donc au développement de l'individualité.

²⁸² Lettre de Henri Bergson à William James, 27 juin 1907, in *Mélanges*, PUF, 1972, p. 727.

²⁸³ Dewey J., “ Creative Democracy — The Task Before Us ” (1939), LW, vol. 14.

Ces dernières remarques fournissent un critère quant au bien-fondé et à la limite de l'intervention gouvernementale. En fait, les processus d'exclusion sont tout aussi nombreux que les mécanismes de participation, même dans les sociétés les meilleures. Dans un monde changeant, les rapports entre subir et agir peuvent sans cesse s'inverser. Et au cours de la vie sociale, les activités des associés dans telle ou telle entreprise sont toujours susceptibles de supprimer les opportunités d'action des autres. Certes, il n'est pas toujours humainement possible de rétablir l'interaction et les procès d'individuation que des obstacles à la continuité des expériences peuvent condamner. Mais dans les cas où le rétablissement des opportunités d'action en faveur des personnes lésées est possible, c'est alors qu'intervient l'Etat. Rétablir l'interaction, telle est sa fonction, et, en même temps, sa limite d'intervention.

Rappelons les phrases par lesquelles Dewey commence son récit de la formation des États : “ Nous prenons donc notre point de départ dans le fait objectif que les actes humains ont des conséquences sur les autres, que certaines de ces conséquences sont perçues, et que leur perception mène à un effort ultérieur pour contrôler l'action de manière à assurer certaines conséquences et à en éviter d'autres. Suivant cette indication, nous sommes conduits à remarquer que les conséquences sont de deux sortes : celles qui affectent les personnes directement engagées dans une transaction, et celles qui en affectent d'autres au-delà de celles qui sont immédiatement concernées. Dans cette distinction, nous trouvons le germe de la distinction entre le privé et le public. Quand des conséquences indirectes sont reconnues et qu'il y a un effort pour les réguler, quelque chose qui a les traits d'un État commence à exister²⁸⁴. ” Cette citation peut servir de base pour circuler dans les aspects de la pensée politique de Dewey qui intéressent directement ce qu'on appelle ici les “ politiques de l'interaction ”.

En abandonnant provisoirement le modèle communal qui a été ébauché plus haut, on peut commencer par prendre acte d'une définition “ désenchantée ” du public. Celui-ci n'est plus le garant de la moralité, l'élément de l'universel ou le lieu de l'excellence humaine. Il n'est pas davantage, remarquons-le, l'espace où se déchaîneraient les puissances

²⁸⁴. Dewey J., *The Public and its Problems* (1927), LW, vol. 2, p. 243-244.

diaboliques. Au départ, le public est simplement l'ensemble des personnes dont les conditions de vie ne forment plus une " situation ". Et puisque la situation a été définie comme une dynamique d'échange et d'équilibrage entre l'individu et son environnement, il apparaît que le public est composé de personnes dont les conditions de vie ne permettent plus ni qu'elles développent leur individualité, ni qu'elles contribuent à redéfinir et retravailler les liens sociaux dans lesquelles elles se trouvent prises, ni enfin que l'influence que leurs besoins ou leurs désirs peuvent exercer sur les conditions de l'association puissent encore se faire ressentir. L'interdépendance en tant que telle produit l'exclusion. L'ouvrier dont le corps est enrôlé dans des opérations dont son esprit ne peut dégager aucune positivité, l'élève que l'école exclut de la formation des savoirs, les victimes de la guerre mondiale ou celles des crises du capitalisme, tels sont quelques-uns des faits qui fondent plus qu'ils n'illustrent les analyses politiques de Dewey, ainsi que ses nombreux engagements durant les années trente aux côtés des progressistes, des " libéraux radicaux " et des socialistes. Cette finalité morale de la reconstruction du public, qui fonde la légitimité du régime démocratique, interdit que le public soit conçu comme une collection d'individus, ou comme un organisme²⁸⁵.

Cette société alors relativement nouvelle fondée sur une interdépendance humaine considérablement accrue a été nommée au début du siècle " La Grande Société ", un concept de Graham Wallas qui est fréquemment repris par la suite²⁸⁶. Ce qui frappe Dewey, c'est moins l'aliénation, la technique, l'industrialisation et le marché, que la démultiplication des publics, de leurs sources et de leurs interrelations ; c'est la gravité et l'extension grandissantes des conséquences dont les activités sociales réputées privées sont suivies ; c'est donc la complexification sans précédent des mécanismes par lesquels les groupes composant le public au sens passif du terme en viennent à exister. D'où la

²⁸⁵. Sur la pensée politique de John Dewey, voir Westbrook R. B., *John Dewey and American Democracy*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1991, ainsi que mon livre, op. cit., tome second, où sont traités la plupart des points de politique qui sont seulement mentionnés ici. Les paragraphes suivants se fondent surtout sur *The Public and its Problems* et sur *Liberalism and Social Action* (1935), LW, Vol. 11.

²⁸⁶. Wallas G., *The Great Society: A Psychological Analysis*, New York, Macmillan, 1914.

question prioritaire qui traverse *The Public and its Problems* : comment tirer le public hors de son “ éclipse ” ? Comment transformer par le biais d’une régulation gouvernementale les effets préjudiciables de l’environnement social en faits sociaux dont les conséquences soient bénéfiques et partagées par tous, autrement dit, comment transformer les affections sociales passives en une action politique ?

La priorité pour Dewey n’est pas de faire dépérir l’État ou de le renforcer. Sa préoccupation première est de transformer la “ Grande société ” en une “ Grande Communauté ”, c’est-à-dire en un public effectif qui parvienne à l’articulation politique de ses intérêts sous la forme d’institutions gouvernementales appropriées. Or, cette translation de l’affect social vers une réglementation politique des activités sociales dont l’impact sur autrui est important, dépend de la manière dont le public identifie les circonstances qui l’ont fait naître. L’expérience politique réside donc pour l’essentiel dans le fait de subordonner à la conscience des effets de l’interdépendance, les activités dévolues à rétablir une situation où prévaudrait une égalité d’opportunité d’individuation pour tous. Aucune expérience au sens pragmatiste du terme ne peut faire l’économie du self-government. Ainsi, la phase active par laquelle le public peut à nouveau s’avérer une interaction de type politique est la phase durant laquelle le public “ s’identifie lui-même ”, ou définit son intérêt d’après les conditions factuelles de sa propre apparition.

Ce procès d’identification du public par lui-même précède nécessairement l’étape de la représentation politique par le biais de mandataires, d’institutions et d’espaces (au sens littéral) publics, que nous pouvons laisser ici de côté. Car la fonction du gouvernement est de prendre soin de l’intérêt public par des lois et des régulations, non de le définir. Puisque, en tant que service public, une bonne représentation est toujours relative à l’intérêt qu’un public parvient à identifier, et puisque cet intérêt varie en fonction de la nature des activités sociales, “ l’État doit toujours être redécouvert ”, ses formes sont toujours provisoires, comme l’est la limite entre le public et le privé, comme le sont aussi les divers organes par lesquels le gouvernement opère, et les fonctions particulières qu’il doit assumer au cours du temps. L’essentiel est ici de remarquer que l’initiative du public quant à la définition d’un intérêt de régulation politique des activités qui l’affectent, est en même temps ce qui procure à un public une existence objective et structurée. L’orientation générale des

changements sociaux, les réformes, l'établissement des priorités, les préférences politiques, bref, les opinions du public sur les affaires communes, rien de tout cela ne peut venir directement des instances gouvernantes elles-mêmes, ni même des experts auxquelles elles ont fréquemment recours. La fonction primordiale du public est de repérer son intérêt et de l'identifier, comme le font aujourd'hui par exemple les victimes du tabagisme ou les producteurs de pêches. Et si, en matière de réforme sociale et d'intérêt public, le gouvernement n'a que rarement l'initiative, alors il est erroné de voir dans le public avant tout un organe de surveillance, de contrôle et de critique à l'égard de la domination politique — comme le fait encore Habermas et, plus généralement, ceux dont les positions d'inspiration kantienne font accorder une priorité au principe de l'usage public (critique et délibératif) de la raison. Ces fonctions de surveillance et de critique incombent certes au public, mais elles ne fondent pas son existence. Le public commence par se définir comme un rapport de la société à elle-même, non comme un rapport s'établissant entre la société et le gouvernement. La petite phrase de Tocqueville s'y applique parfaitement : “ La société y agit par elle-même et sur elle-même ”.

Le problème auquel le public d'une société complexe est confronté n'est donc pas tant fonctionnel ou statutaire que technique et intellectuel : comment les membres d'un public “ dispersé ” et “ chaotique ” peuvent-ils parvenir à la conscience et à la connaissance de leurs intérêts ? Comment peuvent-ils s'organiser et communiquer les uns avec les autres pour ainsi dire hors cadre et sans règles — puisque le cadre et la règle sont en matière de politique l'effet d'une réglementation qui est consécutive à l'institutionnalisation par le gouvernement de l'intérêt que le public a formulé ?

L'originalité de Dewey est ici manifeste. Par contraste, il semble que de nombreux penseurs politiques du vingtième siècle aient longuement erré en ce qui concerne le statut d'un public en démocratie : car, au lieu de se demander comment il serait possible aux membres d'un public mouvant et chaotique d'identifier leurs intérêts, ils ont transformé cette difficulté (qui est réelle) en une condition immanente d'incompétence, ce qui les a souvent mené à justifier que les publics soient exclus des phases de prise de décision, voire même de délibération, et qu'ils soient cantonnés dans le rôle d'acclamer leur gouvernement et les principes légaux sur lesquels il

repose, de consommer de la décision politique et de voter de temps en temps.

La priorité de Dewey est évidemment tout autre. Il ne s'agit pas de mettre en cause le principe de la participation du peuple au gouvernement mais, au contraire, de renforcer cette participation, car elle seule permet la reconstruction du continuum à la fois individuant et socialisant de l'expérience commune ; elle seule permet que l'exclu redevienne "acteur", et elle seule permet que les événements futurs de la collectivité portent la marque des contributions de chacun des associés.

C'est en référence à cette visée à la fois éthique et politique que l'appel aux sciences sociales par lequel Dewey conclut tous ses textes de philosophie sociale doit être compris. Dans une société complexe, seules les sciences susceptibles d'exposer les modalités de l'interdépendance et la manière d'influer sciemment sur cette dernière peuvent procurer les matériaux dont le public a besoin afin de savoir qui il est.

Afin de mieux présenter ce point, revenons-en à la "petite République" que forme la commune. Si elle a pu apparaître plus haut comme l'interaction politique par excellence, c'est d'une part parce que les conséquences des activités sociales y sont perçues et communiquées de sorte que les fins de l'association soient en même temps coproduites et communes. D'autre part, c'est parce que les problèmes dont les participants doivent traiter sont naturellement "placés sous leurs yeux" (Jefferson) et à leur portée. La "gradation de l'autorité" dans l'État que recommande Jefferson dépend de divers niveaux de compétence, auxquels correspondent divers types de situation problématique et diverses fonctions publiques, chacune étant relativement cloisonnée. De l'État fédéral qui se consacre aux relations internationales et à la défense, à la commune qui s'occupe par exemple des routes, de l'école et du commerce local, en passant par les États membres de l'Union et les comtés (county), les compétences varient, se contrôlent mutuellement et se complètent pour former le gouvernement juste d'une grande République. Car, "la manière d'avoir un gouvernement sûr, ce n'est pas de le confier tout entier à un seul, mais de le diviser entre tous, distribuant de manière exacte à chacun les fonctions pour lesquelles il est compétent." Mais si cette "gradation de l'autorité" est essentielle à la stabilité de l'union, elle est en revanche accessoire quant à la formation de mœurs politiques démocratiques. Car

ces mœurs proviennent de l'exercice personnel du self-government et de lui seul. En définitive, le système tout entier en dépend. C'est pourquoi Jefferson écrit : " C'est en divisant et subdivisant les républiques, depuis la grande république nationale et les plus petites qui lui sont subordonnées, jusqu'à aboutir à ce que chaque homme administre sa propre ferme ; c'est en plaçant entre les mains de chacun ce que son œil peut diriger, que tout sera fait pour le mieux ". Une fois les habitudes de gouvernement de soi contractées par la participation quotidienne aux affaires publiques, chacun se laisserait " déchirer le cœur hors de son corps plus volontiers qu'il ne laisserait son pouvoir lui être arraché par un César ou un Bonaparte "287. De même, Tocqueville signalait que la liberté est mieux assurée lorsque chacun prend part au gouvernement des petites affaires qui le touchent, que lorsque quelques-uns administrent même démocratiquement les grandes.

Le problème essentiel des publics propres aux démocraties modernes, et que Walter Lippmann avait clairement signalé, c'est que même les affaires qui touchent les particuliers sont d'une complexité beaucoup trop grande pour qu'une connaissance sur la base des outils disponibles localement en soit possible. En d'autres termes, la " Grande Société " n'est plus susceptible d'être décomposée en " petites Républiques " politiquement autonomes et géographiquement distinctes, pas plus que les manières d'être lésé ou affecté, et les intérêts qui s'en suivent, ne sont plus déterminés par des relations interpersonnelles de contiguïté ou de proximité. Si les travaux de la ferme sont affectés par des activités distantes de plusieurs milliers de kilomètres et parfois de plusieurs années, alors la " gradation de l'autorité " n'a plus aucune pertinence, du moins si le système territorial de la représentation politique est maintenu. C'est pourquoi Dewey écrit que " l'époque nouvelle ne dispose d'aucun symbole en accord avec ses activités "288.

Si, malgré ces difficultés, on maintient qu'une participation effective du public à l'organisation politique de lui-même est possible, alors il faut conclure que les enquêtes sociales doivent être conduites de sorte qu'elles mènent à identifier les conditions sociales problématiques, à les publiciser

²⁸⁷. Lettre de Thomas Jefferson à Joseph C. Cabell, Feb. 2, 1816, pour ces trois extraits.

²⁸⁸. Dewey J., *The Public and its Problems*, op.cit., p. 323.

et à les faire connaître, après quoi la définition des intérêts, leur politisation et l'ajustement d'organes gouvernementaux pour les promouvoir seraient réalisables. Les sciences sociales susceptibles d'être menées dans une société démocratique sont donc destinées à procurer au public une forme de connaissance qui lui permette de situer les circonstances de son apparition, ainsi qu'à former le milieu dans lequel puiser des solutions pratiques, du sens et des projets communs.

Le point de vue pragmatiste sur la fonction et la finalité des sciences sociales en démocratie ne peut être qu'évoqué ici. On se bornera à quelques remarques destinées à établir une conclusion. Chez Dewey, l'appel aux sciences sociales est motivé par l'idée que celles-ci pourraient rendre visible le " vaste monde invisible " ²⁸⁹. Si, en effet, le public dont Dewey fait le portrait est tellement désorienté, c'est parce que ses membres se bornent à percevoir, sans se les expliquer, les conséquences indirectes d'activités auxquelles ils ne participent d'aucune manière. Les raisons pour lesquelles la distance entre ressentir et expliquer ces conséquences ne peut être facilement résorbée tiennent à la complexité, à l'éloignement et aux ramifications compliquées d'activités telles que l'industrie, la technologie des communications, la mondialisation de l'économie (le thème n'est pas neuf) et celle de la guerre. Mais ces raisons tiennent aussi à la persistance des convictions et des valeurs qui avaient été élaborées dans un tout autre contexte, par exemple dans le contexte de la lutte contre l'oppression monarchique ou féodale, ou dans celui des " petites Républiques " autonomes, relativement stables et homogènes.

Parmi ces valeurs influant sur la politique sociale qui, de libératrices, deviennent conservatrices, mentionnons surtout l'individualisme et la théorie politique du laissez faire qui s'y rattache, théorie aujourd'hui à nouveau en plein essor qui se solde par le fait que tout contrôle étatique, notamment dans les activités économiques, est perçu comme une enfreinte insupportable aux libertés individuelles. Les obstacles à " la découverte du public par lui-même " sont moins dus à des changements matériels considérables qu'au décalage qui ne cesse de croître entre, d'un côté, les conditions existentielles des modes d'interdépendance et, de l'autre, l'idée que la société se fait de son propre fonctionnement, des critères de

²⁸⁹ L'expression est de Walter Lippmann, *Public Opinion* (1922), New York, The Free Press, 1965.

légitimité de ses structures ou des moyens de parvenir à ses buts. Cette idée n'est en fait ni a-scientifique, ni pré-scientifique. Elle provient en grande partie d'une science, dont les critères de rationalité se trouvent mis en cause. C'est en gros la science de Newton, d'après laquelle les phénomènes obéissent à des lois qui sont elles-mêmes éternelles et immuables. C'est surtout la version positiviste du déterminisme doublée du dualisme entre l'âme et le corps. En bref, Dewey cherche à faire passer la " philosophie sociale ", de l'interaction au sens où elle a été définie plus haut, à la " transaction ". Et cela, non seulement afin de trouver une parade efficace contre la portion de la population qui a intérêt à confisquer la science et la technique tout en prônant la liberté d'entreprise, l'égalité des chances et la compétition. Mais aussi afin de redonner au public une fonction d'initiative que les conséquences graves et persistantes des activités sociales lui ont fait perdre.

Du fait de ces priorités, la pertinence scientifique d'une proposition ou d'une mesure sociale dépend entièrement du degré d'articulation du public qu'elle permet d'atteindre une fois qu'elle est appliquée. Car en matière de sciences sociales, une hypothèse n'est vérifiée que si ses conséquences œuvrent en effet en faveur du public, soit en l'aidant à discerner les causes, proches ou lointaines, qui l'ont fait naître, soit en lui exposant le système social suivant ses zones de réformation possibles, soit en élaborant des mesures concrètes de changement social. Mais quelle que soit l'étape considérée de ce procès de communication réciproque entre le public et les sciences sociales, le test final ou conclusif d'une enquête est la transformation de l'interdépendance en une nouvelle figure de solidarité, par le biais des lois. Après quoi peut reprendre la série d'activités inter-humaines qui avait été interrompue²⁹⁰.

Un dernier point reste à préciser. Comme le suggère tout ce qui précède, seules les sciences sociales dont l'esprit est " interactionniste " peuvent aider à la reconstruction du public, et elles seules sont donc utiles, voire souhaitables, en démocratie. Il en va ici comme de l'éducation : un enseignement qui s'impose à l'élève de l'extérieur sans que ce dernier

²⁹⁰ Ce point est plus particulièrement développé dans : Zask J., " De quelle sorte d'accords l'union sociale dépend-elle ? Le point de vue pragmatiste ", Cynos, Nice, " Aspects de la philosophie américaine aujourd'hui ", vol. 17, n°1/2000, p. 95-109.

puisse coordonner les nouveaux matériaux à de plus anciens, fabrique une intelligence sous domination. Et une éducation qui, au contraire, propose de laisser l'esprit des enfants se développer librement sans intervenir, fabrique des intelligences atrophiées, car " il n'existe aucune germination spontanée dans la vie mentale " ²⁹¹. De la même manière, Dewey appelle " absolutistes ", on l'a vu, les approches qui, au lieu de s'inquiéter de la réciprocité entre tel milieu social et tel type d'individualité, témoignent par leurs méthodes mêmes soit de la subordination des conduites individuelles aux exigences de la collectivité, soit d'une logique individualiste arrimée à l'idée d'une nature humaine inhérente, et donc favorisent dans l'application l'une ou l'autre. En guise d'illustration de l'une ou l'autre de ces approches, citons la science politique du sondage d'opinion qui suppose que les opinions dépendent de déterminants spécifiés (socio-économiques, ethniques, etc.), et qui donc évacue aussi bien en théorie que dans les faits la dimension politique et personnelle de la formation des opinions ; les tests d'intelligence qui tablent sur des ordres de grandeur supposés neutres et universels, et la multitude de procédures de sélection en relevant ; l'économie dont le principe de base est la " maximisation " personnelle des biens et sa filiale appelée " l'école du choix rationnel " ; les approches d'inspiration marxiste pour lesquelles les données de la conscience individuelle " reflètent " les rapports matériels de classe ; ou encore la psychologie béhavioriste et ses nombreuses applications, par exemple dans les écoles, les hôpitaux psychiatriques, le domaine de la publicité commerciale, et depuis moins longtemps, dans celui de la " gestion des ressources humaines ".

Puisque, contrairement aux sciences physiques, le matériau des sciences sociales est constitué par les relations sociales elles-mêmes, et puisque la société moderne est en partie modelée par les sciences qui la prennent pour objet et s'y appliquent, la question n'est pas de tester le degré de vérité d'une science par la considération d'elle seule, mais d'éprouver sa validité au contact du type de relations sociales qui est à la fois créé et jugé valable — sachant que, dans le domaine des affaires humaines, il n'existe aucune limite " naturelle " à l'ingénierie, ni à la manipulation d'autrui.

²⁹¹. Dewey J., " Individuality and Experience ", LW, vol. 2, p. 59.

Le point de vue soutenu ici suppose donc que la neutralité scientifique est chose impossible — ce qui n'entame pas la possibilité d'objectivité. Une doctrine sociale, du fait même qu'elle s'appuie toujours sur tel ou tel élément réellement existant d'un milieu donné (une valeur, une priorité, un problème, une conviction), retourne dans ce milieu et le modifie. Les pratiques scientifiques sont elles-mêmes des “ interactions ” en ce sens qu'elles peuvent dépendre aussi bien des initiatives personnelles des chercheurs que des questionnements collectifs de leur époque, aussi bien de méthodes autonomes que de tests empiriques. Elles relèvent donc en droit du self-government. Par contraste, tabler sur la neutralité, c'est partager les présupposés des “ libéraux ” atomistes en croyant qu'il est possible que l'intelligence ne s'applique qu'à elle-même, sans “ interagir ” avec le milieu, avec les conditions matérielles qui le caractérisent, ses circonstances problématiques ou ses opportunités de reconstruction (ne serait-ce qu'en termes d'institutions et de financement). Mais qu'un questionnement scientifique et sa mise en œuvre pratique produisent une modification des conditions données au départ — laquelle interdit en retour le dogme de la neutralité — n'implique pas que les sciences soient le simple “ reflet ” de la société, de ses rapports de domination ou de ses effets “ textuels ”, comme le pensent les auteurs dits “ post-modernes ”. Dans la mesure où, au sens pragmatiste, toute enquête suppose la mise à l'épreuve d'une idée directrice ou d'une hypothèse (“ la vache folle par son alimentation ”) par la transformation de certaines des conditions préalables jugées significatives en un moyen d'action (“ supprimer les farines animales ”), le passage à la pratique ne concerne pas seulement les applications techniques d'une science mais, plus fondamentalement, la conduite de la science elle-même, notamment dans toutes ses opérations de validation. En matière d'épistémologie des sciences sociales, l'individualisme et l'holisme sont donc également inopérants.

Le but de ces dernières remarques n'est pas d'affirmer qu'il est impossible à une science soit d'être coupée des réalités présentes (c'est bien souvent le cas), soit d'être si immergée dans le contexte donné des relations sociales qu'elle n'en modifie rien. Leur but est d'insister sur le fait que dans ces deux cas, le rôle public de la science tel qu'il a été défini est sacrifié et qu'un effet concret de conservatisme l'emporte, soit, dans le premier cas, en laissant les circonstances ayant motivé une investigation aussi problématiques qu'au départ, soit, dans le second, en livrant le social

à ses propres logiques (économiques, épidémiques, agricoles), sans y intervenir. Dans la mesure où une société démocratique est une société où chacun, du fait même de sa naissance et du potentiel de nouveauté qu'il apporte avec lui, doit pouvoir influencer sur les conditions associatives, la conscience et le vouloir d'interaction peuvent apparaître comme les conditions auxquelles les sciences sociales entrent en accord avec une société dont l'idéal serait qu'elle soit " continuellement nouvelle ".

En conclusion, une politique de l'interaction scientifique est une pièce maîtresse du dispositif complet d'après lequel sont établies les conditions nécessaires à la reconstruction permanente des publics contemporains, et donc à la survie des communautés démocratiques. On peut laisser le dernier mot à Dewey, pour qui les conséquences des sciences sociales " continueront, dans tous les cas, à être les produits de l'interaction entre la nature humaine et les conditions culturelles. Ainsi la question première et fondamentale sera toujours quelle sorte de résultats sociaux nous voulons par-dessus tout " ²⁹².

²⁹². Dewey J., *Freedom and Culture* (1939), LW, vol. 13, Conclusion, p. 184.

LA STRUCTURE DE L'EXPERIENCE PUBLIQUE D'UN POINT DE VUE
PRAGMATISTE
Louis Quéré*

Les principales théories de l'action publique dont nous disposons aujourd'hui empruntent directement leur cadre de pensée aux formes instituées de description de la pratique sociale et politique. Aussi rapportent-elles spontanément l'action à des acteurs collectifs dotés peu ou prou des propriétés et des capacités du sujet individuel, autonome et libre, conscient et responsable. Il me semble que des aspects essentiels de la vie publique et de la gestion de la chose publique ne peuvent pas être saisis dans un tel cadre, et qu'un ample travail de re-conceptualisation est nécessaire pour procéder à leur analyse dans le champ des sciences sociales.

Lorsque l'action publique est expliquée par les propriétés des acteurs auxquels elle est attribuée, deux dimensions sont négligées : la constitution même de ces acteurs et l'ancrage de l'action dans une dynamique autre que celle de sa détermination par une libre subjectivité. Pour rendre compte de ces deux dimensions, il convient de remettre l'action publique dans le contexte effectif de son émergence, celui d'une véritable expérience dotée d'une structure propre. Une problématique de l'expérience permet en effet, d'une façon générale, de restituer le système et la dynamique d'organisation dans lesquels l'action et son sujet prennent forme. Ce système et cette dynamique comportent d'une part le couplage d'un organisme orienté et d'un environnement polarisé, d'autre part l'articulation étroite d'un moment de passivité et d'un moment d'activité, cette articulation étant beaucoup plus à la source de l'action que l'hypothétique libre subjectivité à laquelle la sémantique même de l'action nous reconduit toujours spontanément. Une telle problématique vaut non seulement pour la vie ordinaire, mais aussi pour la vie publique. C'est du moins l'hypothèse que je fais et que je voudrais mettre à l'épreuve dans ce texte.

*. Louis Quéré est directeur de recherches au CNRS (CEMS-EHESS).

Mais parler d'expérience publique plutôt que d'action publique ne représente pas nécessairement un gain d'intelligibilité. En effet les deux termes de cette expression sont loin d'être transparents. Je vais donc tenter de les expliciter autant que faire se peut. Qu'il soit cependant clair dès le départ qu'il ne s'agit pas de l'expérience vécue d'un public conçu comme un individu collectif auto-subsistant, ni de celle que nous pouvons avoir ou faire, en tant que sujets individuels, de la chose ou de la vie publique. L'expérience publique est plutôt un processus, anonyme et continu, d'organisation dynamique d'actions et de conduites ajustées à un environnement et à des situations, dans un domaine particulier, celui, politique, de la détermination réflexive des "conditions de l'association" (Dewey) ou des conditions du vivre-ensemble (qu'est-ce qui nous réunit et qu'avons-nous à faire ensemble ?).

Pour élaborer le concept d'expérience publique, je partirai des réflexions de J. Dewey sur l'expérience, d'un côté, sur "le public et ses problèmes", de l'autre. Puis j'expliquerai le moment de la passivité dans l'expérience en m'appuyant sur certaines analyses de l'herméneutique de l'événement. A partir de là, je m'appliquerai à cerner la structure propre de l'expérience publique, en particulier à définir la place et le rôle qu'y occupe le public.

BREVE ANALYTIQUE DE L'EXPERIENCE

Il me faut d'abord commencer par indiquer quel concept d'expérience j'utilise. La tradition philosophique nous en a en effet légué plusieurs. Le plus courant est empiriste : l'expérience y est conçue comme la perception et la réception d'un donné sensible. Ce donné sensible occasionne des réactions, des sensations, des impressions, des perceptions, des images, des significations éprouvées par celui qui les reçoit comme vécus subjectifs immédiats. C'est sans doute ce concept qui imprègne, aujourd'hui encore, notre usage ordinaire du terme expérience, et que l'on retrouve dans le discours sociologique lui-même. A ce concept empiriste, le pragmatisme et l'herméneutique ont opposé un concept plus riche et plus complexe, qu'ils ont en partie emprunté à la thématique qu'a

proposée Hegel de l'Erfahrung²⁹³, et qu'ils ont développé en se référant tantôt à la méthode expérimentale dans les sciences de la nature, tantôt à l'expérience esthétique. Du point de vue herméneutique, l'expérience désigne une épreuve qui modifie à la fois ce dont l'épreuve est faite, ou ce qui est soumis à l'épreuve, et celui qui subit l'épreuve. L'épreuve peut être occasionnée par la confrontation non seulement avec un objet ou un matériau, mais aussi avec une parole, un acte, un texte, une œuvre d'art, un événement ou une situation. Elle est source de découvertes aussi bien sur le monde que sur soi, parce qu'elle implique l'exploration et l'explicitation des résultats et des effets de l'interaction qui la fonde, et parce qu'elle introduit de nouvelles possibilités de compréhension et d'interprétation. Elle est donc productrice non seulement de vérité, que ce soit sous forme de connaissance ou de compréhension, mais aussi d'individualité (celle de l'événement, de la situation, de l'objet, du texte ou de l'œuvre) et d'ipséité (celle de celui qui fait l'expérience et est instruit par elle).

Nous trouvons des intuitions similaires dans le pragmatisme, en particulier chez Dewey, qui a fait du concept d'expérience un des concepts clés de sa philosophie. Pour Dewey, l'expérience est d'abord et avant tout le processus d'organisation dynamique d'un système en continuelle transformation : celui formé par les interactions, ou mieux les transactions, entre un organisme et son environnement. Organisme et environnement ne sont pas deux entités indépendantes, mais deux phases d'un seul et unique processus, relatives l'une à l'autre. L'organisme ne vit pas dans un environnement mais "par le moyen d'un environnement" : "Les processus vitaux sont produits par l'environnement aussi bien que par l'organisme ; car ils sont une intégration"²⁹⁴.

Ce système connaît des tensions, des résistances, des incompatibilités, des contradictions, qui sont sources de déséquilibres, mais il comporte aussi des potentiels de structuration. Dire que l'expérience est une affaire d'organisation c'est dire qu'elle invente un ordre ou introduit une structure pour réduire l'indétermination des situations, résoudre les problèmes de tension, d'incompatibilité et de

²⁹³. Gadamer H.-G., *Vérité et méthode*, Paris, Seuil [1960], 1996, p. 369-385.

²⁹⁴. Dewey J., *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF [1938], 1993, p. 83.

conflit posés par le couplage de l'organisme et de l'environnement, et atteindre un équilibre dans leurs interactions. Lorsqu'elle est positive, elle se traduit par l'obtention d'un équilibre provisoire ou d'un ajustement mutuel dans leur relation, et elle se manifeste par une réponse intégrée. Lorsqu'elle est négative, il y a désorganisation et paralysie, et " la réalité flotte de manière anémique " ²⁹⁵.

Dans cette transaction continue qu'est l'expérience, l'environnement n'est donc pas uniquement ce qui contraint l'organisme et lui impose certaines conditions. Il fait lui-même une partie du travail de structuration de la situation et d'organisation des conduites, en particulier via les sollicitations qu'il présente, qui sont fonction des dispositions de l'organisme à leur répondre, c'est-à-dire de ses sensibilités, habitudes, attitudes et habiletés (skills). C'est un phénomène que l'on peut expliquer de plusieurs façons, et les perspectives introduites d'abord par la phénoménologie de Merleau-Ponty, puis par la psychologie écologique, l'anthropologie des objets, la théorie de l'activité et la théorie de la " cognition distribuée ", développent aujourd'hui l'intuition profonde de Dewey que l'organisme vit et agit " par le moyen d'un environnement ", et pas seulement dans un environnement, et que l'organisation de l'expérience est " distribuée ".

De ce point de vue l'expérience n'est pas d'abord une réalité subjective. Elle n'est pas une expérience des sujets — bien qu'elle soit " eue " et pas seulement " faite " —, pas plus qu'elle ne concerne directement, comme c'est le cas par exemple dans la théorie de F. Dubet ²⁹⁶, la réduction des incompatibilités ou des tensions internes au sujet, entre ses impulsions, ses orientations ou ses " logiques d'action ". Car l'organisme qui entre en interaction avec un environnement n'est pas tant un individu ou un sujet — ni un corps (ce que suggère le terme " organisme ") — qu'une instance de passion et d'action. L'expérience précède donc la distinction même du sujet et de l'objet, et c'est en elle que ces deux pôles se différencient et se spécifient comme phases d'un unique processus. De ce point de vue elle a une fonction transcendantale : elle rend possible la formation réciproque d'un sujet et d'un objet. Ce n'est

²⁹⁵. Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit [1974], 1991, p. 370.

²⁹⁶. Dubet F., *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994.

donc pas uniquement dans le sujet (ou dans l'acteur) qu'il faut chercher l'instance de contrôle des conduites : celles-ci sont engrenées sur les exigences d'une situation qui présente une certaine structure et une certaine configuration, et c'est cette situation, déterminée en fonction de l'organisme dans son "milieu de comportement", qui contrôle l'expérience. Car la situation est l'unité d'expérience : elle est ce dont l'expérience est "eue".

Autre trait important : cette expérience est continue. On imagine mal par exemple qu'il puisse y avoir des vides ou des blancs dans l'ajustement de l'organisme et de l'environnement, ou qu'une situation ne soit pas remplacée immédiatement par une autre. L'expérience est continue dans la mesure où l'interaction avec un environnement est reconduite de moment en moment et où il n'est pas possible de ne pas se trouver dans une situation : " On ne peut pas refuser d'avoir une situation, car cela équivaut à ne pas avoir d'expérience du tout "²⁹⁷. Un autre aspect de cette continuité est la séquentialité du comportement : celui-ci ne consiste pas en une succession d'actes discontinus et indépendants ; il " possède une direction et une force cumulative ", et chacun des actes qui le composent procède de ceux qui le précèdent et ouvre la voie à ceux qui suivent." Chaque acte sort d'un autre acte et conduit pas accumulation à un nouvel acte jusqu'à l'activité finale pleinement intégrée "²⁹⁸.

Par ailleurs, d'une expérience à l'autre il y a une sorte de développement : une nouvelle expérience retient quelque chose de celles qui l'ont précédée et conditionne plus ou moins celles qui vont suivre. En particulier, elle modifie l'organisme en lui faisant contracter de nouvelles habitudes et acquérir de nouvelles skills, de même qu'elle affecte les conditions objectives dans lesquelles auront lieu les expériences subséquentes en leur ouvrant un nouvel environnement. Car un organisme qui acquiert de nouvelles habitudes et développe son savoir-faire à travers l'expérience acquiert en même temps un nouvel environnement. C'est ce que Dewey appelle " le principe de la continuité de l'expérience " : " A la base, ce principe repose sur le fait de l'habitude, quand l'habitude est interprétée de manière biologique. La caractéristique de base de l'habitude est que chaque expérience accomplie et subie modifie celui qui agit et

²⁹⁷. Dewey J., op.cit., 1993, p. 130.

²⁹⁸. Dewey J., ibid., p. 89.

subit, tandis que cette modification affecte, qu'il le veuille ou non, la qualité des expériences subséquentes. Car c'est une personne quelque peu différente qui entre en elles. Le principe de l'habitude ainsi compris est évidemment plus profond que la conception ordinaire d'une habitude comme une façon plus ou moins fixée de faire les choses, quoiqu'elle inclue cette dernière comme un de ses cas spéciaux. Il couvre la formation des attitudes, attitudes qui sont émotionnelles et intellectuelles ; il couvre nos sensibilités de base et nos manières de faire face aux conditions que nous rencontrons dans notre vie, et d'y répondre. De ce point de vue, le principe de la continuité de l'expérience signifie que chaque expérience emprunte quelque chose à celles qui l'ont précédée et modifie d'une manière ou d'une autre la qualité de celles qui suivent (...). De plus, chaque expérience influence dans une certaine mesure les conditions objectives sous lesquelles les expériences ultérieures sont " eues " ²⁹⁹.

Un autre aspect de l'expérience sur lequel Dewey a mis l'accent est sa composante passive. On peut l'appréhender sous plusieurs facettes. La première est que l'on peut " avoir " ou faire une expérience, et, dans ce cas, l'expérience est d'abord et avant tout quelque chose qui est " eu ", plutôt que connu : l'expérience immédiate n'est pas cognitive ; son contexte immédiat est un " contexte stimulus/réponse ". La connaissance proprement dite est liée à l'enquête, qui problématise une situation indéterminée et transforme en relations entre des objets distincts les connexions opératoires effectuées à même l'expérience. Mais la passivité est aussi au cœur de l'expérience ; elle lui est interne. C'est le cas parce qu'il y a une affection réciproque de l'organisme et de l'environnement, l'un réagissant à l'autre. C'est un des aspects qui distinguent le concept d'expérience du concept d'action : dans l'expérience il est tenu compte de ce qui a précédé ou de ce qui est arrivé, de ce qui a été fait ainsi que de ses résultats et conséquences, des changements qui ont été induits dans la situation, et ce qui est retenu est incorporé dans la réaction ou la réponse. Il en est tenu compte parce que ces éléments sont subis, endurés, éprouvés, et pas uniquement voulus ou recherchés : ils affectent l'agent, et son action est une réponse à cette affection ; elle lui est proportionnée.

²⁹⁹. Dewey J., *Experience and Education*, in *The Later Works*, 1925-1953, Carbondale, Southern Illinois University Press, vol. 13., 1938, p. 18-20.

Il n'y a donc pas d'expérience sans articulation étroite d'un subir et d'un faire, sans la fusion d'une passivité ("somewhat experienced") et d'une activité ("some processes of experiencing") : "Une expérience a une structure parce qu'elle n'est pas seulement une alternance de faire et de subir, mais consiste en une relation entre les deux"³⁰⁰. L'agent lui-même est directement affecté par ses propres actions, et c'est par ce biais qu'il peut les contrôler et les ajuster à la situation, comme G. H. Mead l'a bien montré. Un exemple possible est l'expérience de l'artiste. Le peintre, écrit Dewey, "doit subir consciemment l'effet de son propre coup de pinceau, sinon il ne saura pas ce qu'il fait ni où il va. En outre, il faut qu'il voie chaque connexion particulière d'action et de passion en relation avec le tout qu'il désire produire"³⁰¹. Ce n'est qu'à cette condition que la forme de l'ensemble peut être présente dans chaque partie. La passivité n'est donc pas antinomique de l'orientation active vers une totalité. Car il y a une dimension de totalité dans l'expérience — celle-ci vise une intégration et une complétude -, et cette dimension est associée à une dimension de pluralité. Ces deux dimensions sont aussi présentes dans la situation dont l'expérience est "eue" — une situation forme un "tout complexe en soi", individualisé par sa qualité diffuse, ainsi que dans l'interaction entre l'organisme et l'environnement — la réponse du premier n'est pas une réaction isolée à des stimuli isolés présents dans le second, mais un ajustement à une certaine organisation de l'environnement en fonction de son propre état global.

Articulation d'un subir et d'un faire, l'expérience est aussi polarisée par un point final où culmine le mouvement organisé qui la constitue. De ce point de vue, elle est un procès, un développement, une "croissance" ou une "maturation", dont le terme est la configuration d'une totalité signifiante intégrée³⁰². Or un procès comporte un changement extérieur à

³⁰⁰. Dewey J., *Art as Experience*, in *The Later Works, 1925-1953*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1934, vol. 10., p. 50-51. Autre formulation du même point de vue : "Cette connexion étroite entre faire et souffrir ou endurer forme ce que nous appelons l'expérience. Une action déconnectée et une souffrance déconnectée ne sont ni l'une ni l'autre des expériences".

³⁰¹. Dewey J., *ibid.*, p. 52.

³⁰². Dans *Art as Experience*, chap. 3, Dewey écrit : "In every integral experience, there is form because there is dynamic organization. I call the

l'agent. Cela peut être la transformation d'un matériau, par exemple celui qu'utilise un potier ou un sculpteur. Outre qu'il prend du temps, un tel changement comporte un critère interne d'accomplissement : c'est, par exemple, le changement du matériau lui-même qui sert de mesure et de repère à l'intervention de l'agent ; il lui indique s'il doit modifier, ralentir ou accélérer ses gestes, s'il doit poursuivre ou s'arrêter, s'il peut passer à une autre phase du processus, etc.

Enfin, pour qu'une expérience véritable puisse avoir lieu, il faut qu'il y ait, d'un côté, perception des relations entre ce qui est subi et ce qui est fait, et équilibrage des deux, ainsi que perception des relations entre l'action et ses conséquences, de l'autre, intégration des différents éléments dans une totalité signifiante, dotée d'une qualité qui l'individualise, et pas seulement une succession lâche, ou une connexion purement mécanique, entre les parties. La perception de telles relations entre ce qui est subi et ce qui est fait, entre ce qui est fait, ou ce qui se produit, et ses conséquences, comme entre les parties et le tout, est le travail de l'intelligence. Elle implique une exploration, et son résultat est d'assurer la continuité et l'intégration de l'expérience qui sont toujours menacées par des tensions, des conflits et des incompatibilités. Pour Dewey, une expérience véritable, c'est-à-dire une expérience où un équilibre est atteint avec la situation, par réduction des incertitudes, des tensions et des incompatibilités, et où les différents éléments s'articulent harmonieusement dans un mouvement orienté vers la composition d'un tout intégré, a une qualité esthétique. Pour qu'elle ait cette qualité, l'expérience doit manifester des propriétés de forme et d'harmonie, et son point final doit être plus qu'une cessation : il doit résulter de tout ce qui l'a précédé en tant que "culmination d'un mouvement continu". En d'autres termes, dans une expérience positive, la conduite atteint les qualités sensibles d'une véritable Gestalt, en même

organization dynamic because it takes time to complete it, because it is a growth. There is inception, development, fulfillment". Et plus la perception des relations entre doing et undergoing, ainsi qu'entre l'action et ses conséquences, est pénétrante, plus l'expérience est étendue, profonde, intégrée.

temps qu'elle parachève la configuration formée par l'environnement, la situation, les objets, les outils ainsi que les actions et gestes réalisés³⁰³.

On retrouve ici les dimensions d'épreuve et de modification inhérentes au concept hégélien d'Erfahrung. Mais chez Dewey, la référence est plutôt à la méthode expérimentale développée dans les sciences naturelles (quoique la réflexion esthétique soit aussi toujours présente chez lui) : l'expérience implique "une expérimentation active avec les choses", dans laquelle un organisme essaie ses pouvoirs actifs sur le monde qui l'entoure et y provoque des modifications qui l'affecteront en retour et modifieront les conditions de son existence (il devra par exemple subir ou endurer les résultats et les conséquences de ses actes, ou encore les transformations induites dans l'environnement). "Le cœur de la méthode expérimentale est la détermination du sens des choses observées au moyen de l'institution délibérée de modes d'interaction"³⁰⁴. A noter cependant que "le sens des choses réside dans les conséquences qu'elles produisent quand elles sont en interaction avec d'autres choses spécifiques". Comprendre un fait ou un événement c'est donc voir sa "portée", c'est-à-dire saisir sa connexion avec des conséquences. Il arrive que pour déterminer ces conséquences il faille manipuler certains moyens et mettre en œuvre "des opérations actives ou "pratiques" conduites selon une idée qui est un plan" (un plan n'est qu' "une hypothèse directrice d'opérations pratiques"). "Ce que les enquêteurs scientifiques font, par opposition à ce qu'ils disent, c'est exécuter certaines opérations d'expérimentation — qui sont des opérations du faire et du fabriquer — qui modifient les conditions existentielles données antécédemment de sorte que les résultats de la transformation sont des faits qui ont poids et valeur dans la solution d'un problème donné. Les opérations d'expérimentation sont des cas aveugles d'essai et d'erreur qui au mieux ne font que suggérer

³⁰³. C'est un des nombreux aspects sur lesquels les analyses de Dewey (comme celles de Mead, d'ailleurs) concordent, de façon assez inattendue, avec celles de Merleau-Ponty. A ce sujet : Kestenbaum V., *The Phenomenological Sense of John Dewey: Habit and Meaning*, Atlantic Highlands, New Jersey, Humanities Press, 1997.

³⁰⁴. Dewey J., *op.cit.*, 1993, p. 615.

une hypothèse à essayer plus tard, à moins qu'elles ne soient elles-mêmes dirigées par une hypothèse portant sur une solution ³⁰⁵.

Enfin, cette expérimentation implique une enquête ou une investigation, dont le modèle est la démarche scientifique³⁰⁶. Rappelons la définition que Dewey³⁰⁷ donne de l'enquête : " L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié ". Une situation indéterminée ou " troublée " bloque l'organisation de la conduite ; la réduction de son indétermination se fait dans et par l'enquête qui la problématise : l'enquête détermine progressivement le problème et sa solution, étant entendu que la formulation du problème doit être contrôlée " de façon à conduire les enquêtes ultérieures vers sa solution ". La définition du problème est donc le moment clé de l'investigation. Le point de départ est l'existence d'une situation troublée, instable ou

³⁰⁵. Dewey J., *ibid.*, p. 601.

³⁰⁶. L'idée d'attribuer une dimension d'enquête ou d'exploration à l'expérience n'est pas propre au pragmatisme. R. Koselleck, in *L'expérience de l'histoire*, Paris, Seuil/Gallimard, 1997, p. 201-202, a fait remarquer que c'était une composante du concept ancien d'expérience : " Dans un de ses plus beaux articles, Jacob Grimm [1862] nous éclaire sur le sens et l'évolution de la notion d'expérience (erfahren, Erfahrung). Il en souligne la signification primitive active, pour ainsi dire processuelle. Expérience avait avant tout le sens d'exploration (Erkundung), d'enquête (Erforschung), de vérification (Prüfung). Par là, ce mot se rapproche fortement du grec historein qui, outre son acception seconde de " raconter ", signifiait à la fois " explorer " (erkunden) et " enquêter " (erforschen). (...) Avoir de l'expérience aurait le sens de " mener des enquêtes ". Mais, pour l'époque moderne, Grimm note déjà un déplacement, pour ne pas dire une différenciation du concept d'expérience (...). Au début des Temps modernes, le mot " expérience " (Erfahrung) a donc été amputé de sa dimension active, axée sur l'idée d'enquête ; l'étape " méthodologique " de la vérification a été mise entre parenthèses ou supprimée. (...) Une restriction progressive se dessine dans l'usage général qui tend à concentrer la notion d' " expérience " dans le domaine de la perception sensible et du vécu. (...) "

³⁰⁷. Dewey J., *op.cit.*, 1993, p. 160.

incertaine, ou encore obscure, confuse, contradictoire, conflictuelle, bref d'une situation dont "les éléments constitutifs ne tiennent pas ensemble", ou sont en conflit les uns avec les autres, ce qui entrave la poursuite de la conduite. Le point d'arrivée est l'organisation d'une conduite ajustée : l'enquête s'achève en effet lorsqu' "une situation existentielle objectivement unifiée", intégrée ou ordonnée, a pu être établie, c'est-à-dire lorsque les éléments de confusion et de conflit ont pu être réduits ou éliminés de façon à ce qu'une orientation d'action puisse être définie. L'enquête est donc la détermination progressive d'un problème à travers l'exploration de ses solutions possibles. Même dans ses formes les plus réflexives, elle reste en continuité avec le type d'exploration non cognitive qui préside à l'organisation séquentielle du comportement.

Deux dimensions importantes peuvent être soulignées dans cette conception. D'une part, en tant que procès, l'enquête a une qualité temporelle : non seulement elle prend du temps, mais son objet lui-même — les éléments de la situation problématique — "subit des modifications temporelles", car la transformation de la situation qui occasionne l'enquête est temporelle. D'autre part, elle implique des "opérations existentielles dirigées par une idée" ("existentielles" voulant dire qu'elles ont une qualité réelle d'existence dans un contexte spatio-temporel donné). Ces opérations sont de deux sortes. La première est d'ordre conceptuel et consiste à se représenter "des moyens et des fins possibles de solution". Cette représentation par des idées provoque et dirige les observations ultérieures : "Les idées sont opérationnelles en ce qu'elles provoquent et dirigent les opérations ultérieures de l'observation ; ce sont des propositions et des plans pour agir sur des conditions existantes"³⁰⁸. La seconde sorte d'opérations correspond aux "activités impliquant les techniques et les organes de l'observation" des faits³⁰⁹. Ces faits sont aussi "opérationnels" : ils servent d'épreuve et de preuve pour une idée, mais à condition qu'ils puissent être organisés les uns avec les autres en un tout ordonné, car un fait isolé ne peut rien prouver (la fonction

³⁰⁸. Dewey J., *ibid.*, p. 178.

³⁰⁹. Dewey J., *ibid.*, p. 183.

de preuve des faits doit elle-même être éprouvée ; c'est pourquoi ils sont provisoires)³¹⁰.

Où réside l'intérêt d'un tel concept d'expérience ? J'en retiens les aspects suivants. En premier lieu, concevoir l'expérience en termes d'organisation d'un système en équilibre dynamique, reliant sous forme de phases d'un processus des éléments capables de s'affecter et de se modifier mutuellement, ou encore en termes de configuration, de Gestalten, permet d'envisager aussi bien l'environnement que la situation autrement qu'en termes de conditions objectives auxquelles un sujet d'action plus ou moins impassible, mais capable d'objectivation et de raisonnement, doit adapter son action. C'est donc une tout autre analyse de l'action que celle qui consiste à rapporter celle-ci à des sujets libres, intéressés, motivés et calculateurs qui devient possible. En second lieu, la place accordée à la passivité et à la réceptivité permet d'ancrer l'organisation des conduites non seulement dans la capacité d'agir ou le pouvoir-faire d'un sujet, ou encore dans des institutions et des arrangements sociaux, mais aussi dans une capacité d'être affecté et sollicité par ce qui est fait et ce qui arrive, en fonction de sensibilités, d'habitudes et de skills, ainsi que dans une dynamique de modification réciproque de l'environnement et de l'organisme agissant. Enfin, ce type d'approche place la configuration et l'intégration des totalités signifiantes qu'effectuent les expériences positives sous le signe tant du jugement esthétique, qui saisit une harmonie et des proportions entre les parties de ces totalités, que de l'art de faire, qui " maintient un équilibre en le recréant à chaque pas grâce à de nouvelles interventions " ³¹¹.

Cependant, en se référant essentiellement à la démarche expérimentale en sciences pour rendre compte de l'expérience, Dewey tend à privilégier une dimension de l'épreuve constitutive de l'expérience— " l'expérimentation active avec les choses " pour tester un pouvoir d'action — au détriment d'une autre : celle de la confrontation avec des événements et des situations imprévus qui éprouvent l'ipsité (selfhood) de

³¹⁰. On trouvera dans les analyses ethnométhodologiques des descriptions plus raffinées des opérations de l'enquête qui réduit l'indétermination des situations.

³¹¹. Certeau M. de, *L'Invention du quotidien*. Arts de faire, Paris, U. G. E., 1980, p. 143.

celui à qui ils arrivent et sont sources de compréhension. Il me semble que la tradition herméneutique a mieux thématiqué cette dimension que le pragmatisme : le moment de passivité de l'expérience serait, entre autres, une passibilité à l'événement.

LA PASSIVITE COMME PASSIBILITE A L'EVENEMENT

La passibilité n'est pas la passivité au sens ordinaire du terme. En français ce mot n'est pas d'usage courant contrairement à son antonyme, l'impassibilité : est impassible celui qui n'est pas susceptible d'être touché, affecté, troublé, ému par ce qui lui arrive, et donc de subir, d'endurer, de souffrir quoi que ce soit. C'est cette passibilité qui fait de la confrontation aux événements une épreuve, c'est-à-dire une traversée dans laquelle celui à qui l'événement arrive s'expose, court des risques, voire des dangers, met en jeu son self. Mais cette traversée est aussi un facteur d'individualisation de l'événement : celui-ci y trouve une partie de sa signification.

Il convient cependant de distinguer deux modalités d'expérience des événements, et donc deux formes de passibilité³¹². Disons, pour prendre une image parlante, qu'un événement peut être individualisé par l'amont ou par l'aval. Ce sont là deux perspectives distinctes, que, la plupart du temps, nous combinons concrètement. Lorsqu'un événement se produit, nous sommes portés à le traiter comme un fait objectif dans le monde, situable dans le temps et dans l'espace. Nous tentons de l'expliquer par la trame causale qui l'a provoqué, de lui donner un sens en fonction d'un contexte préalable à l'aune duquel il se comprend, de socialiser la surprise qu'il constitue en lui attribuant des "valeurs de normalité" (typicité, nécessité, comparabilité à des événements passés similaires, prévisibilité à la lumière du contexte). De ce point de vue, l'événement est appréhendé "comme une fin où culmine tout ce qui l'a précédé" (Arendt). Il est relativement transparent à la lumière des possibilités d'interprétation offertes par le contexte. De plus, il apparaît clos une fois échu ; il est tout

³¹². Dans ce qui suit, je m'appuie sur deux ouvrages récents de C. Romano : *L'événement et le monde*, Paris, PUF, 1998 ; *L'événement et le temps*, Paris, PUF, 1999.

entier contenu dans le présent de son échéance, et ne le déborde pas. Il est bien inscrit dans le temps : il a un début, une fin et une certaine durée.

En tant que fait dans le monde, l'événement implique des modalités particulières d'expérience. Il a pu être attendu, ou, quand il s'est produit, aller à l'encontre d'espérances, d'attentes d'arrière-plan (ces attentes sont toujours liées à un contexte ou à une situation). Il a pu être observé dans son déroulement : quelqu'un a pu y assister, attendant ses moments à venir et retenant ses phases passées, tout en gardant l'occurrence présente dans le champ de son attention ; il a donc pu en être contemporain ; il a aussi pu le mémoriser et en faire l'objet de souvenirs. Normalement, l'événement a aussi été doté d'une certaine valeur, distingué comme événement insignifiant ou marquant, éventuellement revêtu après coup d'un sens qu'il n'avait pas au départ. Enfin, il a pu toucher des sujets, individuels et collectifs, provoquer chez eux des sensations, des émotions et des réactions, les satisfaire ou les décevoir, les réjouir ou les désespérer, altérer leurs " vécus ", leur poser différents problèmes.

Mais, d'un autre côté, nous tendons aussi à considérer les événements, du moins certains d'entre eux, comme des commencements ou des points de départ. Outre qu'ils présentent une certaine nouveauté, ils créent ou révèlent des situations inédites qui demandent à être définies et traitées, et ils découvrent " un paysage inattendu d'actions, de passions et de nouvelles potentialités (...) "³¹³. Arendt ajoute que c'est " sous le regard de l'entendement humain " que l'événement apparaît comme " une fin où culmine ce qui l'a précédé ", tandis que " c'est dans l'action qu'on fait naturellement fond sur la nouvelle situation créée par l'événement, autrement dit qu'on le considère comme un commencement ". L'événement n'est plus alors déduit d'un passé causal et sa signification dérivée d'un contexte prédéfini : il constitue son propre passé et crée son propre contexte de sens. Enfin, son individualisation excède le moment de son occurrence : l'événement continue d'arriver et de se singulariser tant qu'il produit des effets sur des patients, non pas des effets causaux, mais des effets dans l'ordre du sens. Mais cela n'est possible que dans la mesure où l'événement arrive à quelqu'un (qui n'est pas nécessairement un sujet individuel) et l'affecte.

³¹³. Arendt H., " Compréhension et politique ", *Esprit*, 1980, 6, p. 66-79, ici p. 76.

L'événement ainsi appréhendé n'est plus seulement un fait positif dans le monde, composé de données actuelles et susceptible d'être expliqué causalement, ou interprété à la lumière d'un contexte. Il ouvre aussi des possibles et en ferme d'autres ; il introduit des éventualités qui n'étaient pas préfigurées dans le monde d'avant l'événement ; bref il reconfigure le monde, passé, présent et futur, de ceux qui s'exposent à lui et en font l'épreuve. Il est alors plus qu'un fait qui peut être doté d'un sens, en fonction des possibles préalables d'un contexte : il est lui-même porteur ou créateur de sens, parce qu'il introduit des possibilités interprétatives nouvelles ; et " il apporte avec soi l'horizon de possibilités interprétatives à la lumière duquel son sens même se dessine et se décide "³¹⁴. C'est pourquoi, il ne peut pas être enfermé dans le moment et les circonstances de son occurrence : il les déborde à la fois spatialement et temporellement. Spatialement, car il peut produire ses effets très loin du lieu où il s'est produit. Temporellement, car il s'étend vers le futur et vers le passé. Vers le futur, car ce n'est qu'après-coup, avec un certain retard, via les effets qu'il a produits, les conséquences qu'il a eues et les situations qu'il a créées et révélées, que l'on peut comprendre véritablement l'événement ; vers le passé, car outre que le passé n'émerge qu'à la faveur d'un événement, celui-ci permet de découvrir le passé sous un nouveau jour, en raison du point de vue qu'il fournit et des ressources interprétatives qu'il apporte avec lui. C'est aussi pourquoi il ne se produit pas seulement dans le temps ; il donne aussi " à voir le temps ".

Sous cet aspect l'événement appelle d'autres modalités d'expérience que le fait objectif, localisable et datable, à la fois effet et cause, dont nous avons vu qu'il se prêtait à des attentes et à des anticipations, à une présence contemporaine et à la production de souvenirs. En effet, il se produit contre toute attente et déchire la trame des attentes ; il peut même susciter des attentes qui ne lui préexistaient pas, tout en les comblant par son occurrence. Il n'a pas le statut d'un objet ou d'un fait dont on peut se souvenir, car il se définit par l'expérience qu'il occasionne : or si une expérience peut faire l'objet d'une mémoire, celle-ci est différente du souvenir d'un fait. Enfin, il n'est pas possible d'assister à un tel événement ou d'en être contemporain, dès lors qu'il n'est présent dans l'expérience qu'une fois qu'il a déjà eu lieu : " C'est donc comme passé qu'il acquiert

³¹⁴. Romano C., op.cit., 1999, p. 162.

rétrospectivement la présence qui est la sienne »³¹⁵. Ces caractéristiques temporelles sont importantes, car elles spécifient le mode d'expérience auquel se prête l'événement en tant que créateur de sens. En particulier, celui-ci ne peut être compris qu'à partir de son futur et de sa postérité, alors que le fait positif peut être compris à partir de son passé et de son ascendance. Il reçoit son individualité de l'avenir qu'il ouvre.

La confrontation à un tel événement est une véritable expérience, consistant, comme nous l'avons vu, en l'articulation d'un subir et d'un agir, via une exploration des possibles reconfigurés par l'événement. Mais comment concevoir le support d'une telle expérience ? Il faut écarter l'idée que l'expérience serait celle d'un sujet éprouvant des sensations ou des impressions, et donnant des significations et des valeurs aux événements depuis sa perspective finie. La confrontation à l'événement est source d'identité, à la fois pour l'événement et pour celui à qui il arrive. L'expérience est ce par quoi un soi et un monde se constituent. En apportant avec lui des possibilités interprétatives, l'événement permet à celui qui s'y trouve exposé d'approfondir sa compréhension de soi et du monde, et de reconfigurer son self. Pourquoi ? Parce que, en tant que patient, il est lui-même impliqué, sinon investi, dans ce qui lui survient ; sa propre histoire est en jeu dans les événements qui lui adviennent ; il a à se les approprier, à les incorporer dans son histoire et son projet de vie, et à y répondre.

Dans cette perspective, les événements sont une des sources du self — ils arrivent à quelqu'un qui construit son ipséité à travers leur appropriation — en même temps que leur individuation dépend des expériences qu'ils occasionnent. Événement et self surgissent ainsi ensemble et sont inextricables : la singularité de l'événement et l'ipséité de ceux qui en font l'épreuve sont tissées ensemble, entre autres parce que c'est à travers son appropriation par des selves que l'événement acquiert son identité et sa signification propres.

A vrai dire, cette problématique herméneutique de la passibilité à l'événement ne contredit pas l'approche de Dewey. Au contraire, elle converge assez bien avec son souci d'articuler l'activité à la passivité, de donner une place centrale à l'enquête ou à l'exploration et de lier

³¹⁵. Romano C., *ibid.*, p. 181.

étroitement perception de la signification et anticipation ou appréhension des conséquences.

UNE EXPERIENCE PRODUCTRICE D'UN PUBLIC

Cette re-spécification de la passivité comme moment de l'expérience doit, au terme, permettre de reconsidérer la dynamique d'organisation de l'action publique. Il faut donc maintenant tenter d'implanter le concept d'expérience dans ce domaine. Y a-t-il quelque chose comme une expérience publique ? Comment caractériser le caractère public d'une telle expérience ? Peut-on dire de cette expérience qu'elle implique le public comme organisme interagissant avec son environnement ? De telles questions nous ramènent à Dewey, en particulier à son essai de 1927, *The Public and its Problems*. Ses réponses sont inspirées de sa conception générale de l'expérience³¹⁶.

L'argument de l'ouvrage est le suivant : les activités, les transactions et les interactions humaines — conjointes, associées, combinées, interdépendantes — ont des conséquences désirables et indésirables, heureuses et néfastes, qui peuvent être plus ou moins proches, plus ou moins étendues, plus ou moins directes et plus ou moins durables. Elles peuvent affecter des individus et des groupes, altérer leurs conditions d'existence, limiter leurs capacités d'initiative, leur créer de nouvelles contraintes, aller à l'encontre de leurs droits fondamentaux, etc. Ceux-là subiront alors les conséquences, intentionnelles et non intentionnelles, des actions des autres (ou de l'agrégation des effets des leurs propres avec ceux de celles des autres), en tant qu'elles déterminent leur environnement. Ils seront donc susceptibles d'être intéressés par l'instauration d'un contrôle ou d'une régulation de ces activités et transactions, de sorte à développer leurs conséquences favorables et à limiter les indésirables. La perception de ces conséquences engendre un intérêt commun soit à les provoquer, soit à les prévenir, donc à s'organiser pour réguler les conditions de leur production. Elle est, écrit Dewey, " la source du public " : " Nous prenons donc notre point de départ dans le fait objectif que les actes humains ont

³¹⁶. On trouvera une bonne exposition de l'argument de cet ouvrage dans le livre récent de J. Zask, *L'opinion publique et son double*, Volume 2, John Dewey, philosophe du public, Paris, L'Harmattan, 1999.

des conséquences sur les autres, que certaines de ces conséquences sont perçues, et que leur perception mène à un effort ultérieur pour contrôler l'action de manière à assurer certaines conséquences et à éviter d'autres."³¹⁷. Le public a ainsi une double source. Une source passive : il naît d'un subir, d'un endurer, dont les patients sont tous ceux qui sont affectés par les conséquences indirectes des activités sociales et de leur agrégation. Et une source active : il naît de la perception de ces conséquences et de leur origine, de l'identification d'un intérêt commun à contrôler les conditions qui les provoquent et de la formation d'une volonté collective de les réguler. Dans cette perspective, le " problème du public " est de traduire cette affection commune en des mesures et des dispositifs de régulation sociale, via l'organisation de tous ceux qui ont un intérêt à l'instauration d'un tel contrôle.

Le public est ainsi conçu comme le collectif formé par tous ceux qui sont ou peuvent être affectés par les conséquences souhaitées ou indésirables des activités sociales, ont un intérêt commun à les réguler normativement et s'organisent pour le faire. Ce ne sont cependant pas n'importe quelles conséquences qui entrent en ligne de compte, mais celles qui sont suffisamment " étendues, persistantes et graves " pour que le contrôle de leur source mérite un effort collectif de régulation. Dans son introduction à la réédition de l'ouvrage en 1946, Dewey résumait son point de vue en ces termes : " Le facteur déterminant qui fait que le comportement social revêt des propriétés politiques est la portée et le sérieux des conséquences factuelles de l'association des transactions humaines "³¹⁸. Il se peut que les institutions elles-mêmes soient à l'origine de telles conséquences : " Tous ceux qui sont affectés par les institutions sociales doivent avoir part à leur production et à leur direction ". On peut commenter ce point de vue en disant que le domaine de compétence du public ne peut pas être borné d'avance : celui-ci a un droit de regard sur " tout ce qui a lieu "dans la cité" ", entre autres, sur les activités et les fins qui y trouvent place, qu'il s'agit précisément d'articuler et d'ordonner entre elles. De ce point de vue, toute conduite sociale est susceptible

³¹⁷. Dewey J, *The Public and its Problems*, in *The Later Works, 1925-1953*, Carbondale, Southern Illinois University Press, vol. 2., 1927, p. 243-244.

³¹⁸. Dewey J., *ibid.*, p. 379.

d'entrer dans le domaine politique dès lors qu'elle a, ou peut avoir, des conséquences "étendues, persistantes et graves" sur les conditions de l'association.

Cependant, un groupe de personnes affectées par les mêmes phénomènes ou partageant un même intérêt n'est pas encore un public ; il est tout au plus une collection d'individus ou une agrégation de patients. Pour qu'il devienne un public, c'est-à-dire un sujet collectif de passion et d'action, il faut qu'il opère une autre forme de totalisation : qu'il se structure et s'organise, si possible de manière démocratique, via des institutions. Car il n'y a véritablement de public que s'il est politiquement articulé, s'il peut s'exprimer en tant que tel, s'il peut se faire représenter et relayer par des représentants et des porte-parole, et s'il a à sa disposition des moyens d'action tels que le droit et l'administration. Dewey considère l'Etat lui-même comme un moyen d'organisation du public : " Il n'y a pas d'Etat sans public ".

Certaines conditions doivent toutefois être assurées pour que le public s'organise démocratiquement. Parmi ces conditions, Dewey en souligne deux en particulier : la liberté de l'enquête et la publicité de ses résultats. L'enquête est en effet un facteur important de la structuration du public. Car c'est par elle que sont repérées et analysées les conséquences des activités sociales — elles ne sont plus alors simplement subies et éprouvées, elles sont perçues et connues -, et esquissées les modalités de leur régulation publique : " Une enquête systématique et continue sur toutes les conditions qui affectent l'association, et la diffusion de ses résultats sont les pré-conditions de la création d'un véritable public "319. Cette investigation, source de connaissance, doit être libre et illimitée, et ses résultats librement communiqués et discutés.

Deux aspects de cette enquête peuvent être soulignés. Le premier concerne son objet, le second ses modalités. Le domaine de l'investigation est délimité en termes de " conditions qui affectent l'association ". L'expression n'est pas très précise, mais on peut penser qu'elle désigne les conditions du vivre-ensemble, la transformation des cadres normatifs et des institutions par une activité collective consciente et explicite, ou encore

³¹⁹. Dewey J., *ibid.*, p. 371.

l'autolimitation et la hiérarchisation des fins et des activités sociales³²⁰. De ce point de vue la liberté de l'enquête prend une signification particulière : elle implique la possibilité de mettre en question les institutions, d'interroger les cadres normatifs de la vie sociale, de contester leurs prétentions à la validité, de suspendre l'adhésion spontanée aux pouvoirs établis et aux lois instituées qui caractérise l' " attitude naturelle " dans la vie courante, et d'adopter une posture réflexive par rapport à l'institution.

Pour ce qui est des modalités de l'enquête, on peut reprendre l'analyse que Dewey a proposée de l'enquête sociale (qui fait l'objet du

³²⁰. Dans *The Public and its Problems*, Dewey revient à plusieurs reprises sur la question de l'association, essentiellement pour faire ressortir la spécificité de l'association humaine. Pour lui, l'association est d'abord un fait de nature, un phénomène physique, biologique, etc. Il en est ainsi dès lors que les choses ne sont pas isolées mais sont en interaction les unes avec les autres, s'influencent et se déterminent réciproquement, s'affectent mutuellement, agissent conjointement, etc. L'association devient proprement humaine quand elle se prend elle-même pour objet d'attention, d'intérêt et de régulation, via la perception et la connaissance des conséquences des actions conjointes. L'association humaine est sociale : " Le fait de l'association ne fait pas de lui-même une société. Il faut pour cela la perception des conséquences d'une activité conjointe ainsi que de la part distinctive de chaque élément dans sa production. Un telle perception crée un intérêt commun ; chacun s'intéresse à l'action conjointe et à la contribution de chacun des membres à l'activité. Alors il existe quelque chose de vraiment social et pas seulement d'associatif " (Dewey J., *op.cit.*, 1927, p. 353). Mais il y a plusieurs formes d'association humaine, dont une forme politique. Celle-ci repose sur la perception des conséquences indirectes, étendues et durables, des actions conjointes, excédant ceux qui sont directement concernés et ayant des répercussions sur le bien-être, la sécurité, la prospérité d'un grand nombre de personnes. Quand de telles conséquences " sont saisies par la pensée et le sentiment, leur reconnaissance conduit, en réaction, à refaçonner les conditions dont elles sont issues. Ces conséquences doivent être recherchées, on doit y veiller. Cette supervision et cette régulation ne peuvent pas être réalisées par les groupes primaires eux-mêmes. Car l'essence des conséquences qui suscitent un public est de s'étendre au-delà de ceux qui sont directement engagés dans leur production " (*ibid.*, p. 252-253).

chap. XXIV de Logique). Il a, entre autres, beaucoup insisté sur sa connexion “intrinsèque” avec la pratique. D’une part, “dans l’enquête sociale, les problèmes authentiques ne sont posés que par des situations sociales réelles qui sont elles-mêmes conflictuelles et confuses”³²¹. D’autre part, une investigation sur des problèmes sociaux implique des “jugements d’évaluation”, car, outre qu’ils sont “d’une nature fondamentalement morale”, ces problèmes” ne peuvent être compris qu’en fonction des fins [ou conclusions] auxquelles ils sont susceptibles d’aboutir”³²². D’une façon générale, le jugement est un moment essentiel de l’investigation, puisque, contrairement à une opinion répandue, les fins ou les valeurs prises en compte dans l’enquête sur un problème sont déterminées “dans et par le processus de l’enquête”, et non pas données d’avance : “les fins dans leur capacité de valeurs ne peuvent être validement déterminées que sur la base des tensions, des obstacles et des potentialités positives dont on découvre, par observation contrôlée, qu’elles existent dans la situation réelle”³²³. Cette observation a son importance : le traitement des situations problématiques n’obéit pas à des principes abstraits, pas plus qu’il ne relève du vécu subjectif de ceux qui les endurent. Il se règle sur les potentialités et les ressources (y compris les capacités d’action) contenues dans la situation et révélées par l’enquête. Enfin, l’enquête sociale aboutit moins à des connaissances qu’à des jugements ou à des estimations portant sur le futur, en particulier sur “ce qu’il faut faire ensuite”. Bref, elle aboutit à des opinions (qu’il faut néanmoins fonder sur des faits et des connaissances) : car “ce qui est encore à faire implique une prévision d’un futur encore contingent, et ne peut pas échapper au risque d’une erreur de jugement qui est toujours impliqué dans toute anticipation de probabilités”³²⁴. Elle aboutit aussi à une forme d’accord différent de celui produit dans les sciences physiques : “l’accord en question est un accord dans les activités, non une acceptation intellectuelle du même ensemble de propositions”³²⁵.

³²¹. Dewey J., op. cit., 1993, p. 601.

³²². Dewey J., ibid., p. 605.

³²³. Dewey J., ibid., p. 606.

³²⁴. Dewey J., op.cit., 1927, p. 346.

³²⁵. Dewey J., op.cit., 1993, p. 592, note 4.

Quant à la publicité de l'enquête, elle concerne non seulement ses résultats mais aussi toutes les conséquences qui peuvent concerner ou intéresser le public. La référence est toujours ici le fonctionnement de la communauté scientifique : le public est envisagé comme une sorte de "communauté démocratique d'enquêteurs". Une organisation démocratique du public, médiatisée par une investigation libre et réfléchie, est impossible là où règnent "le secret, le préjugé, la partialité, les faux rapports et la propagande". Elle requiert "la liberté d'enquête, la tolérance à l'égard de diverses vues, la liberté de communication, la distribution de ce qui est trouvé à chaque individu en tant que consommateur final et ultime"³²⁶.

Cette publicité n'est pas un caractère extrinsèque de l'enquête. Elle n'exige pas seulement que les résultats de celle-ci soient communiqués à un groupe et validés par l'acceptation d'une communauté, ou que les membres du public conjuguent leurs efforts pour la réaliser. L'enquête est publique en sa constitution même, en un sens proche de ce que Peirce envisageait pour la pensée. Pour Peirce en effet la pensée est publique dans la mesure où il faut que ce que quelqu'un pense puisse être pensé par les autres, sinon on considérera qu'il s'agit d'une hallucination — en ce sens, il faut un "nous" pour que ce que quelqu'un pense soit perçu comme une pensée et pas comme un délire, et ce "nous" n'est pas une foule pensante, mais un collectif structuré par des règles : "ce que nous pensons sert de règle à ce que ce que je dois penser"³²⁷. Dans le même sens, Dewey souligne le lien entre connaissance et communication publique : "Quelque chose n'est vraiment connu que s'il est publié, partagé, accessible socialement (...). La connaissance des phénomènes sociaux est particulièrement dépendante de la dissémination, car ce n'est que pour autant qu'elle est distribuée qu'une telle connaissance peut être atteinte ou éprouvée"³²⁸.

La publicité de l'enquête est enfin liée à ses enjeux, qui sont de percevoir les conséquences d'un certain nombre d'activités sociales "sur les conditions de l'association", et de convertir une affection commune en une capacité de régulation publique et en des projets d'action politique, via

³²⁶. Dewey J., *Freedom and Culture*, in *The Later Works, 1925-1953*, Carbondale, Southern Illinois University Press, vol. 13., 1938, p. 135.

³²⁷. Descombes V., *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996, p. 329.

³²⁸. Dewey J., *op.cit.*, 1927, p. 345.

la définition d'un intérêt commun et l'organisation d'un public : " La publicité est une condition essentielle pour parvenir à "conclure" une enquête, non cependant parce que chaque personne raisonnable pourrait parvenir seule à la même conclusion, ni parce que chaque enquêteur doit pouvoir persuader sa communauté du bien-fondé de ses résultats au regard de sa compétence, mais, plus fondamentalement, parce que le résultat atteint doit pouvoir accroître le pouvoir de chacun des membres de la communauté, autrement dit contribuer à débloquent le processus d'expérience continu qui est le biais par lequel le contexte social s'enrichit de nouvelles possibilités en même temps que l'individualité se réalise "»³²⁹.

Notons l'accent mis sur l'orientation pratique de l'activité du public en général, de l'enquête qui la sous-tend en particulier. Il ne s'agit pas de constituer un club de discussion ou une société de pensée : il s'agit d'intervenir sur la marche des choses dans la cité et de décider sur des affaires qui mettent en jeu des intérêts vitaux et le bien public. Le public est donc plus qu'une communauté de chercheurs " visant à établir entre eux, au terme d'une activité (illimitée) d'enquête et de discussion, un consensus librement formé "»³³⁰. Il doit se constituer en sujet pratique et se donner une identité pratique. Il lui faut déterminer une ligne de conduite à partir de jugements, et cela dans un certain domaine : celui de la régulation, consciente et délibérée, de l'articulation entre elles des activités sociales et de leurs fins. Ces jugements ne sont pas de simples opinions subjectives sur des affaires d'intérêt général, ni des expressions d'attitudes ou de réactions. Ils ont une portée pratique pour ceux qui les forment. Et leur accord, comme nous l'avons vu, n'est pas de l'ordre de " l'acceptation intellectuelle du même ensemble de propositions "»³³¹.

³²⁹. Zask J., *L'opinion publique* et son double. John Dewey, philosophe du public, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 293.

³³⁰. Descombes V., " Philosophie du jugement politique ", *La pensée politique*, 1994, 2, p. 131-157, ici p. 147.

³³¹. Précisons qu'une activité pratique intervenant sur le monde pour y provoquer des transformations est un procès orienté vers l'obtention d'un résultat déterminé. Elle doit procéder sans cesse à des évaluations et à des corrections, en particulier à des estimations de ce qui a été obtenu et de ce qu'il reste à faire au regard de ce qui est visé. De telles évaluations rétrospectives revêtent des modalités différentes selon que l'action se fait en

QUE PEUT ETRE L'EXPERIENCE PUBLIQUE ?

A ma connaissance, Dewey n'a pas parlé d'expérience publique dans ses textes, pas plus qu'il n'a envisagé explicitement le public comme un organisme en interaction avec son environnement. Pourtant le lien qu'il a établi entre les conséquences des activités sociales et la source du public, ou entre l'enquête et l'organisation démocratique du public, peut être interprété comme une pierre d'attente pour une extension de sa problématique de l'expérience à ce domaine quelque peu particulier qu'est celui de la formation et du traitement des problèmes publics. C'est la possibilité d'une telle extension que je voudrais examiner à présent. La difficulté essentielle est de comprendre quel type d'organisme (au sens général du terme introduit supra, i. e. une instance de passion et d'action reliée à un environnement) et quel type d'environnement peuvent être impliqués dans cette expérience. Cependant avant d'y venir, j'aimerais décrire succinctement les principales caractéristiques de cette expérience publique : sa continuité, sa discursivité, sa passibilité à un certain type d'événements (les événements publics) et le contexte de sens particulier auquel elle fait référence.

La continuité de l'expérience publique

Pourquoi parler d'expérience publique, et pas tout simplement d'activité politique ou d'action publique ? Pourquoi aussi, si l'on tient à l'expression, ne pas la définir par le " vécu " que les citoyens peuvent avoir de la chose publique et de sa gestion, dans les différentes circonstances de leur existence, et qu'ils peuvent exprimer dans des attitudes et des opinions individuelles ? L'introduction esquissait une réponse à la première question : parler d'activité politique ou d'action publique nous incline à introduire des acteurs constitués, à rapporter l'action à des sujets libres et volontaires, motivés par des intérêts et des raisons d'agir, ou à des stratégies d'acteurs. Est alors négligé l'ancrage de l'action publique dans une dynamique d'exploration orientée de l'environnement, et de réaction (médiatisée par un travail de réception, au sens herméneutique du terme) à

régime discursif ou non. Elles sont aussi présentes dans les différentes formes d'action collective et sont une médiation importante de la mobilisation.

des événements et aux situations qu'ils créent ou révèlent. Une problématique de l'expérience permet au contraire de traiter la détermination des conduites prenant en charge la chose publique comme composante d'un processus anonyme d'organisation portant à la fois sur l'environnement et les comportements, un processus guidé par une enquête, qui produit lui-même tous les ingrédients nécessaires à son effectuation. L'intérêt qu'il y a donc à raisonner en termes d'expérience publique est que cela permet à la fois de faire entrer en ligne de compte l'environnement et la situation autrement que ne font la plupart des modèles classiques de l'action, et d'ancrer la définition des conduites dans des composantes d'affection, de réception et d'exploration.

Quant à la seconde question, l'analytique de l'expérience esquissée dans la première partie l'a déjà éclairée. Il reste cependant à caractériser le qualificatif "public" dans l'expression "expérience publique". Quels critères du public doit-on se donner ? On ne peut pas d'abord réduire l'expérience publique à une convergence des expériences personnelles que les citoyens peuvent avoir des affaires publiques. Le type de conduite visé est irréductible à des réactions individuelles, aussi convergentes soient-elles. Il ne peut pas non plus être réduit à une expérience partagée des événements publics. Par exemple, il nous arrive régulièrement en tant qu'usagers des transports en commun de subir les effets désagréables d'une grève de telle ou telle catégorie du personnel des entreprises qui les gèrent. Il s'agit bien dans ce cas, en un sens du moins, d'une épreuve collective vécue par un public : chacun subit directement les conséquences de l'action sociale entreprise par ce personnel ; chacun éprouve ces conséquences de son côté, en fonction de ses conditions et de ses habitudes de vie ; mais il sait aussi qu'il n'est pas le seul dans son cas, qu'il n'est pas le seul à réagir comme il le fait. Il s'agit non seulement d'une expérience partagée par beaucoup de gens, mais aussi d'une expérience qui fait l'objet d'un common knowledge. Sans doute peut-on parler, dans un tel cas, d'une expérience publique, mais au sens faible du terme : cette expérience manque encore d'une structure propre. Pas plus que la convergence, le partage et le common knowledge ne sont pas des critères suffisants pour définir la teneur de l'expérience publique.

Imaginons par contre que des usagers, victimes d'une initiative sociale, ou en subissant directement les conséquences néfastes, se mobilisent et s'associent, formulent leurs réactions et posent à leur tour des

revendications, exercent une pression, dans un sens ou un autre, sur les protagonistes du conflit, voire même tentent d'obtenir une régulation de l'activité en question, par un surcroît de réglementation de la grève dans les services publics, par exemple. Emerge alors un embryon de public organisé posant, sur la base d'une enquête sur les conséquences d'une initiative sociale, des exigences de régulation d'un certain type d'activité au nom du respect des "conditions de l'association". Une telle structuration des actions et des réactions à travers l'organisation d'un public fait naître une expérience publique authentique. C'est ce genre de choses que je vise sous l'expression "expérience publique" : un processus anonyme d'organisation de l'action collective qui prend soin des conditions de l'association ainsi que de l'articulation ordonnée des activités sociales et de leurs fins respectives "dans la cité".

Mais l'exemple évoqué lie trop étroitement l'expérience publique à un phénomène contingent et temporaire de mobilisation sociale. Or l'expérience publique n'est ni contingente, ni épisodique : elle est dotée d'une relative continuité, directement liée à la structure de l'activité politique qui s'est développée dans les sociétés démocratiques. Le terme "continuité" a ici un sens différent de celui de Dewey : il désigne le caractère permanent et ininterrompu du type particulier d'activité sociale que sont la construction et la prise en charge des problèmes publics, ou des situations problématiques qu'ils révèlent, en référence aux principes éthico-juridiques de l'Etat de droit démocratique. On peut définir dans différents vocabulaires la visée constitutive d'une telle activité. Dans les pages précédentes, j'ai repris celui de Dewey pour caractériser l'enjeu de l'action publique : veiller à la détermination des conditions de l'association et au respect des principes qui les fondent, à travers la recherche d'un contrôle sur les conditions qui produisent les conséquences "étendues et persistantes" des activités sociales, ainsi qu'à travers des interventions pour hiérarchiser les fins que celles-ci poursuivent.

Une caractéristique importante de l'expérience publique est donc sa position "méta" par rapport aux activités sociales ordinaires. Une telle position a plusieurs traductions. L'une a déjà été soulignée : l'expérience publique implique la mise en suspens de l'adhésion spontanée aux cadres cognitifs et normatifs mobilisés, dans l'"attitude naturelle", pour organiser les activités de la vie courante, ainsi que de l'adoption d'une posture réflexive par rapport à eux (examen critique de leur bien-fondé ou

de leurs prétentions à la validité). Une telle posture est en droit accessible à tout un chacun, mais normalement le droit reconnu à interroger ainsi les cadres institués de la coexistence s'exerce collectivement, précisément via la constitution d'un public. Une autre traduction de la position "méta" de l'expérience publique est la reconnaissance implicite d'un droit de ce public, en tant qu'il subit ou pourrait subir les conséquences indésirables (du point de vue du respect des conditions de l'association) de certaines activités sociales, à faire valoir ses exigences en matière de hiérarchisation et de régulation de ces activités. Une telle intervention a cependant ses limites. Il ne s'agit pas d'intervenir sur les fins propres de ces activités pour les modifier, ni sur leur structure ou sur leurs normes, mais de régler de manière consciente et réfléchie les problèmes de leur articulation et de leur hiérarchisation" dans la cité", dont elles font déjà partie³³².

Une activité instrumentée par le discours

A cette position "méta" de l'expérience publique est liée une autre de ses caractéristiques importantes : son régime cognitif / discursif. Sans doute les activités de base de la vie sociale comportent-elles aussi une part importante de réflexivité. Mais celle-ci n'implique pas nécessairement une pensée discursive. Par exemple, l'organisation des conduites ordinaires se passe le plus souvent d'analyses conscientes et de raisonnements proprement intellectuels ; elle repose plutôt sur la mise en œuvre d'une intelligence pratique, étayée sur des capacités "incarnées" de perception, d'orientation, de connexion et de totalisation. L'exploration et la réflexion

³³². Descombes V., op.cit., 1994. On suppose ainsi que les activités humaines ont une structure politique, que la politique, comme l'expliquait Aristote, "est l'art architectonique qui assigne aux autres leur juste place dans la cité, conformément à leur importance et à leur fonction" (ibid., p. 153). Parler d'une "structure politique des activités humaines", c'est parler "d'une structure permettant de subordonner, dans les affaires communes, un souci à un autre, ou un ordre de fins humaines à un autre ordre de fins humaines (et donc, en termes d'institutions, une instance de décision à une autre). Dans une philosophie politique acceptant qu'il y ait une dimension politique des affaires humaines, la question qui se pose est celle de savoir quelle doit être cette subordination, et jusqu'à quel point il dépend de nous de l'établir de façon consciente et délibérée" (ibid., p. 148).

qui la sous-tendent n'ont pas à être déployées discursivement tant qu'une situation problématique ne vient pas bloquer le développement routinisé de l'activité. Il en va sans doute tout autrement dans le domaine de l'expérience publique. Son contrôle se fait pour l'essentiel par la thématization discursive des événements et des situations, par des enquêtes réfléchies sur des situations problématiques et par des délibérations pratiques conscientes, articulées conceptuellement. Ce n'est pas simplement le versant " action " qui est ainsi élaboré discursivement, mais aussi le versant " affection " et " passion ". En particulier la manière dont les événements et les situations affectent des sujets, ainsi que les effets qu'ils ont sur ceux qu'ils affectent, sont saisis et articulés discursivement. Les émotions, les sentiments, les affects sont ainsi eux-mêmes refigurés sur un registre plus cognitif.

La prédominance de cette médiation cognitive et discursive dans l'organisation de l'expérience publique a des conséquences importantes. J'en relève trois. La première est que, pour reprendre la belle formule de M. de Certeau, " des récits marchent devant les pratiques pour leur ouvrir un champ ". Il conviendrait cependant d'amender légèrement cette formule pour marquer que ces récits configurent aussi la composante passive de l'expérience, de même que l'articulation du subir et du faire qui la constitue. Une des implications de cette prééminence des récits sur les affections et les pratiques est que l'organisation de l'expérience publique recourt à un autre type de fiction que celle de l'expérience courante, où, par exemple, les configurations signifiantes construites à même l'objectivité par la perception immédiate sont aussi, en un sens, des fictions. De ce point de vue, le public, sous sa double face de patient et d'agent dans l'expérience, émerge lui-même d'abord comme fiction, de même d'ailleurs que ses affections et sa manière d'être affecté, ainsi que les orientations et le système d'action qui sont à sa disposition pour réagir.

La deuxième conséquence concerne l'instrumentation linguistique de l'organisation de cette expérience publique. Celle-ci s'appuie sur des concepts sociaux et politiques qui, comme le rappelle R. Koselleck, " ne sont pas seulement les indices des rapports qu'ils saisissent ", mais aussi " un de leurs facteurs " ³³³. En effet " chaque concept ouvre certains

³³³. Koselleck R., *Le futur passé*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990, p. 110.

horizons, comme il en ferme d'autres, d'expériences possibles et de théories pensables". Dans cette perspective, la sélection des descriptions sous lesquelles sont saisis les événements et les situations représente un moment crucial dans la structuration de l'expérience publique, car elle contribue, via les concepts choisis, à orienter l'enquête ; elle circonscrit le champ sémantique dans lequel se font la spécification des affections, la détermination des réponses possibles et de leurs modalités, ou encore les recherches de causes et les attributions de responsabilité.

Une troisième conséquence est que l'expérience publique est dépendante du répertoire disponible des discours publics, qui, à une époque donnée, délimitent le "pensable et le croyable social". En effet, l'expérience publique ne peut se développer que sur la base d'une "culture des problèmes publics"³³⁴ : celle-ci repose sur le développement d'un certain type de sensibilité sociale et morale, d'un certain type d'attitude et de manière de réagir face aux événements, qui tracent la limite entre ce qui est acceptable, supportable, souhaitable et ce qui ne l'est pas ; elle comporte en particulier la conviction que les situations problématiques sont "altérables", qu'elles peuvent être résolues par une action publique appropriée. Mais la conception de ce qui est insupportable, inacceptable, souhaitable, modifiable, etc., ne dépend pas seulement de sensibilités, d'attitudes, d'attentes ancrées dans les personnes, ou d'habitudes et de dispositifs institutionnels d'intervention sociale, elle dépend aussi de la configuration du discours public à un moment donné³³⁵.

Expérience publique et passibilité aux événements

L'application à l'expérience publique de l'argument herméneutique sur l'épreuve des événements comme matrice d'individualisation et de compréhension ne pose pas de problème majeur. En effet, cette expérience est dominée par l'exploration des événements de l'actualité, en particulier par leur conversion en problèmes publics, par l'enquête sur les situations problématiques qu'ils révèlent ou créent, et par la recherche de solutions

³³⁴. Gusfield J., *The Culture of Public Problems*, Chicago, University of Chicago Press, 1981.

³³⁵ Par exemple l'analyse par M. Gauchet de l'impact du triomphe actuel de la préoccupation des droits de l'homme comme principe recteur de l'activité politique aujourd'hui, in "Quand les droits de l'homme deviennent une politique", *Le Débat*, 2000, 110, p. 258-288.

appropriées. Ces événements sont d'ailleurs souvent des actions ou des initiatives sociales. Une grande partie de l'actualité rapportée et explorée par les médias est ainsi faite d'événements correspondant pour l'essentiel à des initiatives ou à des actes d'agents sociaux. En effet, les actions sociales sont, en tant qu'interventions dans le cours des choses, des événements qui se produisent. Elles peuvent être appréhendées soit sous l'aspect d'actions intentionnelles, soit, pour autant qu'elles ont eu lieu, sous l'aspect d'événements dans le monde. Elles peuvent être décrites en combinant les ressources du langage téléologique de l'action et celles du langage causal de l'événement. Si les premières sont mobilisées lorsque les actions sont considérées du point de vue des responsabilités qu'elles impliquent, ce sont les secondes qui le sont lorsque ces mêmes actions sont envisagées sous l'aspect de leur occurrence, de leurs causes et de leurs conséquences : elles sont alors traitées comme des événements qui ont eu lieu et qui affectent, sous des modalités différentes, des individus ou des collectifs déterminés.

Cette prise en charge des événements en régime cognitif/discursif contribue à dessiner et à redessiner en permanence la figure des patients et des agents de l'expérience publique. En effet, la description d'un événement configure aussi celui à qui il arrive et celui qu'il touche, et, de même que, dans l'intrigue, les personnages sont fonction de la structure de l'action en cours, de même la figure du patient d'un événement est relative à la description de celui-ci et à sa mise en intrigue. Ce principe général s'applique aussi aux événements publics.

Notons enfin que la distinction introduite supra entre deux formes de passibilité à l'événement, selon qu'il est appréhendé comme fait positif ou comme potentiel de signification, a des répercussions sur l'analyse de la figuration discursive du public. Si l'on privilégie une appréhension empiriste de l'événement (l'événement comme fait positif, individualisable dans une trame causale et dans un contexte de sens préétabli), la passibilité à l'événement ne sera qu'une question de réactions émotionnelles, d'attitudes, de significations subjectives, de croyances et d'opinions. Le public sera alors appréhendé en termes de convergence ou de partage d'attitudes, d'opinions et de réactions individuelles, supposées constituer elles-mêmes des faits objectifs dans le monde. C'est une tout autre perspective qu'ouvre la thématization herméneutique de la passibilité : le public est lui-même en jeu dans l'événement. Il y va de son existence et de

son identité (dans une “ forme de vie ” déterminée bien sûr). Il émerge, dans sa singularité et son ipséité, de l’exploration de la portée de l’événement dans un domaine spécifique, celui de la détermination des conditions de l’association, et de la prospection des possibles qu’il reconfigure de ce point de vue. Cette singularité et cette identité sont définies en interdépendance avec celles de l’événement. Le questionnement sur ce qui s’est passé et sur ce que cela révèle, ainsi que sur les perspectives que cela ouvre ou ferme, est toujours aussi un questionnement sur les réponses à apporter, sur les jugements à porter et sur l’identité pratique de celui à qui l’événement arrive et qui doit répondre. L’autre face du processus est, comme nous l’avons vu, l’individualisation de l’événement : l’identité et la signification de celui-ci sont aussi en jeu dans les effets qu’il produit dans l’ordre du sens (ceux-ci dépendent d’un travail de réception, mais l’événement apporte aussi avec lui des possibilités interprétatives nouvelles).

Quel contexte de sens ?

Il ne suffit pas cependant, pour définir le domaine de l’expérience publique, de le spécifier en termes de visée d’une régulation normative des conditions de l’association. En effet cela ne nous dit pas encore en fonction de quoi les événements sont problématisés et les situations thématiques. Sans doute cette problématisation et cette thématisation se font-elles en grande partie en référence à un arrière-plan largement partagé d’attentes, d’attitudes, de sensibilités et d’habitudes. Mais pour rendre compte des relations intentionnelles qui sous-tendent l’organisation de l’expérience publique il est nécessaire de spécifier aussi les contextes de sens en référence auxquels sont définies et traitées les situations problématiques.

Soit l’exemple de la marée noire de l’Erika en décembre 1999. Cet événement a fait des victimes de plusieurs ordres : non seulement l’océan et ses rivages, les oiseaux de mer, les coquillages et les poissons, les marins pêcheurs, les paludiers de Guérande, les hôteliers et tous ceux qui vivent de l’activité touristique, mais aussi plus largement tous ceux qui ont eu à subir ses conséquences néfastes (y compris, entre autres l’ensemble des contribuables français). Mais il ne suffit pas de dire cela. Il faut dire quelque chose de plus fort : ces conséquences néfastes ont elles-mêmes pu être saisies de plusieurs points de vue, et à chacun ont correspondu des agents, des patients et des victimes d’une nature différente. Or parmi les

points de vue possibles, il en est un qui est véritablement constitutif de l'expérience publique : les patients et les victimes ont aussi été définis en référence à des droits inaliénables, tandis que les responsables l'ont été en référence à des obligations auxquelles ils ne peuvent aucunement se soustraire sous peine d'altérer les "conditions de l'association" ou d'enfreindre des principes et des valeurs estimés ultimes dans le type de société où nous sommes. Au-delà des victimes réelles et concrètes, un autre type de sujet a donc été concerné et affecté par la catastrophe évoquée : le public des citoyens. Il l'a été non pas en tant que spectateur, ou en tant que collectif réel (les contribuables mis à contribution), mais en tant qu'instance ultime présumée de la détermination des conditions de l'association et en tant que garant supposé du respect d'un certain nombre de droits et d'obligations fondamentaux, de la reconnaissance de nouveaux droits et de nouvelles obligations, ou encore de la sauvegarde des principes au nom desquels peuvent être justifiées des interventions visant à articuler et à hiérarchiser les activités sociales concernées. L'identité de ce personnage fictif est régulièrement mise en jeu dans la réception collective des événements publics.

C'est bien en fonction d'un tel contexte de sens plutôt général et abstrait qu'est formulé le caractère problématique des événements publics et des situations qu'ils révèlent, et qu'est structuré le travail d'enquête déployé pour organiser l'expérience publique. A noter que c'est un contexte de sens institué historiquement par le type de société qui est le nôtre, qui a fait du public des citoyens l'instance ultime de jugement en matière de délimitation du légitime et de l'illégitime, du juste et de l'injuste, de l'acceptable et de l'inacceptable, etc. Par ailleurs il s'agit de quelque chose qu'il est sans doute impossible d'articuler complètement dans un discours, tant les éléments qui le constituent sont implicites et imbriqués les uns dans les autres.

LE PUBLIC COMME ORGANISME

Je suis parti de la conceptualisation de l'expérience comme organisation conjointe d'un milieu de comportement et de conduites appropriées, dans une dynamique d'interaction entre un organisme et un environnement, puis j'ai relevé qu'une des conditions d'application du concept d'expérience à l'action publique était que l'on puisse lui attribuer un organisme, au sens indiqué d'une instance de passion et d'action

couplée à un environnement. Mais quel genre d'organisme peut être impliqué dans l'expérience publique ? Il me semble avoir déjà introduit l'essentiel des ingrédients nécessaires à la réponse : l'expérience publique est une expérience en régime cognitif / discursif ; il en résulte que la figure des patients et des agents impliqués dans la confrontation aux événements et dans la résolution de situations problématiques est élaborée discursivement dans le cours de l'enquête ; la délimitation du domaine de l'expérience publique se fait en référence à un contexte de sens et à un type d'activité sociale particuliers. Il reste à voir comment une définition plus précise peut être esquissée.

Peut-être convient-il d'abord de souligner le caractère holiste du modèle introduit. Organisme et environnement sont deux parties interdépendantes et complémentaires d'un même tout. Le comportement de l'organisme est lui-même couplé de façon holistique à l'environnement : l'expérience ne consiste pas à "souder" des actes individuels à des stimuli individuels. Les conduites, qui sont fonction de "l'état total de l'organisme en relation avec l'environnement" (Dewey), s'ajustent à un milieu saisi comme une totalité structurée et polarisée, et font corps avec lui ; ce milieu est lui-même déterminé par ces conduites, et par les activités auxquelles elles participent, car il procède d'opérations d'organisation qui introduisent dans l'environnement des frontières et des directions, des lignes de force et des perspectives, des pertinences et des contraintes.

Cet organisme n'est pas nécessairement un sujet individuel doté d'un corps. Mais comment le définir plus précisément ? Il semble qu'il faille introduire un certain nombre de contraintes supplémentaires. La première est que cet organisme puisse être une instance effective de passion, c'est-à-dire qu'il puisse être affecté, touché, concerné, engagé, transformé par ce qui lui arrive. Or pour pouvoir être une telle instance de passion, il faut être doué de sensibilité, et disposer d'attitudes et d'habitudes de réaction ou de réponse. Il s'agit là de propriétés qui ne peuvent être possédées que par des sujets concrets, situés socialement et historiquement — un être abstrait ou fictif ne peut pas être concrètement éprouvé par un événement -; mais elles peuvent être possédées en commun. Dans un petit texte de 1939, intitulé "La démocratie créative", Dewey soutenait que "la démocratie est un mode personnel de vie individuelle ; elle requiert la possession et l'usage continu de certaines attitudes (...). Au lieu de concevoir nos propres dispositions et habitudes comme ajustées à certaines institutions, nous

avons à apprendre à considérer ces dernières comme des expressions, des projections et des extensions d'attitudes personnelles habituellement dominantes ”.

Une deuxième contrainte est que cet organisme soit doté de capacités de perception, d'exploration et d'action. Celles-ci ne sont pas nécessairement individuelles. Elles peuvent être le fait de dispositifs institutionnels ou d'organisations, ou être incarnées dans une distribution des rôles et des pouvoirs où figurent et s'articulent des experts, des enquêteurs spécialisés, des porte-parole, des décideurs, des “ veilleurs ”, etc. Si l'on veut considérer le public comme un organisme, il faut le doter de capacités d'action de cette sorte, qui excèdent celles de ses membres individuels.

Une troisième contrainte est une règle d'ordre sémantique : pour trouver l'agent et le patient d'une action, et spécifier leur relation, il faut passer par le verbe qui décrit cette action et en livre la structure — en effet, dans une phrase d'action, le sujet n'a qu'un statut adverbial. Par ailleurs, si l'on attribue un prédicat d'action à un sujet, il faut que celui-ci soit approprié à ce prédicat, plutôt que l'inverse. En effet, un verbe d'action n'admet pas n'importe quel sujet ; il faut que celui-ci soit approprié d'un point de vue sémantique au sens de l'action attribuée, et d'un point de vue pragmatique à sa structure. Ainsi qui peut gagner une Coupe du Monde de football ? Plusieurs candidats sont admissibles au statut de sujet pour ce prédicat d'action. L'équipe de France a gagné cette Coupe en 1998. Comme il s'agit d'une équipe nationale, on peut dire aussi sans problème que le Mondial de 1998 a été gagné par la France. Mais peut-on dire qu'E. Jacquet ou Z. Zidane ont gagné cette Coupe ? A la limite oui, mais à condition que l'on spécifie qu'ils l'ont fait en tant qu'entraîneur ou en tant que membre de l'équipe de France de l'époque. Car gagner la Coupe du Monde de football n'est pas quelque chose qu'un individu peut faire tout seul. Il s'agit d'une action collective. Elle est collective non pas au sens où elle est faite à plusieurs ou ensemble, mais au sens où elle possède une structure telle que son accomplissement est distribué sur un système réglé de places, de rôles et de perspectives interdépendants et complémentaires : il faut en effet pour que l'action collective soit possible, qu'il y ait un partenaire de jeu, des règles du jeu, ainsi qu'une organisation telle de l'action réalisée en commun que chaque membre prend sa part à l'action d'ensemble selon le rôle et les perspectives qui lui sont donnés par la place

qu'il occupe dans la structure de l'activité. Cette action collective appelle donc comme sujet un être complexe possédant une certaine structure, et pas seulement une pluralité d'individus partageant une même condition ou une même qualité, par exemple celle consistant à faire partie de l'équipe de France à un moment donné. Cette troisième contrainte est donc une contrainte d'accommodation : il faut que le sujet proposé pour un prédicat d'action soit approprié à la structure interne de cette action (et qui dit structure dit médiation d'un système de règles ou d'une institution).

Pouvons-nous avec ces différentes contraintes caractériser l'instance d'action et de passion impliquée dans l'expérience publique ? Quels sont les candidats admissibles ? Le premier à se présenter est " la société ". Certes les problèmes publics majeurs sont dits affecter et concerner la société, ou avoir des enjeux " sociétaux ". Mais la société est un être trop abstrait pour être touché par quoi que ce soit ou pour éprouver quoi que ce soit dans le contact avec les événements. Si ce n'est pas la société, cela ne peut être, dira-t-on, que les individus qui la composent ; ils sont, eux, des êtres concrets, et, en tant qu'êtres concrets, ils peuvent être affectés en fonction de leurs sensibilités, attitudes, attentes et habitudes, être lésés, offensés, etc. Sans doute, pour un problème public donné, peut-on établir la liste des catégories d'individus concrets concernés, entre autres parce qu'ils ont été victimes d'un événement, d'une catastrophe ou d'agissements déplorables d'autres agents sociaux. Mais nous avons vu qu'une collection d'individus, qui partagent la condition d'avoir été victime de quelque chose, ou la qualité d'avoir été touché par un événement, manque de la structure nécessaire pour pouvoir constituer l'instance de passion et d'action impliquée dans l'expérience publique. En particulier, si un des critères d'une expérience authentique est l'articulation équilibrée d'un subir et d'un agir, ce critère n'est pas satisfait dans les cas où subsiste une disjonction entre les victimes qui pâtissent de ce qui arrive et les agents qui lui répondent ou assurent la réparation des préjudices subis.

En fait pour trouver le " support " approprié de l'expérience publique, il n'y a pas d'autre solution que de passer, sur le plan sémantique, par les verbes qui décrivent les actions et les passions publiques, et sur le plan pragmatique, par la structure des activités instituées désignées. De ce point de vue, il n'est pas suffisant de caractériser le domaine de l'expérience publique en termes de contextes de sens impliqués dans la

problématisation des événements et la thématization des situations, ni en termes de contenu spécifique de l'activité politique. Il faut aussi expliciter la structure propre de l'action publique, telle qu'elle existe dans les sociétés démocratiques. Or cette structure s'avère dramaturgique. L'action publique requiert une mise en scène et une mise en visibilité ; mais ce n'est là qu'un aspect de sa structure dramaturgique. Plus fondamentalement, elle ne prend forme qu'à travers une intrigue à laquelle participe toute une série de personnages. Définis en fonction de l'enjeu du drame qui se joue, ceux-ci occupent des positions interdépendantes dans l'intrigue et endossent des rôles et des perspectives liées à ces positions. Pour participer à l'action publique les acteurs concrets doivent donc actualiser cette structure et adopter l'une ou l'autre des places et des perspectives qu'elle différencie. Or un personnage central de cette dramaturgie est le public des citoyens, et c'est incontestablement lui qui constitue le "suppôt" principal de l'expérience publique. Il y constitue l'instance ultime de passion et d'action à laquelle se réfèrent les autres personnages, ou au nom de laquelle ils disent intervenir. De ce point de vue il est bien une fiction. Mais cette fiction repose sur un étayage très réel : d'un côté, des sensibilités et des attitudes ancrées dans les individus ; elles constituent le socle culturel de l'expérience publique ; de l'autre, des dispositifs effectifs, socialement organisés, d'enquête et d'intervention pour transformer les états de choses.

LES PLACES DU PUBLIC

Dans la conclusion de son livre *Public et littérature en France au XVIIe siècle*, H. Merlin résume l'évolution qui s'est faite du XVIIe au XVIIIe siècle en termes d'émergence d' "une figure, celle du public, personne fictive renvoyant à l'ensemble virtuel des lecteurs et spectateurs d'une œuvre "littéraire", ou plus exactement à l'ensemble des particuliers susceptibles d'être touchés — affectés, engagés, transformés — par la publication d'une œuvre "littéraire" ”³³⁶. Plus loin elle précise ainsi son point de vue : "Mais la personne (fictive) dont on a vu se dessiner les figures simultanées ou successives (...) n'est du reste pas une, c'est une forme plus qu'une figure, une configuration de rôles, une dramaturgie ”³³⁷.

³³⁶. Merlin H., *Public et littérature en France au XVIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 385.

³³⁷. Merlin H., *ibid.*, p. 389.

Une telle caractérisation du public convient tout à fait à mon propos, bien qu'elle concerne le domaine de la réception des œuvres littéraires : le public est plus qu'une figure (plurielle) produite par un travail discursif de figuration ; il est "une configuration de rôles". Ce qui veut dire qu'il occupe simultanément plusieurs places dans la structure de l'expérience publique.

C'est un aspect que ne saisit pas la réflexion, sans doute encore trop réaliste, de Dewey. Comme on l'a vu, celui-ci imagine comment un public peut se constituer et s'organiser à partir de la perception des conséquences problématiques ou indésirables, quant aux conditions de l'association, des différentes activités et initiatives sociales. Mais il n'entre dans ce processus aucun élément de dramaturgie. Pour en faire apparaître un, il convient, me semble-t-il, de remettre le public dans le dispositif institué de régulation normative des activités sociales, et de leurs conséquences, tel qu'il existe dans un Etat de droit démocratique. Or, vu sous cet angle, le public apparaît comme pouvant occuper toutes les places aménagées par le dispositif, passer d'un rôle à un autre, adopter plusieurs perspectives. Il apparaît aussi comme le seul sujet légitime des passions et des actions dont dépend cette régulation normative.

Ainsi est-il d'abord convoqué pour déterminer l'impact d'un événement public, ou pour spécifier les conséquences de telle ou telle activité : un événement important se produit-il, il arrive, entre autres, à un public supposé non seulement susceptible d'être affecté par lui, mais aussi capable de percevoir la reconfiguration des possibles qu'il occasionne. A qui par exemple est arrivée la catastrophe naturelle qu'a été la double tempête de la fin 1999 ? Si les arbres, les forêts, les bâtiments de différents types en ont directement pâti, et si leurs propriétaires ont été touchés, ou encore si des personnes y ont trouvé la mort, il reste que cet événement est aussi arrivé à une collectivité nationale, voire à des institutions (l'ONF par exemple). Il a affecté un patrimoine commun, soulevé des enjeux de gestion publique, provoqué des attributions de responsabilité / irresponsabilité, de compétence / incompétence, de prudence / imprudence collectives, suscité des réactions qui engagent l'avenir commun, et créé une situation dans laquelle la solidarité nationale est supposée s'exercer conformément aux principes éthico-juridiques qui gouvernent l'action publique dans une société démocratique.

Mais le public ne donne pas seulement figure au “ patient ” de l’événement, il est aussi celui qui détermine une ligne de conduite en réponse à l’événement, ainsi que celui qui examine les transformations que celui-ci a induites dans son champ de possibles. Il est ainsi l’agent d’une enquête libre et sans limites, même s’il la conduit par professionnels et experts interposés, ainsi que celui qui examine les situations problématiques et leur recherche des solutions. Que ce public ne soit qu’une fiction importe peu. Il est vrai qu’en vertu d’une certaine distribution sociale du pouvoir, de l’autorité, de la compétence, de la responsabilité publique ou du droit à définir la réalité, ce sont des porte-parole, des représentants, des élus, des “ décideurs ”, des enquêteurs professionnels (journalistes et sociologues), des experts, qui assument concrètement ces différentes tâches. Il n’en demeure pas moins que non seulement le public est concrètement intéressé, enrôlé, inséré comme allié dans le réseau d’actants constitué pour traiter la situation problématique, mais aussi qu’il reste le principal “ suppôt ” approprié des différents prédicats, autant de passion que d’action, attribués pour identifier et traiter la situation problématique en termes d’action publique.

Enfin, dans un tel système, le public est plus qu’un spectateur appelé à juger : il est un témoin et une instance d’appel. En effet, il est constamment pris à témoin, sollicité pour certifier le bien-fondé d’une revendication de droits, d’une dénonciation d’injustice, d’une mise en cause de certains cadres ou pratiques institués de la vie sociale jugés insatisfaisants, voire iniques, etc. Mais d’un autre côté il est aussi celui qui enquête, s’indigne, dénonce, revendique, met en cause, défend le pauvre et l’opprimé, la veuve et l’orphelin. Il est aussi sollicité comme garant ultime d’une distribution équitable des droits et des obligations, des pouvoirs et des ressources, ou encore comme garant de la conformité des conditions instaurées de l’association aux valeurs et aux principes considérés comme étant au fondement du lien social. Il est aussi pris à témoin du bien-fondé des jugements formés en son nom, de la justesse des lignes de conduite définies et des actions engagées. S’il est ainsi pris à témoin, c’est parce que, soustrait à toute autorité, il est crédité de la capacité d’attester ce qui est socialement acceptable, exigible, légitime, moral, ainsi que de la capacité de juger de manière non erronée en ce domaine, et, si possible, d’atteindre à une validité quasi universelle de ses jugements. Là aussi c’est

une fiction, mais une fiction parfaitement opérante. Comme les récits, elle marche devant les pratiques pour leur ouvrir un champ.

Le public est donc un personnage étonnant. Il l'est d'autant plus qu'il n'apparaît jamais en personne, peut-être parce qu'en définitive il est infigurable dans sa généralité, sa pluralité et sa totalité. Il n'intervient jamais que de façon indirecte et partielle, à travers des représentants, des délégués, des porte-parole, des mandataires concrets. Bref il n'appartient pas à l'ordre des faits positifs et des êtres individuels. Ce n'est pas pour autant qu'il est une chimère : comme les Troisièmes de Peirce (les significations, les lois, les habitudes, les institutions, les intentions, les capacités), il constitue une entité générale et conditionnelle, qui ne demande qu'à gouverner les actes individuels et collectifs et à modeler les conduites et les réactions concrètes³³⁸.

CONCLUSION

Je ne prétends pas avoir ainsi complètement cerné la structure de l'expérience publique. J'ai surtout fait valoir l'intérêt que nous pouvons avoir, dans l'enquête sociale, à ne pas nous en tenir à une approche empiriste-réaliste de l'action publique. Bien des problèmes demanderaient encore à être élucidés de ce point de vue. Mais l'essentiel était de tracer la perspective. Il ne faudrait cependant pas que le refus d'un certain réalisme sociologique conduise à un pur idéalisme. C'est pourquoi il importe aussi de rappeler que l'expérience publique présente plusieurs facettes, et en particulier que le travail d'exploration et de problématisation qui la nourrit assure la régulation et la hiérarchisation des activités sociales selon des modalités relativement différentes, qui sont souvent imbriquées. Ainsi la construction d'un problème public à partir d'un événement, et de la situation qu'il a créée ou révélée, conduit-elle habituellement à la mise au point de réponses, qui passent par le recours à des moyens divers (lois, décrets, règlements, institutions, dispositifs d'intervention, campagnes d'opinion, etc.). Mais on s'aperçoit aussi qu'un tel processus donne

³³⁸. Pour une reconstitution de l'émergence de cette structure de l'expérience publique, je recommande la lecture du travail de thèse de L. Kaufmann : *A la croisée des esprits. Esquisse d'une ontologie d'un fait social : l'opinion publique*, EHESS-Université de Lausanne, 2001.

souvent lieu à un important travail de normalisation sociale, par exemple à la création de nouvelles “ espèces sociales ” d’actes et de personnes, qui ont un pouvoir considérable d’alignement des conduites et de transformation des croyances, des valeurs et des identités³³⁹, ou encore par l’imposition de problématiques arbitraires assurant à ceux qui les gèrent un réel pouvoir disciplinaire sur les esprits³⁴⁰. L’expérience publique peut donc elle-même avoir des conséquences indésirables, susceptibles d’être une source supplémentaire pour la constitution d’un public. Cependant il est dans la logique de l’espace public de garantir le caractère illimité de l’enquête et de la critique, y compris sur les effets pervers de son propre fonctionnement.

³³⁹. Hacking I., “ World-Making by Kind-Making ”, in Douglas M., Hull D. (eds.), *How Classification Works*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992, p. 180-238.

³⁴⁰. Callon M., Rabeharisoa V., “ La leçon d’humanité de Gino ”, *Réseaux*, 1999, 17, n° 95, p. 197-233.